



Texte et diaporama de Gilbert JACCON Décembre 2006

Pourquoi donc s'étonner des creux et des crêtes de la vie ?
Le voyage m'apprend à faire le dos rond dans les creux de la déferlante.
Il m'apprend à survivre dans la tempête, à espérer dans l'attente.
Tenir, il faut tenir, gérer l'imprévu, ne pas faiblir dans la difficulté
et enfin apprécier en silence les instants de bonheur.
Telle est la vocation du chemin d'apprentissage du voyage.

Christophe Cousin

Le bonheur au bout du guidon - Arthaud, 2005

A Bernard,
ami fidèle et moteur de cette randonnée

A Bernadette et Eliane
épouses compréhensives et patientes

A tous nos frères et amis
*qui nous ont accompagnés, guidés, nourris,
logés, choyés, réconfortés,...*

Photo de la page de couverture :

Bernard Faivre (à gauche) et Gilbert Jacon, devant le Mont-St-Michel, au cours de la 11ème étape de leur Tour de France, réalisé du 18 août au 16 septembre 2005

1997, 2005, huit ans déjà !

1997, une Grande Boucle "à l'endroit" avec mon compère Francis, l'Aveugle bordelais¹,

2005, une Grande Boucle "à l'envers" avec mon compère Bernard, le néo-retraité Beaunois.

Cette Grande Boucle est le Tour de la France à bicyclette, au plus près des frontières et au cœur des grands massifs montagneux : Alpes, Jura, Pyrénées et Vosges. Organisée par la Section Cycliste de l'Union Sportive Métro-Transports de Paris depuis plusieurs décennies, cette Ronde hexagonale est faite, chaque année, en trente jours au plus, par une quinzaine de Cyclo-Randonneurs et en soixante journées au maximum, par une vingtaine de Cyclo-Touristes. Dans ce rallye, l'assistance est autorisée, mais pour nous, l'autonomie est un plus, une grosse cerise sur un gâteau de roi.

En 1997, j'avais quitté Andernos comme un "bleusaille" de 20 ans partant en guerre, la fleur au fusil et la tête enivrée de promesses. Innocent, voire inconscient. Entraîné dans cette Grande Aventure par l'expérimenté Francis, je m'étais coulé dans son sillage et, dopé par son ardeur, j'avais senti mes forces monter en puissance jusqu'à survoler tous les obstacles et finir en pleine forme vingt-trois jours plus tard et 4.667 km plus loin. J'avoue, sans outrecuidance, que je m'étais très étonné moi-même de ma performance. Car ce marathon n'est pas à la portée du premier pédaleur venu : accomplir une telle distance en 23 étapes, avec une moyenne journalière de 207 km et de 1.840 m d'élévation, parcourues en 10 heures de pédalage à la moyenne horaire de 20,7 km, avec 10 kg de bagages et sans la moindre assistance, exige une belle condition physique et un moral blindé. J'y ai gagné une expérience de vieux singe et une grande confiance en moi.

Trop, assurément.

Emporté par des projets assez fous et des réussites notables, Paris-Brest-Paris en moins de 70 heures, Diagonales de France enchaînées ou Grandes Diagonales d'Europe, je crois bien que ma tête s'est mise à gonfler alors que mes mollets perdaient en puissance. Un premier échec en Diagonale, à mi-chemin entre Dunkerque et Hendaye, en mai 2005, aurait dû me resituer dans le monde des cyclos ordinaires. Car en 1997, ou même encore en 2002, la tempête de sud-ouest ne serait pas parvenue à me jeter à terre. Et pourtant, pourtant...

C'est donc la fleur au fusil que j'ai pris le départ de mon second Tour de France Randonneur, à Bellegarde, dans l'Ain, le 18 août 2005, avec Bernard Faivre, solide randonneur beaunois, mon cadet de près de huit années.

Bernard est un très ancien compagnon de randonnée. Intensément depuis une décennie. Plus rarement de 1970 à 1995 quand je résidais en Algérie, au Brésil ou à Montpellier. Au cours des douze dernières années, nous avons parcouru côte à côte plus de 50.000 km de Thonon à Trieste, de Paris à Brest, d'un sommet de notre hexagone à l'autre en Diagonale, en chassant les cols ou en rayonnant la France. Que d'aventures, de menues péripéties, de complicité et d'amitié !

Bernard avait une grande envie de faire ce Tour de France Randonneur. Depuis toujours et plus encore, assurément, après avoir lu les Aventures de l'Aveugle et du Paralytique (voir note 1). Il avait exprimé ce désir et je lui avais dit : « Je repartirai avec toi, si tu le souhaites, dès que tu prendras ta retraite... ». Je lui ai rappelé cette proposition quand, au mois de mars 2005, il m'a informé de sa décision de rejoindre le monde des ex-actifs le 1^{er} juillet et de se lancer dans la Grande Ronde dès le 5 du même mois. Pris par des obligations familiales et jugeant la période peu favorable (affluence des vacanciers sur les routes, en particulier dans les cols, difficulté de trouver un hébergement, risque de canicule), je lui ai proposé de reporter ce départ à la seconde quinzaine d'août et de "m'attendre". Je suis convaincu qu'il est préférable de se lancer à deux dans une telle aventure, pour d'évidentes raisons sécuritaires et économiques.

Bernard a accepté ma proposition. Il s'est aussi incliné devant mon souhait de "tourner à l'inverse des aiguilles d'une montre", justifié par le fait que j'avais déjà "tourné à l'endroit" huit ans plus tôt.

Nous avons préparé le projet avec minutie et en commun, l'un, Bernard, se chargeant de la gestion économique (budget, hébergements, intendance), l'autre, moi-même, de l'étude détaillée des parcours et de la mise en forme du road book². Avec 30 étapes et une distance moyenne journalière de 160 km, soit plus de 45 km de moins qu'en 1997, j'étais convaincu d'avoir largement pris en compte mes huit années supplémentaires...

¹ voir "Le Tour de France de l'Aveugle et du Paralytique", document au format .pdf téléchargeable sur www.gilbertjac.com

² voir TDF2005_livretPDF, document téléchargeable sur www.gilbertjac.com

Nous avons beaucoup roulé, le plus souvent ensemble, quelquefois séparément, pour accumuler 8.500 km d'entraînement.

Nous avons bichonné nos machines, partenaires primordiales dans la réussite d'une aussi longue chevauchée. Signées de la griffe de Gilles Berthoud, nos deux randonneuses ne diffèrent que par leur taille et leur couleur : ce sont deux vraies cousines, plus que germaines, robustes et expérimentées. On ne peut leur reprocher que leur poids, surtout bâties de trois sacoches bien remplies, trop sans doute. Mais avec l'âge, il est bien difficile de se priver de confort... Et leur masse originelle, source de leur solidité, nous permet de voyager avec une vraie garde-robe, en plus de l'outillage et des produits pharmaceutiques indispensables.

Deux randonneurs de 59 et 67 ans, bien préparés et farouches dans leur volonté...

Deux randonneuses de dix ans d'âge, affûtées et indestructibles...

et...

Deux intrus que nous n'avions pas conviés : la Sorcière aux Dents Vertes et son infâme compagnon, l'Homme au Marteau. Couple infernal et vicieux, invisible mais bien présent, venu tout spécialement – je n'ai plus de doute à ce sujet, quatorze mois après notre retour – pour "s'occuper du Vieux", c'est-à-dire de ma pomme. Comme je l'ai dit précédemment, je me suis lancé dans ce raid, sûr de moi, de ma force, de mon expérience, parfaitement convaincu d'être aussi fort qu'en 1997 et certain que les 45 km de moins à chaque étape, me permettraient de faire de nombreuses et intéressantes photos... Prétention suffisante pour attirer l'attention du Conseil Suprême des Randonneurs Pédalant – à moins que je ne doive ce traitement spécial aux responsables de l'US Métro et plus particulièrement à Bernard Clamont, contrôleur en chef du TDF³ - qui n'a pas manqué de m'envoyer ses deux redoutables délégués dont je ne connaissais jusque là que la crainte qu'ils inspirent au sein des pelotons cyclistes professionnels.

La Sorcière aux Dents Vertes désigne, dans le jargon des compétiteurs, la crevaison et plus généralement la malchance. Selon Paul Fabre⁴, on met une majuscule à sorcière, dans une personnification à laquelle invite la mythologie cycliste. Il cite Antoine Blondin, expert en la matière : « Tout concourt, ici, à se fondre dans le décor moyenâgeux : l'aspect processionnaire de l'entreprise et sa mythologie superstitieuse où l'on brûle encore la Sorcière aux Dents Vertes, patronne du mauvais œil, où l'Homme au marteau, maître des coups de buis, apparaît sous les traits d'un bourreau de travail. »

James Ruffier, le fameux docteur-randonneur-écrivain, qui fut dans sa jeunesse un coureur performant, a parfois rencontré l'Homme au marteau. Il en parle ainsi dans le merveilleux récit de son "Voyage à bicyclette de Paris à la Méditerranée par le Jura et les Alpes"⁵ : « Tout va bien dans le peloton ; les jambes "tournent rond" ; chacun pense à part soi qu'il est en bonnes dispositions pour gagner. Alors survient l'Homme mystérieux. Brusquement, sans raison, il surprend l'un des "coursiers" et lui assènent traîtreusement sur le crâne un coup de maillet. Instantanément, les jambes se font lourdes sur les manivelles, rien ne tourne plus qu'à grands efforts pénibles et maladroits. Bon gré, mal gré, il faut laisser s'envoler le peloton et "ramer" désespérément, en perdant le moins de temps possible, jusqu'à ce que la défaillance soit passée. »

Voilà les deux "aimables" compagnons qui se sont invités à notre grand voyage.

« Pardonne-moi Bernard, si je suis la cause de leurs désagréments. Je me console à l'idée que si la Sorcière te joua bien quelques tours avec tes pneumatiques, le maillet de son Homme ne put rien contre toi. Tu étais bien trop costaud dans ta tête et dans tes jambes pour qu'il ose te frapper ! »

Aller, en selle ! La route sera longue !

Gilbert, décembre 2006

³ ... selon Bernard Faivre, qui l'a rencontré à Antony le 28 janvier 2006 lors de la remise des trophées, ce cerbère est "très aimable et fort gentil"... Mais l'habit n'a jamais fait le moine, n'est-ce pas ?

⁴ Dictionnaire des Expressions du cyclisme, chez Bonneton, page 78

⁵ document téléchargeable sur www.gilbertjac.com



Notre TDF 2005 résumé en chiffres :

- 30 étapes, sans journée de repos – assistance partielle dans les Pyrénées et les Alpes
- 4.872 km et 44.300 m de dénivellation verticale (valeurs mesurées)
- 162,5 km et 1.480 m de dénivellation par jour en moyenne
- 256 heures de pédalage, soit 8 h et 30 minutes par jour
- 19,1 km/h de moyenne routière générale (hors arrêts)
- une douzaine de kg de bagages

Nous avons rencontré un grand nombre d'amis au cours de ces trente journées. Ils nous ont accompagnés, pilotés, "tirés dans le vent", encouragés, photographiés, abreuvés, nourris, logés, blanchis, choyés. Je ne sais pas si je serais "passé" sans leur aide.

Un reconnaissant merci à :

Patrick Drecourt, diagonaliste de Saint-Michel (02) et à son épouse : ah ! ce Maroilles !

Christian Théron, diagonaliste de Nomain (02), à son épouse (ah ! ce déjeuner royal !)

et à ses compères Joël Lambert et Georges François du CC Orchies,

Michel Lefebvre, diagonaliste de Saint-Folquin (59), qui nous a protégé de la tempête naissante de Bergues à Guines

Yvon Lebarbier, diagonaliste de Saint-Guinoux (35), qui nous a piloté en expert dans le secteur du Vivier-sur-Mer à Lamballe, via Cancale et St-Malo, pendant que son épouse Thémy donnait un coup de propre à notre garde-robe,

Josiane Lesné, diagonaliste de Lamballe (22), pour une soirée chez elle entre amis et connaisseurs, qui se prolongea tard et passa néanmoins trop vite... et pour son pilotage au petit matin dans le brouillard glacé du secteur de Saint-Brieuc,

Georges Mahé, diagonaliste de Concarneau (29), notre grand frère de randonnée depuis 30 ans, et à son épouse Liliane pour un somptueux dîner : ah ! ces langoustines !

Yves et Geneviève Moyon, de Saint-Nazaire (44), mes amis depuis toujours, pour leur chaleureux accueil dans leur petit hôtel du front de mer : ah Geneviève, ces succulents pétoncles !

Francis Pouzet, diagonaliste de Bordeaux, mon cher Aveugle, leader retrouvé et performant de Marennes (17) à Mimizan (40) : que de souvenirs, huit ans après !

Bernard Lescudé, "diagonaliste-président" de Saverdun, et son épouse Gisèle, pour ce nettoyage expert de nos randonneuses violentées par la tornade et ce dîner succulent et amical à l'hôtel des 3 Seigneurs – le bien nommé – de Massat (09),

André Lavolé, diagonaliste de Quimper, et son épouse Gisèle, pour ce bon déjeuner en bordure de route dans leur somptueux camping-car, dans le secteur des Cabanes de Fitou (66)

André Dworniczak, diagonaliste d'Entressen (13), pour sa compagnie d'Arles à Martigues, et à son épouse Françoise pour son bienveillant, gastronomique et "blanchisseur" accueil,

Nadine Le Port, cyclotouriste de Mandelieu (06), pour cet inoubliable pique-nique dans les porphyres de l'Estérel,

Alain et Annie Charrière, diagonalistes et actuellement cyclo-mondialistes, pour ce déjeuner complice entre initiés, au siège des Cyclos d'Albertville (73) dont ils étaient les animateurs,

André Jacon, mon grand frère, cyclotouriste de cœur et à son épouse Christiane, pour cette dernière étape de notre Ronde, dans leur belle villa de Cran-Gevrier (74) : mon cher André, je n'oublierai jamais ces quelques kilomètres effectués dans ta roue sur les pistes cyclables d'Annecy, la charmeuse ! Que de souvenirs !

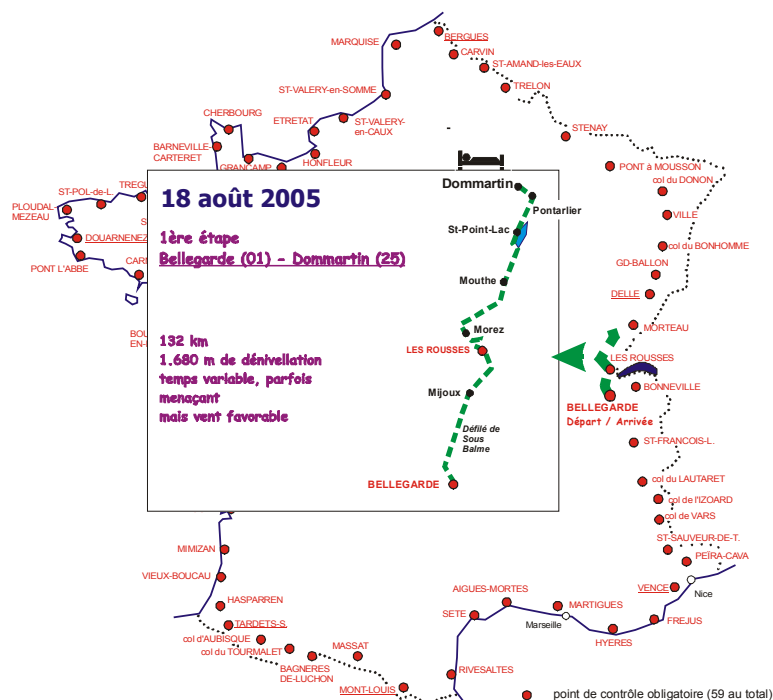
Jean-Philippe Battu, diagonaliste de Grenoble (38), pour sa compagnie dans les rudes ascensions des cols de la Madeleine et des Glières, pour ses acrobatiques et néanmoins remarquables prises de vue, pour son délicieux gâteau au chocolat "spécial diagonalistes", ainsi qu'à son épouse Isabelle, qui nous a mijoté un ultime et convivial déjeuner, chez ses parents dans le petit village de Fessy (74), à quelques kilomètres de Bonneville, en direction d'Annemasse.

Sans oublier, bien sûr :

Bernadette et Eliane, nos épouses et convoyeuses de Beaune à Bellegarde et vice-versa, abandonnées durant un mois mais associées par nos appels téléphoniques quotidiens, solidaires chaque soir de nos douleurs plus que de nos bonheurs, car nous sommes encore de grands enfants et que nous adorons être cajolés...

Et enfin, une mention très spéciale à :

Marie-Anne et André Bergerot, la sœur de mon épouse et mon beau-frère, et leur camping-car, présents dans les moments cruciaux de la traversée des Alpes et des Pyrénées. Serais-je passé sans cette aide et ce soutien psychologique ???



Cher Bernard !

Bellegarde 8h50. Nous venons de faire viser notre carnet de route pour la première fois. Dans un bar café ordinaire, qui ne mérite pas son patronyme. "Le Bon Coin" n'est pas l'endroit que j'avais rêvé pour démarrer ce Tour de France. Décor lambda, ambiance froide, serveuse blasée... Un tel événement méritait plus de chaleur, davantage d'attention, un minimum de communion.

Nous aurions dû aller jusqu'au centre-ville, au lieu de se jeter sur le premier troquet venu. Je m'en veux déjà... car ce mauvais choix est le mien. Mais il en faut davantage pour gâcher la fête qui commence. Quelques photos, deux bises sur les joues de Bernadette, qui reprend déjà la route de Beaune, et en selle !

Dès la sortie du pont sur la Valserine, la route fait le gros dos. Surpris, je cafouille mes braquets, force bêtement sur les pédales, me bats inutilement contre la pente, avant de me résoudre à "mettre tout à gauche" (c'est à dire "la moulINETTE", à savoir mon plus petit développement qui est un peu inférieur à 2,30m, soit un braquet de 29x28). Bernard, que j'avais un peu décroché avec mes déhanchements de couraillon, revient facilement à ma hauteur et me lâche progressivement. Bingo ! À peine un kilomètre et déjà un premier coup au moral ! Si je ne suis pas foutu de grimper correctement cette pente de 8%, comment vais-je franchir les grands cols ?

Je m'accroche. Je ne suis pas du tout habitué à ce que Bernard me laisse dans les bosses. Le plus souvent nous grimpons ensemble ou alors... c'est lui qui décroche. Que m'arrive-t-il ?

« C'est normal, t'as huit ans de plus » me grince à l'oreille une voix satanique...

« Y fallait mettre deux dents de plus ! Si t'avais un 30 dents ! Tu passeras pas les rampes du Tourmalet ! C'est bien fait pour toi ! Lalalalère ! T'avais qu'à pas te prendre pour un costaud !... »

Heureusement pour moi, ce "mur de Lancrans" dans lequel même une ménagère qui va faire ses courses à Bellegarde ne met pas pied à terre, ne dure que 2 km. Revenu à l'horizontale, je retrouve mes jambes et mes esprits. La Sorcière est allée préparer d'autres potions et je concentre mon attention sur le paysage.

Je connais assez bien cette agréable vallée de la Valserine qui prend sa source au pied du massif de la Dôle, au-delà du col de la Faucille. C'est une longue ascension de 45 km et de mille mètres de dénivellée, sans aucun passage difficile, excepté l'entrée en matière. Que faire d'autre que de s'abandonner aux charmes de ce val encaissé entre deux

chaînes parallèles, largement boisées, véritables patchworks naturels ? Le fond de la vallée est le plus souvent ouvert et tapissé de prairies abondantes dans lesquelles de rousques Montbéliardes se gorgent le pis. Parfois, la vallée se resserre entre deux falaises et la rivière disparaît dans des gorges. Nous traversons des bourgades encore très animées par les vacanciers : Lélex joue à la grande station alpine au pied de ses remontées mécaniques, tandis que Mijoux est un petit centre commercial actif, situé au croisement des routes de la Faucille et de Saint-Claude.

J'ai beaucoup aimé la haute vallée de la Valserine entre Mijoux et les Tabagnoz, à l'intersection de la nationale 5 (Dijon-Genève). Aucun véhicule, pente très modérée, décor verdoyant et paisible. Nous l'avons parcourue à petite allure, en compagnie d'André Bergerot, mon beau-frère, venu à bicyclette depuis son chalet des Jouvencelles, près des Rousses.

Les Rousses, 1100 m d'altitude. La grande station jurassienne est très fréquentée. Nous y effectuons le second contrôle de ce TDF à l'Office du Tourisme, qui nous offre aussi une table pour manger nos sandwichs apportés de Beaune, des toilettes et de l'eau pour remplir les bidons. La grande et ordinaire routine de mi-étape. Sans histoire aujourd'hui, sinon que la température est fraîche et que le ciel se fait menaçant.

Suit la longue et rapide plongée de 7 km sur Morez. Douleur aussi car le poids des sacoches emballe l'attelage et de nombreuses pressions sur les freins engourdissent les doigts et tétanisent le cou. Sans aucun répit, il faut remonter vers Bellefontaine et la Chapelle-des-Bois. C'est-à-dire pres-

que aussi haut, en beaucoup moins de kilomètres. Et peu après avoir quitté la N5, à l'entrée de Morbier, je coince à nouveau. Tout recommence : les cuisses dures, la "zizique de la Sorcière" et le maillet de son compère qui s'agite au-dessus de mon crâne...

Je cherche une échappatoire et je me concentre sur la silhouette de Bernard qui grimpe en soulève une cinquantaine de mètres plus avant.

Sacré Bernard ! Je ne l'ai jamais vu ainsi, aussi sérieux, aussi appliqué, aussi concentré. Il faut dire que ce projet de TDF l'a pris aux tripes depuis de longs mois et qu'il ne veut pas prendre le moindre risque. Je crois qu'il est préoccupé par l'ampleur du défi, par ses difficultés, par les obstacles que nous aurons à surmonter, par la durée de l'épreuve. De plus, il s'est mis un sacré poids sur le dos en ne sachant pas résister à la demande – et sans doute aux charmes – d'une jeune journaliste stagiaire du Bien Public, notre feuille de choux départementale. La donzelle s'est lâchée dans les titres : « **Le vrai tour de France de Bernard et Gilbert** » « **Les fous du guidon qui avalent les kilomètres** » Et elle fait dire à mon compère : « *L'épreuve pour nous est de tout cumuler : nous commençons notre tour par le Nord de la France et les Alpes viennent dans la dernière semaine, nous espérons donc qu'il nous restera des forces.* » La photo de Bernard, en couleurs au format 6x9 cm, explose en tête de l'article et ne passera pas inaperçue de nos confrères cyclotouristes, amis et néanmoins un peu jaloux ! Un sacré boulet qu'il s'est mis sur le dos, l'ami Bernard ! Échec interdit, après une telle couche de pommade. Sinon, c'est l'exil... sur les hauts plateaux jurassiens, voire dans les steppes sibériennes ! Moi, je suis beaucoup plus cool. D'abord parce que je me fiche de ce genre de foutaise médiatique ; ensuite parce que, selon la jeune pigiste, je ne suis que l'acolyte ! Ce terme, assez péjoratif par essence, me convient assez bien : si l'on doit être exigeant avec un leader, on ne saurait faire de reproche à son homme de main, s'il vient à défaillir... comme c'est d'ailleurs le cas actuellement.

Secret Bernard ! S'est-il ouvert à moi un jour, une heure, une minute ? Je ne m'en souviens pas. Après tant d'heures, de journées, de nuits, de galères, de joies partagées ! Peut-être un jour m'a-t-il laissé entrevoir, par la porte de son jardin secret pour une fois entrouverte, toute la richesse de ses sentiments les plus profonds. Mais cette porte est trop bien gardée, quasi-inaccessible. Je ne sais même pas si Bernadette son épouse en possède la clé et a l'autorisation d'aller y cueillir quelques roses. Dans l'intimité, sans doute. Je ne connais malheureusement pas le sésame pour ouvrir ce portail. Je n'aurais même pas l'audace de tenter un quelconque "acadabra"... Depuis notre départ de Beaune, mon compagnon a prononcé une cinquantaine de mots et n'a pas esquissé le moindre sourire. Non pas qu'il me tienne rigueur de quoi que ce soit. Non, Bernard vient de poser la première pierre

de son immense projet et l'heure n'est ni à la rigolade, ni aux paroles inutiles. En faisant le montage du diaporama-souvenir de ce TDF⁶, j'ai vainement cherché un vrai sourire sur ses lèvres. Je n'ai au mieux trouvé qu'une pâle esquisse... C'est un job sérieux le TDF, un "hard Work" dirait nos amis britishs, n'est-ce pas secret Bernard ?

Gentil Bernard ! Il a levé le pied pour m'attendre et quand je le rejoins, c'est avec le plus grand sérieux et la plus extrême courtoisie... qu'il s'excuse de m'avoir "largué". « *Excuse-moi, je n'avais pas vu que tu avais décroché !* » Un peu surpris, je lui rétorque que cela n'a aucune importance et qu'il est bien normal de monter à sa main. C'est même une obligation pour ne pas se casser les pattes. Je l'ai si souvent laissé derrière dans le passé (« *quand t'avais huit ans de moins* » me susurre la Sorcière), sans pour autant m'en excuser, qu'une certaine gêne me gagne. J'apaise sa conscience en lui disant que je me réjouis de le voir en aussi bonne forme car moi je ne le suis pas vraiment et qu'il aura à assumer le rôle de leader "coupe-vent" si bien pris en charge par mon compère l'Aveugle en 1997.

Cher Bernard !

Après les Mortes, point culminant de ce secteur (1.120 m), le profil s'aplatit et mon gros coup de blues s'efface progressivement, en dépit du ciel qui s'est voilé de deuil comme il se doit dans un lieu-dit aussi sinistre. Au-dessus de la Chapelle-des-Bois, il est noir comme un croque-mort et s'apprête à nous tomber sur la tête. Mais heureusement le vent du sud se lève et emporte le nuage. Nous traversons ainsi ce long secteur des hautes terres jurassiennes, poussés par le vent, entraînés par les faux plats descendants et freinés par l'ondée qui nous précède de quelques hectomètres seulement comme en témoigne la chaussée détrempée.

J'avais imaginé que nous aurions le temps de faire un peu de tourisme. Par exemple, aller jusqu'à la source du Doubs. J'aime ces résurgences jurassiennes, riches d'une eau abondante et limpide. Mais le cœur n'y est pas, malgré mon envie et la faible amplitude du détour (moins de quatre kilomètres). J'interroge néanmoins Bernard. Sa réponse laconique « *Je connais.* » est sans équivoque. Nous continuons. Mais je le regrette et je m'en inquiète. Je pressens que ce TDF ne sera pas aussi pépère, touristique et safari photo que je l'avais imaginé.

Nous apprécions l'agréable route en rive gauche du joli lac de Saint-Point, malgré la sombre grisaille qui l'emmailote. Quelques vacanciers errent en bottes et en cirés. Les véhicules sont rares. Bernard pointe une carte du Brevet Cyclotouriste National (brevet de la FFCT⁷) dans le hameau de St-Point-lac, dégoulinant d'humidité et ensuqué par le récent orage. Nous repartons rapidement, déjà

⁶ voir le diaporama

⁷ Fédération Française de Cyclotourisme

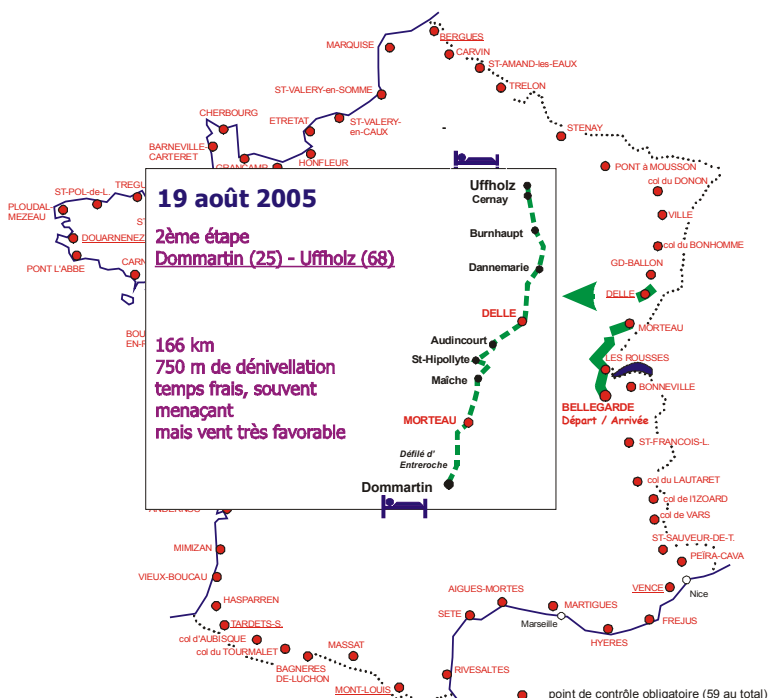
pressés d'en finir. Pontarlier est, comme toujours, embouteillé de bagnoles. Nous laissons la rocade pour une traversée au pif par les rues piétonnes du centre. Le ciel s'est éclairci et les touristes ont quitté leurs impers pour flairer les vitrines. Une journée d'août comme les autres.

Nous arrivons à Dommartin, petit village posé sur la rive du Drugeon, à 5 km de Pontarlier. Il est 17h10. Le gîte d'étapes Le Champi est une grosse bâtisse de belle allure, sise à l'angle de deux rues, en plein cœur du village. Bernard y avait fait une réservation, car le propriétaire était un diagonaliste que nous avions rencontré à plusieurs reprises. Nous avions saisi cette occasion de revoir Claude Geffroy et de nous faire choyer, tout en passant une agréable soirée entre initiés.

Pas de chance, Claude et sa dynamique épouse ont cédé leur affaire quelques mois plus tôt. C'est Chantal, la nouvelle patronne que nous surprenons par une arrivée prématurée. Bernard avait annoncé 18 heures et la dame venait de partir faire une course. Heureusement qu'elle nous a croisé en chemin !

Nos randonneuses sont parquées aux côtés du coursier de notre jeune hôtesse (35 ans ?), cycloportive passionnée et performante, semble-t-il. Elle nous installe dans une chambre immense et nous propose un dîner constitué de saucisse de Morteau et de gratin dauphinois, auquel nous souscrivons avec appétit. Une bonne douche, une petite promenade apéritive dans le village sous un soleil ressuscité, un solide repas et une courte veillée terminent cette journée bien remplie...

C'est parti... Pas trop bien pour moi. Mais je ne m'en soucie pas. Je sais que les cinq ou six premières étapes seront dures. Après ça devrait rouler tout seul. Du moins était-ce ainsi en 1997...



En hommage à Georges Lemercier

Cette seconde étape s'annonce assez facile. Le seul obstacle est le plateau de Maiche. Embûche peu redoutable dans le sens où nous le prendrons car son accès est souple depuis Morteau. Et le vent du sud est toujours inscrit dans les prévisions de nos brillants météorologues.

Ce n'est donc qu'à 7h30 que nous prenons un copieux petit déjeuner, parfumé de confitures de diverses saveurs et de surprenants mélanges (framboises des bois, oranges, bananes...), toutes faites à la maison. Le mec de la patronne vient nous saluer. Il gère une boutique de cycles à Pontarlier et c'est en connaisseur qu'il a passé en revue nos randonneuses, s'est étonné de leur poids élevé, s'est questionné sur leur âge et s'est ingénié à semer un petit doute dans nos cervelles : « *Plus de 100.000 km sans changer la fourche ? Et vous n'avez pas peur ? Vous savez que ça casse les fourches ? Vous ferez attention dans les descentes !* » J'ai failli répondre à cet oiseau de mauvais augure que nous n'avions pas le temps d'aller développer son commerce en lui achetant deux fourches neuves. Je me contente de ronchonner un : « *On verra bien !* », confiant dans la solidité du matériel de Gilles Berthoud et furax contre ce petit bonhomme vert-de-gris, semeur de doute. Nous étions très satisfaits de cette escale, nous en repartons un tantinet irrités.

La morphologie de la région de Pontarlier m'a toujours étonné. Quelle peut bien avoir été la genèse de cette immense étendue rigoureusement plate, laborieusement drainée par un cours d'eau rachitique, le Drugeon ? Un lac antique ? Une ancienne auge glaciaire ? Mystère de l'histoire géolo-

gique de notre Terre, cette plaine de la Chaux d'Arlier diffère totalement des hauts plateaux – jamais plats ! - et des montagnes, des combes et des vallées du massif jurassien. À bicyclette, ce secteur est une aubaine et un régal quand le vent est favorable. C'est ainsi que nous quittons Dommartin à 7h55' en pédalant "dans la semoule". La journée s'annonce bien car le ciel est parfaitement dégagé.

Dès la sortie du village de Doubs, une piste cyclable qui flaire le neuf, se présente. C'est la piste du "Train des Bois". Parfaitement asphaltée, séduisante comme une jeune starlette, nous n'y résistons pas. C'était évidemment un piège, la belle se dépouillant rapidement de son beau tapis noir, pour nous proposer d'abord un gravillon très fin, puis une peau de plus en plus granuleuse et caillouteuse que nos enveloppes Michelin apprécient modérément. Au bout de deux kilomètres, nous prenons la première échappatoire pour rejoindre la route principale où la circulation est très réduite à cette heure matinale.

Il fait beau et frais. Un temps idéal pour traverser le charmant val du Saugeais et le défilé d'Entremont. Quatrième passage pour moi sur mon cheval d'acier et quatrième coup de cœur. Sur notre droite, le Doubs jeune poulain encore sauvage, cabriole entre les falaises, mugit, rue, se cabre, "jumpe" sur les rochers. Et quelques hectomètres plus loin, soudainement épuisé, méandre et s'endort pour mieux retrouver sa fougue. J'adore ce secteur, ses paysages, ses prairies, ses bois de résineux, sa belle histoire. Vers la fin du moyen-âge, le pays Saugeat, complètement isolé, s'organisa en République Indépendante. Et cette république a été remise à jour à des fins touristiques. Aujourd'hui le Saugeais dispose d'un président, d'un drapeau, d'un hymne, d'un douanier, et même d'un timbre-poste !

Que de souvenirs pour moi en traversant Montbenoît, la capitale de ce pays factice. J'ai dormi trois fois à l'hôtel des Voyageurs. En 1996 avec Georges Mahé, en voyage itinérant puis en Diagonale de Strasbourg à Perpignan. À cette occasion, Bernard était déjà présent. Puis en 1997, précisément pour mon premier TDF. Comment aurais-je oublié ce dîner avec Francis et Georges Lemerrier, alors président de notre Amicale des Diagonalistes ? Francis avait appelé Georges à l'aide car nous étions en panne de chambre à air et de pneu de secours. Il lui avait demandé aussi de l'huile de vaseline pour graisser les chaînes. Et Georges avait apporté de la pommade de vaseline pour enduire nos jambes ! Il faisait une froidure et une humidité hivernales, ce 25 juin 1997 et notre président avait pensé à ses sujets, plutôt qu'à leurs machines... Georges, alors en pleine forme, nous avait beaucoup parlé des petites histoires du Saugeais, qu'il connaissait si bien. Je ne sais pas si toutes étaient véridiques car "En Saugeais, mieux vaut dire un mensonge que de rester bouche bée !". Mais ce fût un mémorable dîner. Moment de blues en évoquant

ces souvenirs car cet ami nous a quittés brutalement le 29 juillet 2003. Plus de deux ans. Déjà !

Le vent s'est renforcé et la traversée de la région de Russey et de Maîche, de cette Franche Montagne si hostile par vent contraire, se transforme en une agréable promenade. Sympathique et douce vengeance après deux traversées très laborieuses dans l'autre sens... Je négocie sans freiner la longue descente sur St-Hippolyte. Bernard reste loin. Prudence ou inquiétude pour sa fourche ?

C'est sur le parking de l'Intermarché de Pont-de-Roide que nous avalons notre casse-croûte traditionnel : jambon - tomates - chips - yaourts - bananes... Certes, ce menu ne varie guère d'une année sur l'autre, mais puisqu'il nous convient...

Audincourt, 13 heures.

« Tu as reconnu la chocolaterie où nous avons fait pointer nos carnets en 1996, lors de notre Diagonale Strasbourg-Perpignan ? Tu te souviens du client qui n'en finissait pas de passer des commandes et de réclamer des emballages "cadeau" ? Et nous qui piaffions, nos carnets en mains ?... Merde j'ai crevé ! Encore elle, cette Salope ! »

Je me vautre dans le souvenir des bonbons au chocolat de 1996 et je me retrouve les mains dans le cambouis. Par chance, Bernard parvient à localiser le minuscule éclat de verre fiché dans le pneu. Je répare d'une Rustine sans sortir complètement l'enveloppe. Le plus épuisant dans une crevaisson, c'est de regonfler la chambre : 7 kg sont nécessaires pour ne pas talonner (surtout avec notre chargement) et il faut des biceps. Comme ce n'est pas trop mon fort, Bernard me donne un coup de main. En tout cas, je mène déjà un à zéro, dans la compétition "Qui va crever le plus ?", arbitrée par la Garce aux Dents Vertes !

Comme la veille, le ciel se charge et devient de plus en plus menaçant. Nous ne traînons pas en chemin pour rejoindre Delle, point de contrôle important puisqu'il faut non seulement y faire tamponner notre carnet, mais encore poster une carte spécialement fournie par l'organisateur qui nous surveille de près.

Nous traversons le centre de cette petite ville animée, qui annonce déjà l'Alsace par ses maisons à colombages, ses façades colorées et ses massifs de géranium. Nous faisons une "pause/coca" au Café Central pour le visa. Une grosse moustachue, encore jeune, gâche une nouvelle fois notre plaisir. Quelle grognasse ! Mais pourquoi se lance-t-on dans le commerce quand on est aussi peu fait pour ça ? Beurk !

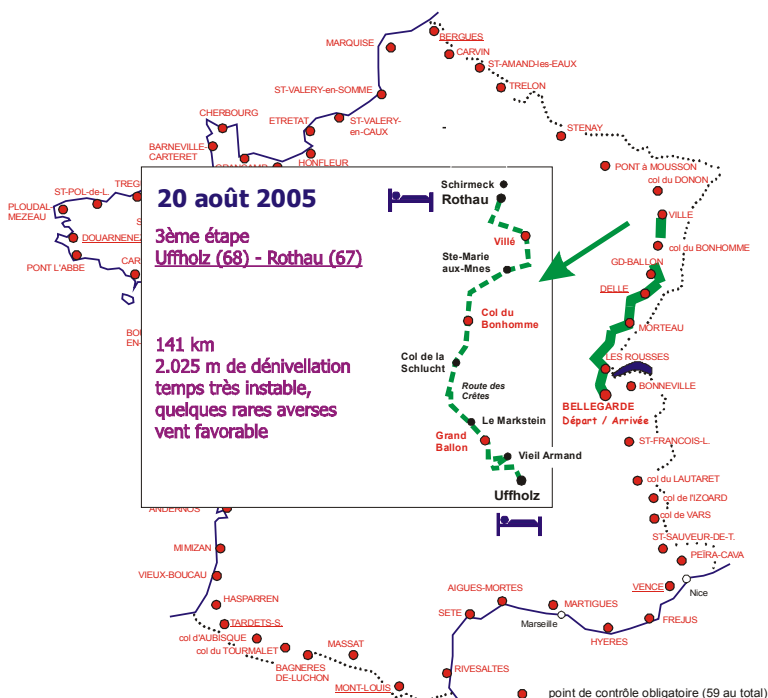
La route est assez fortement vallonnée dans le secteur Beaucourt-Dannemarie, mais avec le "vent au c...", les obstacles s'atténuent. Agréable passage sur la piste du canal du Rhin au Rhône, malgré le ciel qui voudrait bien nous flanquer une bonne douche ! Il se retient par miracle durant

toute le final de cette étape dans le verdoyant et ondulé Sundgau. Nous entrons dans Cernay en cherchant encore la différence d'altitude entre Burnhaupt-bas et haut ou Aspach-haut et bas... Ces subtilités nous dépassent. Par contre, pour trouver la route ouverte aux cyclistes entre ces deux villages, il faut avoir du pif. Parce que les panneaux indicateurs, au rond-point de Burnhaupt, ne connaissent que la voie rapide, interdite aux deux roues !

La pluie étant imminente, nous traversons Cernay au plus court et au plus pressé, pour rejoindre l'Auberge du Relais à Uffholtz. Comme il n'est que 17h20, l'auberge est encore fermée, mais la cour est ouverte. Nous nous réfugions sous un auvent quand les premières gouttes frappent le sol. Dix minutes plus tard à peine, le patron se pointe. Ni bavard, ni souriant. Professionnel et assez germanique. Nos randonneuses sont mises à l'abri dans un garage fermé (« *Vous ne partez pas avant 7h30 demain ?* »), avant de prendre possession d'une chambre à deux lits, au premier étage d'un bâtiment annexe.

La pluie tambourine sur le toit d'un appentis voisin. Pas de promenade apéritive ce soir. Nous la remplaçons par un demi bien frappé avant d'avaler une grosse et bonne choucroute ! Je sais bien que c'est un mets insuffisamment riche pour un cyclo, mais quand j'aime, j'oublie les leçons du passé⁸. D'ailleurs, contrairement à Francis qui s'était envoyé un vrai dîner reconstituant, Bernard a suivi mon exemple. Nous serons donc à égalité sur les pentes du Ballon d'Alsace...

Une étape vraiment facile, avec ce vent du sud ! Trop facile peut-être. N'aurais-je pas déjà repris la "grosse tête" ?



La jeune marcheuse

7h30. C'est le patron qui fait le service du petit-déjeuner. Un copieux buffet nous permet de préparer deux petits sandwiches, à emporter. Une habitude réprouvée par ma trop honnête épouse, mais qui s'est révélée très utile à plusieurs reprises. D'ailleurs, un buffet "libre-service", c'est bien fait pour se servir librement, non ?

Notre hôte, plus bavard que la veille, nous annonce un temps d'apocalypse sur les crêtes vosgiennes : brouillard, pluie, vent, voire tempête ! Décidément, les jours se suivent et les oiseaux de mauvais augure se ressemblent. Après la fourche qui casse, la foudre qui nous fracasse ! Ils sont sinistres, nos hôteliers.

Il fait effectivement très sombre et le ciel est très gris. Mais le vent est tombé et la température est plutôt douce. La route du Grand Ballon dans la bourgade d'Uffholz, c'est "tout de suite" à gauche et il est conseillé de choisir rapidement un braquet "tout à gauche" ! À ma grande surprise, je ne suis pas obligé de le faire ! Je parviens à enrouler le braquet supérieur et rapidement... je décroche Bernard. Oh ! À peine, de quelques centimètres à chaque coup de pédale. Mais enfin.... La choucroute d'Uffholz est-elle tonique, alors que celle de Neuf-Brisach m'avait donné des jambes de coton ? Mystère de la diététique. À moins que ce ne soit la facilité de l'étape de la veille...

Nous faisons une assez longue pause au Vieil Armand, appellation française par les poilus de 1914-18, de l'Hartmannswillerkopf, promontoire vosgien en surplomb de la plaine alsacienne, verrou stratégique et l'un des champs de bataille les plus

⁸ désagréable souvenir d'une défaillance dans le TDF 1997, le lendemain d'une soirée choucroute ! voir "Le Tour de France de l'Aveugle et du Paralytique", pg. 40, document au format .pdf téléchargeable sur www.gilbertjac.com

meurtriers du front oriental : 30.000 morts, Français et Allemands, surtout durant l'année 1915 où le sommet changea huit fois de mains. Le mémorial est encore fermé. Je marche jusqu'au cimetière où s'alignent 1.260 tombes. Spectacle impressionnant dans la brume diffuse qu'un pâle rayon de soleil tente vainement de dissiper. Je frissonne en pensant à tous ces hommes jeunes, « *tombés au champ d'honneur* », mais pourquoi ? Je pense à mon père qui avait 21 ans en 1914 et qui avait échappé, non pas à la guerre mais à la mort. Je me dis que ma génération, qui n'a pas connu de telles folies meurtrières, du moins sur notre sol, a beaucoup de chance. Ne le doit-elle pas à ceux qui ont fait l'Europe ? Jean Monnet, Robert Schuman, et d'autres... S'ils étaient encore de ce monde, que penseraient-ils de notre "NON" au projet de constitution européenne ? Déçus assurément, écœurés par notre bêtise probablement. Notre sottise ou celle de ceux qui prétendent nous gouverner. Ne pouvaient-ils pas mettre en avant la plus grande conquête de la Communauté Européenne : la Paix entre les peuples ! Des centaines de milliers de morts entre 1914 et 1918, autant entre 1940 et 1945... et puis plus rien depuis soixante ans déjà, depuis le Traité franco-allemand. Qu'importe les sacrifices, les concessions, les impôts supplémentaires, les décrets des technocrates... si l'Europe nous apporte la PAIX ! Je crois profondément à la capacité des Etats européens d'éviter à nos enfants de nouveaux Hartmannswillerkopf, Verdun ou Oradour-sur-Glane !

Nous repartons dans la forêt qui suinte de toutes ses feuilles et dans la rapide et frisque descente vers le col Amiel. Et c'est le dernier assaut jusqu'au Grand Ballon, complètement voilé par une épaisse couche de nuages. La pente est rude. Comme dans la première partie, Bernard décroche. Volontairement, je crois. Il a choisi de mouliner et de garder des forces pour la seconde partie de cette étape de moyenne montagne, agrémentée de douze cols ! Bernard gère et moi je déconne car je sens bien que mes forces faiblissent. Heureusement, le vent du sud vient de se réveiller, il pousse les nuages et nous avec, ce qui fait que le soleil est (presque) rayonnant quand nous atteignons le sommet.

Pointage des carnets et grand café à l'auberge du sommet. Deux patrons moroses, deux vététistes indifférents, l'ambiance est aussi froide à l'intérieur qu'à l'extérieur. Je suis frappé par l'individualisme qui sévit de nos jours. On s'intéresse de moins en moins à son voisin. À moins d'avoir quelque chose à lui demander.

La stratégie et magnifique route des Crêtes a mis des habits de souillon, en cette journée de temps maussade. La tempête annoncée par notre funeste prévisionniste n'est pas au rendez-vous, mais les nuages défilent à grande allure, poussés par de brusques bourrasques et la température est de plus en plus fraîche. Des groupes de marcheurs, étirés comme des caravanes sahariennes, escaladent les pentes du Hohneck ou du Gazon du Faing.

Les averses sont éparses et brèves. Nous y échappons sans difficulté.

Nous déjeunons au col de la Schlucht dans un self bienvenu, car nous n'avions aucune envie de pique-niquer dans la nature. Poulet grillé, pâtes, tarte aux myrtilles. Quel plaisir de manger chaud ! Avis partagé par de très nombreux randonneurs, aussi déçus que nous par ce temps de chien "qui n'est vraiment pas de saison".

Au col du Calvaire, la route est fermée pour cause de travaux. Une énorme excavation s'est substituée à la chaussée. Déviation obligatoire pour rejoindre le col du Bonhomme : nous sommes "invités" à descendre jusqu'à Orbey et Lapoutroie pour remonter le Bonhomme. C'est-à-dire 27 km et 600 m de dénivellation, contre 6 km et 100 m. Il n'en est évidemment pas question. Pendant que Bernard va aux infos à l'auberge du col, je cherche à traverser le haut grillage qui protège le chantier, désert ce samedi après-midi. Je trouve un passage et je m'engage dans un méchant et acrobatique parcours de cross, tandis que Bernard revient assez furax. Il s'est fait jeter par une serveuse surmenée. Décidément, la France profonde est mal, très mal dans sa peau !

Dix minutes plus tard, nous passons la barrière de l'autre côté du "gouffre", les pieds et les vélos souillés d'une glaise rougeâtre. Pendant que nous les nettoyons, une voiture débouche d'un large chemin de terre sur la gauche ! Il y avait un passage pour éviter le chantier. Et la conne de l'auberge qui n'a rien dit à Bernard ! On retourne lui dire ce que nous pensons d'elle ?

Au col du Bonhomme, je parque ma randonneuse au beau milieu d'un petit terre-plein engazonné. Privilège de la béquille. Bernard, décidément plus vif que moi, vient chercher mon carnet de route, pour aller quérir l'indispensable cachet humide qui témoignera de notre passage. Il fait un magnifique soleil et les touristes ont quitté leurs vêtements de pluie.

Tout près de moi, une cabine téléphonique capte mon attention, me surprend, me charme. La cabine, une "France Telecom" ordinaire, usée par les ans et les tempêtes, est dans toutes ses dimensions remplie d'un gigantesque sac à dos, porté par deux jambes au galbe parfait, dorées comme un croissant au beurre, imberbes comme une joue de nouveau-né, fermes et délicatement musclées. Le sac à dos descend à mi-cuisse et des chaussures de marche montent haut sur la cheville. Une touchante scène "pop art" signée Andy Warhol. Scotché, je n'arrive pas à en détacher mon regard. Ces merveilleuses jambes appartiennent à une fille, jeune assurément, randonneuse évidemment, seule probablement puisque personne ne l'attend. Et le côté face, comment est-il ? Je m'apprête à faire le tour de la cabine, histoire de trouver un trèfle à quatre feuilles "anti-Sorcière", quand les jambes retrouvent vie. Après bien des efforts pour faire demi-tour

avec son volumineux chargement, la donzelle parvient enfin à s'extraire de la boîte. Vingt-cinq ans au plus. Un corps musclé de vraie sportive et un visage déjà vieilli par les intempéries et l'absence de maquillage.

« Bonjour... Comment faites-vous pour marcher avec un sac aussi lourd ? » m'entends-je sursurrer...

La belle n'est pas farouche, du moins avec les grands-pères. En quelques minutes, nous apprenons qu'elle accomplit une traversée nord-sud du massif vosgien par le GR5 (avec quelques variantes), en solitaire car sa copine n'a pas pu venir. Et les mecs, il ne faut pas compter dessus. D'ailleurs elle a récemment plaqué le sien dont la seule pratique sportive se passait au plumard ! Exercice qui lui donnait soif. Alors il se gavait de bière et avait beaucoup trop de lard pour pouvoir faire de la randonnée. Il préférerait se vautrer sur le canapé pour regarder tous les matches de foot à la télé. C'est sans doute dans cet exercice qu'il avait appris à lui faire l'amour comme un footeux, sans les mains et droit au but. Pour elle, les jeux à l'horizontale sont vraiment trop monotones (« ...le lit, c'est nul, on ne découvre jamais rien ! »). Sa seule passion, c'est la Nature et la randonnée. Elle ne nous cache pas son admiration (« ... pour ce que vous faites... ») et nous accompagnerait volontiers (« Vite, que quelqu'un lui apporte un vélo ! ... avec une remorque pour le sac à dos...»). Elle en remet une couche acide sur les jeunes connards de sa génération. Soudain, elle nous sort un « bonne route », fait demi-tour et s'éloigne d'un pas souple, comme si son énorme paquetage était de plume. Nostalgique, je contemple longuement mon Warhol qui s'éloigne...

Cette étape n'est pas encore finie car nous n'en avons parcouru que la moitié. Mais ce qui reste s'annonce plus facile, excepté la rude rampe du col du Pré aux Raves. Sous le soleil, les paysages ont pris de belles couleurs et nous n'hésitons pas à "bouffer du patin" pour stopper en pleine descente vers le col des Bagenelles. Le panorama de la vallée de la Liepvrette⁹ est d'une grande beauté. Après le col, nous descendons cette très verdoyante dépression. Si l'Ouest de la France meurt de soif, ce n'est pas le cas ici. L'eau suinte, court, chante, arrose, alimente, vivifie... En bon hydrologue, j'apprécie. Je n'ai jamais aimé les rivières sans eau, les oueds, les rios... Sans doute un traumatisme consécutif à mes longs séjours professionnels dans les régions tropicales sèches ! L'eau, source de vie...

Ste-Marie-aux-Mines est une petite cité industrielle toute en longueur – topographie oblige – et bien tristounette. Elle végète et se meurt, comme ses ateliers de tissage. Encore un coup des Chinois ?

Le road book prévoyait le franchissement du col de Fouchy pour rejoindre Villé, siège de notre

prochain contrôle. Bernard ayant déjà ce col à son palmarès riche de plus de mille unités, je lui propose de contourner le massif et de rejoindre Villé par la vallée. La distance est la même, mais la dénivellation s'en trouve réduite de 350 m. En contrepartie, la basse vallée de la Liepvrette est plutôt moche et la circulation routière y est abondante et fort désagréable. Je rumine ma honte d'avoir eu peur d'une ascension. Je ne me souviens pas d'un tel recul. « Mais, mon Vieux, t'as huit ans de plus ! Il faudra bien que tu l'admettes ! ». Grrr... Elle m'agace, mais elle m'agace, cette horrible Garce !

Le ras-le-bol me prend avant Villé. Je sens la peur me gagner à l'approche du col de Steige, dernier obstacle de l'étape. Je laisse Bernard – toujours aussi appliqué, gestionnaire de ses forces, solide du départ à l'arrivée – s'occuper du visa de nos carnets dans une boulangerie. Il en revient avec une viennoiserie qui me redonne un peu de tonus. Heureusement, la pente après le village de Steige est douce. Le vent aidant, je parviens à suivre le rythme et le moral revient aussi vite que la crainte de la défaillance m'avait gagné. Tout est dans la tête... et la mienne est assurément fragile...

Nous rejoignons la vallée de la Bruche à Sainte-Blaise-la-Roche. Nous connaissons très bien ce secteur, plusieurs fois parcouru lors de nos Diagonales. En approchant du pont avant Fouday, je revois encore la silhouette de Georges Mahé et sa main droite levée, comme un auto-stoppeur. C'était un jour de juin 1996. J'arrivais de Brest par le col du Hantz avec mes compagnons montpelliérains Jean-Pierre et Pierrot. Partis de Perpignan, une dizaine de jours plus tôt, j'avais marqué ce rendez-vous avec Georges, venu de Beaune à bicyclette en compagnie de Bernard et de Roger Angevelle, à Schirmeck, à 16h00. Il était 15h45 et nous n'étions qu'à 8 km du but. Quelle extraordinaire précision ! Et quel moment d'émotion !

Bernard a réservé une chambre dans le Moulin étape de la famille Spach, à La Claquette, petit hameau, collé au bourg de Rothau. Les lieux sont tristes et quasi à l'abandon quand nous y parvenons vers 18h00. La dame qui nous accueille (une Spach ?) n'est pas aimable. Je suis un grincheux, mais j'ai horreur des grincheuses ! Surtout quand je vais leur donner des sous. Moi, je suis fatigué, j'ai grimpé le Grand Ballon, j'ai grelotté dans les bourrasques du Hohneck, je suis tombé amoureux pendant dix minutes d'un sac à dos et de deux jambes de rêve, j'ai eu peur du col de Fouchy et j'ai triomphé du Steige, alors j'ai tous les droits de grincer ! Mais je ne permets pas que l'on m'accueille ainsi, que l'on me refuse un petit-déjeuner à 7h30, que l'on me prenne pour un SDF parce que j'ai les cuisses à l'air et que je ne sens pas la starlette... Je laisse une nouvelle fois Bernard, le Pacifique, s'occuper des formalités. Qu'aurais-je fait sans lui ?

Les vélos étant enfermés dans un appentis à l'autre bout du jardin, il ne nous reste que nos jambes pour aller jusqu'à un restaurant de Rothau.

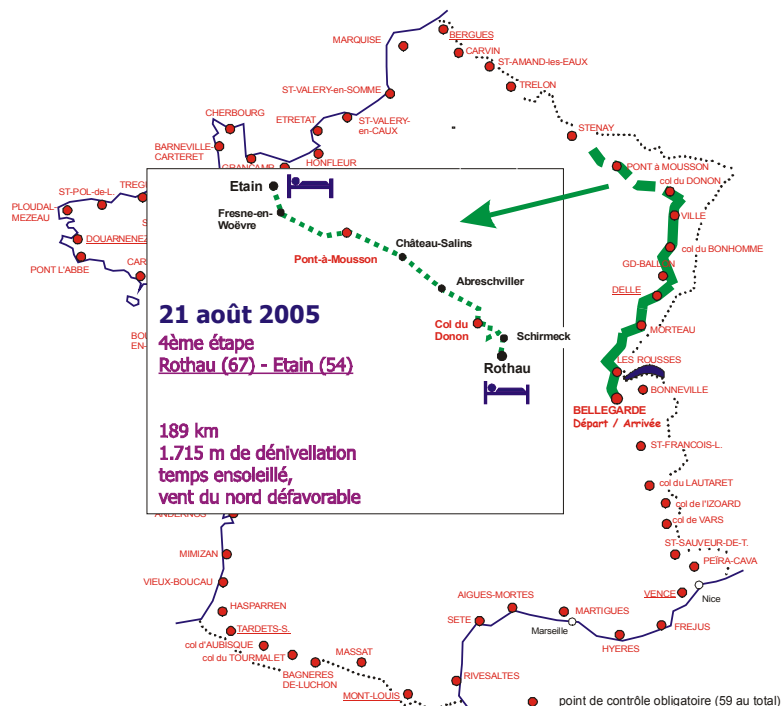
⁹ voir le diaporama

Un petit kilomètre dont je me serais bien passé, car l'esquille de ménisque qui se balade dans mon genou droit, n'aime pas du tout la marche. La pizzeria que nous choisissons est déjà bien remplie. Il reste une table dans la première salle, mais la serveuse ne veut pas nous la donner : ladite table est plus ou moins cassée et elle risque de nous balancer inopinément nos pizzas brûlantes sur les cuisses. Résignés, nous acceptons un emplacement tout au fond de l'arrière-salle dans une atmosphère tropicale. Il n'y a pas un poil d'air. À peine assis, j'étouffe. Je suis claustrophobe, mais je n'ai pas le choix. Ma faim est trop impérieuse.

C'est heureusement mon jour de chance et de charme avec les jeunes donzelles. La serveuse, séduite par mon baratin et subjuguée par nos performances sportives (« *Ils sont incroyables, ces papys !* »), nous sert en priorité. Entrés les derniers dans cet antre surchauffé, nous en ressortons les premiers ! Un exploit, vraiment !

La table défaillante étant occupée par un jeune couple, je ne puis m'empêcher de m'en étonner auprès de la fille de la première salle. « *Je les ai prévenus, ils font gaffe.* » me répond-elle dans un grand éclat de rire. Vive la jeunesse d'aujourd'hui ! Et à bas, les vieilles grincheuses !

La chambre est vaste et parfaitement tranquille. Serions-nous les seuls clients de ce Moulin ? La journée a été rude. La nuit devrait être bonne.



La Porsche rouge

La grincheuse ne s'étant pas manifestée, nous quittons son triste repère dans une froide grisaille. Pas de vent mais une humidité désagréable qui suinte jusqu'au bout de notre nez. Nous ne risquons pas l'indigestion dans la rude ascension du Donon, que nous abordons avec un verre d'eau et 4 Figolu¹⁰ dans l'estomac.

Schirmeck dort encore et c'est dans un décor fantomatique et sans vie que nous attaquons la rampe de 4 km, à la sortie du village de Grandfontaine. Nous montons de concert, en souplesse et en silence, dans un environnement de ouate. Je réalise que c'est la première fois que je grimpe le "terrible Donon" par cette face... et je ne le trouve pas si méchant qu'on le dit. Grimperais-je mieux avec l'estomac vide ? Ou bien est-ce parce que le brouillard estompe la pente ?

Petite émotion au sommet où la visibilité est réduite à une trentaine de mètres : y a-t'il un bistrot ouvert pour satisfaire notre grande faim et l'exigence de celui qui contrôle notre progression ? Oui ! Par chance, l'hôtel-restaurant du Donon vient d'ouvrir ses portes. Accueil chaleureux d'un serveur (gérant ?) causant et bon commerçant puisqu'il nous prélève la somme de 17 euros pour un coup de tampon et deux petits déjeuners ! Copieux certes, mais un peu chers quand même !

Dans le long faux plat qui conduit au col de l'Engin, les nuages prennent de la hauteur et la chape qui nous étouffait se desserre. Au sommet,

¹⁰ petits gâteaux fourrés à la figue et fabriqués par Lu, comme le nom l'indique...

nous sortons jambières, bonnets et Goretex car une longue descente nous attend. Sur le coté de la route, un blockhaus et une plaque commémorative : 30 Allemands sont morts ici pour défendre ce bloc de béton ! Sans savoir vraiment pourquoi, ils y ont perdu la vie à 20 ans ! Mais je ne veux pas me laisser aller. La grosse difficulté de la journée est franchie, je me sens bien et le plus dur est fait. Sur le road book, du moins. Etait-ce une risée dans les arbres ou un ricanement satanique que je viens d'entendre ?

La pittoresque vallée de la Sarre Rouge, qui porte aussi le nom de vallée de Saint-Quirin, bien que ce village ne s'y trouve pas (énigme de la toponymie !), doit être fort agréable à parcourir par une journée ensoleillée. Dans cette matinée terne et froide, notre plaisir se limite à surveiller les obstacles d'une chaussée assez dégradée et à éviter les glissades non contrôlées. Et c'est bien regrettable !

Nous quittons les Vosges pour pénétrer sur le plateau lorrain, précisément à l'endroit où nous sortons de la vallée de la Sarre. Notre cap devient ouest, en direction de la zone industrielle d'Hémigny. En quelques hectomètres, nous changeons complètement de décor - les champs ont pris la place des forêts -, de relief - les bosses courtes mais vicieuses se font de plus en plus fréquentes -, et de vent ! Ne voilà-t-il pas que ce sympathique zéphyr qui nous apportait une aide sensible depuis notre départ de Bellegarde, nous laisse froidement tomber pour laisser le pouvoir à un perfide "balai du ciel", nom que les marins donnent à ce vent de nord-ouest, agressif, rafaleux, odieux pour les cyclistes qui, c'est notre cas, se voient contraints de l'affronter. Dès la première rafale qui nous surprend dans la côte de Lorquin, je pressens que cette étape va être dure, très dure. Cent cinquante kilomètres avec cette saloperie dans le pif, l'enfer est annoncé. Mon moral s'effondre et les ricanements de la Diabliesse aux dents vertes n'arrangent rien. Je prends soudain conscience que ma défaite contre Zef au mois de mai, entre Dunkerque et Hendaye¹¹, m'a sérieusement marqué.

Moyenvic, Château-Salins, Nomeny, Pont-à-Mousson, Thiaucourt-Régniéville sont les étapes de mon chemin de croix. J'ai renoncé à tout orgueil et je me planque, autant que je le peux, dans les sacoches de Bernard qui, sans un mot, sans une plainte, se bat comme un roi Lion.

Un moment de bonheur lors d'une pause-pipi près d'une petite mare à la sortie du village de Bourdonnay, en fin de matinée. Alors que soulagés, nous grignotions une tranche de pain d'épices, nous avons vu arriver au grand galop, la famille Cygne, propriétaire des lieux et momentanément partie faire une promenade : Madame en tête, pressée et agressive, les quatre rejetons, sans doute amusés par l'incident en file indienne dans la queue de leur

mère, et Monsieur Cygne flegmatique en serre-file¹²...

La "salade-saucisse-frites" et la tchatche juvénile et sympathique de la serveuse d'un troquet de Château-Salins me redonnent quelques forces. Au contraire, le mec désagréable, voire odieux, qui tamponne nos carnets dans un bar de Pont-à-Mousson, me donne envie de lui voler dans ses tristes plumes. Au fil des kilomètres, le balai s'installe et se renforce au fur et à mesure que mes forces m'abandonnent. Heureusement, le profil s'aplatit dans la plaine de la Woëvre. Bernard, imperturbable et inoxydable, conduit notre duo à un train régulier 18/19 km/h. À la sortie de Fresnes-sur-Woëvre, nous faisons un court arrêt, à l'abri du vent, pour grignoter une tranche de pain d'épices et une pomme-reinette récemment tombée d'un pommier surchargé. Le visage de Bernard commence à se creuser, aussi costaud soit-il. Le vent conduit inexorablement son travail de sape et nul le lui tient tête indéfiniment. Pour soulager mon trac-tour, je le relaie dans les dix derniers kilomètres.

Enfin, nous stoppons devant l'hôtel de la Liberté à Etain. Dix-neuf heures viennent de sonner. Nous sommes accueillis par un jeune homme, aimable et volubile. Nos randonneuses reçoivent une place de choix dans un vaste garage, tout près d'une superbe Porsche rouge, âgée d'une bonne trentaine d'années mais en parfait état. « *C'est la voiture de la patronne* » se croit obligé de me préciser le garçon avec une pointe d'orgueil. Je ne lui demandais rien, mais il a sans doute perçu une évidente interrogation dans le regard admiratif que j'ai posé sur cette superbe pièce de musée.

Notre chambre est simple, vaste et confortable. Nous y étalons largement notre futoir, et comme chaque soir, j'enchaîne petite lessive, douche et étirements. Les muscles des cuisses ont durci et ce n'est pas bon. Avant de descendre au restaurant, j'appelle Eliane comme je le fais chaque soir. Je lui confie ma souffrance dans ce vent contraire et ce relief agressif.

« *En 1997...* »

« *Mais n'oublie pas que tu as huit ans de plus, mon chéri...* »

Bingo ! Gagné ! Si ma plus fidèle supportrice a fait alliance avec la Sorcière, je suis foutu !

Nous dînons :

- dans une salle à moitié remplie et dans une ambiance très nord-africaine où ne manquent que des danseuses du ventre pour accompagner une musique lancinante, dans un décor de mains de fatma, de narguils, de tapis, de lampes en fer forgé et de plateaux de cuivre,

- avec un menu pas du tout maghrébin dans ses composantes (asperges et jambon fumé, truite au beurre, plateau de fromage et dessert) mais bien approximatif dans sa fabrication car la truite n'était pas complètement décongelée,

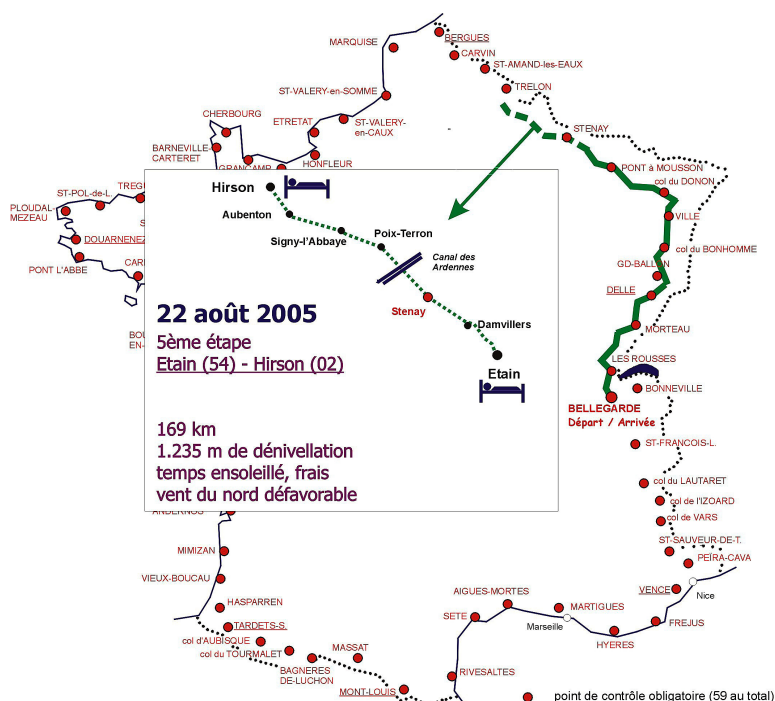
¹¹ voir "Zef ma tuer...", compte-rendu d'une Diagonale de France ratée (téléchargeable sur www.gilbertjac.com)

¹² voir le diaporama

- avec un service dynamique et plaisant, conduit par le jeune homme qui nous a accueillis, économe en mots mais efficace en gestes. Le fils de la maison, sans doute... Nous ne verrons ni la patronne à la Porsche rouge, ni ses filles si elles existent...

Vraiment très agréable cet hôtel franco-tunisien et tout à fait comme je les aime. Les demis de bière que nous avons consommés en apéritif ne nous seront pas facturés. Volontairement. Comme d'ailleurs les petits-déjeuners du lendemain. Il y a encore des gens qui ont l'esprit commerçant dans notre Pays en dérive....

Epuisé par cette interminable étape, je m'endors rapidement, emporté à vive allure dans une Porsche rouge, pilotée par une fatma voilée... Une angoisse me prend. N'ai-je pas huit ans de trop pour gérer cette étrange situation ?



Ton et Maroilles !

C'est le patron qui nous sert le petit-déjeuner à 7h30. D'origine tunisienne, c'est un petit bonhomme d'âge incertain et à la mine malade, sans doute menacé ou déjà atteint par un cancer du poumon, étant donnée la cadence à laquelle il enchaîne les cigarettes. Mais il est encore très vif. Dans le garage, il nous explique dans son français fortement maghrébin qu'il réside en France depuis l'âge de 17 ans, qu'il a acheté cet hôtel depuis 28 ans, mais qu'il ne l'exploite directement que depuis 6 ans. Il est assez fier de sa réussite – à juste titre – et plus encore de la belle Porsche rouge, le beau bijou dont il nous détaille les charmes, tout en la caressant : « *C'est la voiture de ma femme...* » nous dit-il avec beaucoup de fierté. Il doit être très amoureux de son épouse cet homme. J'espère que la dame partage sa passion. Il le mérite bien.

Nous quittons cette petite ville d'Etain, dont notre perception se réduira à l'hôtel de la Liberté, sans savoir si la "Dame à la Porsche Rouge" est une fatma des sables, une blonde teutonne ou une Stainoise¹³ pure race... Tant pis ! À nous les Côtes de Meuse ! Le "balai du ciel" ne semble pas avoir pris de repos. Parfaitement de secteur nord-ouest, nous le prenons en pleine tronche. Du moins, Bernard qui a pris d'autorité les rênes de l'attelage et ne sollicite aucune aide. Mon compteur affiche un régulier 20 km/h sur le plat. Je m'accroche à sa roue dans les nombreuses bosses, je compte les kilomètres et je me dis que j'ai la chance d'avoir un bon diesel pour me remorquer...

¹³ habitante d'Etain, comme chacun le sait...

Au km 11, à Maucourt-sur-Orne, un panneau "Mémorial André Maginot", nous dirige vers un obélisque, posé sur un terre-plein gravillonné, bordé de massifs de buis et doublé d'un mât où flotte un drapeau tricolore. Une plaque gravée nous en donne la raison :

« **Le Général de Division, Gouverneur de Verdun, cite à l'ordre des troupes du camp retranché :**

1°) Boury, caporal, Robert, soldat de 1^{ère} classe

" Ont réussi à ramener sous une grêle de balles leur sergent blessé après être restés huit heures à le défendre avec les huit hommes dont les noms suivent qui ont été tués ou blessés"

2°) Georges, Toussaint, Boudailles, Cha-pelet, Gilles, tués, Poilban, Hiblot, Degombert, blessés, soldat au 44^{ème} Territorial

" ont défendu pendant huit heures leur sergent blessé et ont payé ce dévouement de leur sang"

Verdun, le 22 novembre 1914

**Le Général de Division, Gouverneur
signé : Coutanceau »**

Le sergent sauvé par ses hommes s'appelait André Maginot.

Qui, dans notre génération, n'a pas entendu ce nom, immortalisé par la fameuse "Ligne" ? Nous apprenions alors, par nos professeurs d'histoire, que cette gigantesque réalisation, composée de plusieurs centaines d'ouvrages fortifiés, de blockhaus et de casemates de toutes tailles, répartis au long de nos frontières, du Nord jusqu'au sud de la Corse, n'avait servi à rien, ou presque, lors de l'invasion allemande de 1940... Dérision à posteriori envers un système de défense inspiré du conflit de 1914-18 et impuissant dans la guerre de mouvement, menée par les panzers.

Et pourtant, André Maginot, entré dans l'Histoire, "à l'insu de son plein gré" (pas comme Richard Virenque, qui n'y entrera pas, mais comme l'infortuné Marquis de La Palice¹⁴), fut un homme remarquable. Né à Paris en 1877, mais issu d'une famille lorraine, il fut député de Bar-le-Duc de 1910 (à 33 ans !) jusqu'à sa mort subite en 1932 (à 55 ans !). Député donc, et soldat de la Territoriale (unités composées de soldats de plus de 30 ans qui n'étaient plus réservistes), il est nommé caporal, puis sergent dès le 1^{er} septembre 1914 pour avoir créé des Groupes de Patrouilleurs agissant loin à l'arrière des lignes allemandes et pour avoir commandé l'un de ces Groupes avec calme et mépris du danger. Sa conduite exemplaire le faisait estimer autant de ses hommes que de ses chefs. C'est au cours d'une nouvelle et audacieuse patrouille qu'il

est grièvement blessé (rotule éclatée, tibia fracturé) et qu'il est sauvé par ses hommes. Après un an de soins au Val de Grâce, il ne peut retourner au front et reprend ses activités politiques. Il sera ministre de la Guerre à deux reprises, de 1922 à 1924, puis de 1929 à sa mort, période au cours de laquelle il sera l'organisateur et surtout le financier de cette Ligne de défense, réclamée par les maréchaux français. Une héroïque vie d'homme¹⁵ ! Sa destinée a voulu qu'il ne connaisse pas la débâcle de 1940 et c'est mieux ainsi.

À l'horizon, sur notre gauche, les Côtes de Meuse, Verdun, Douaumont. D'autres mémoriaux, d'autres plaques commémoratives d'actes héroïques, de terribles combats, de tueries inutiles... Cruelle histoire...

A Stenay, arrêt café/contrôle/ravitaillement dans le même bar des Arcades qu'en 1997. J'évite de réveiller d'autres souvenirs et de faire une comparaison. Nous passons par la Poste pour glisser dans la boîte quelques cartes écrites la veille. Et comme, il n'y a vraiment pas grand-chose qui attire l'œil dans cette ancienne place forte, ce sera la façade de ce bureau de poste qui aura l'honneur d'être mémorisée sur la mémoire de mon Olympus numérique. C'est un peu idiot, mais je viens de prendre conscience que j'étais parti dans ce "TDF fastoche", pour prendre beaucoup de photos. Pour l'instant, c'est très mal parti !

Je vis un vrai moment de plaisir dans la traversée de l'Argonne. Entre Beaumont-sur-Argonne et Poix-Terron, nous empruntons ces "petites routes blanches" (sur la carte Michelin) que j'adore parce qu'elles nécessitent lecture de carte et pilotage précis, parce que l'on n'y croise que des tracteurs agricoles et des vieilles guimbardes chargées de produits locaux, parce que l'on y touche vraiment notre terre de France, sans artifices, sans médias et presque sans pollution. Dans ces secteurs intimes, je retrouve une joie de pédaler et même des forces insoupçonnées. Mais le charme ne dure pas. Dès la sortie de Poix-Terron, je retrouve l'ordinaire du jour, à savoir le monstrueux combat de Bernard (et du poids-mort inutile que je suis) contre le vent !

La faim commençant à nous titiller, nous cherchons vainement un troquet ou un commerce ouvert dans l'important village de Launois-sur-Vence. Nous n'y trouvons qu'un bureau de tabac pour y acheter deux Mars. Le patron se déclare impuissant à répondre à notre demande d'eau pour nos bidons. Incroyable ! C'est seulement à Signy-l'Abbaye, quarante minutes plus tard, que nous trouvons enfin une "Coccinelle" ouverte pour acheter de l'eau en bouteille et quelques "gâteries" (chocolats, pommes, bananes). Il me fallait bien ces calories pour grimper l'interminable bosse de Signy à Marlemont. Le relief est rude dans les Ardennes et le vent n'a pas molli d'un iota !

¹⁴ *qui était aussi un grand homme. Ses soldats pour honorer sa vaillance composèrent, après sa mort, une chanson qui disait : "Un quart d'heure avant sa mort, il était encore en vie.", c'est-à-dire combattant actif. La postérité, injuste, n'a retenu que la naïveté, la lapalissade de ces paroles...*

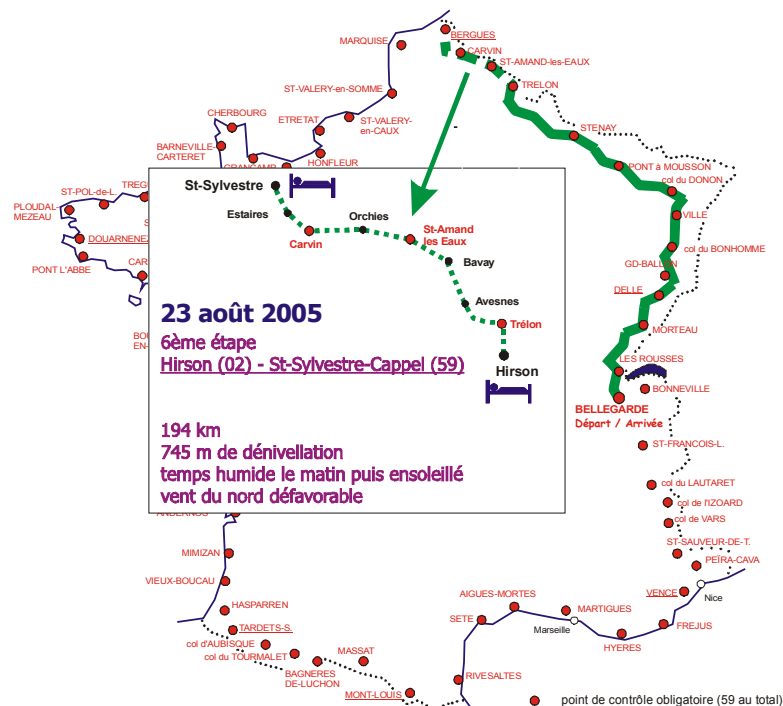
¹⁵ *source internet. Par exemple : <http://aladr.free.fr/maginot/Maginot.html>*

Peu après, avant le village de Liart, nous rencontrons Patrick Drecourt, cyclo-randonneur, et dans le civil gérant d'auto-école à St-Michel, gros village situé à l'est d'Hirson, le terme de notre étape. Je connais bien Patrick pour avoir fait une Flèche pascale¹⁶ de Beaune à Carpentras avec lui (et trois de ses amis) en 2003. Je l'avais averti de notre passage en Thiérache et il nous avait prévenu de sa venue et de son invitation pour un dîner en famille. C'est toujours une grande joie de retrouver un frère diagonaliste. Plaisir accru quand cette rencontre, certes espérée, se fait ainsi de manière inopinée, à un détour de la route. Apparition miraculeuse qui efface la fatigue et apaise le balai du ciel.

Patrick nous prend en main et nous offre une petite visite (moyennant une demi-douzaine de km supplémentaires) de la vallée du Ton (sans "H" surtout, panneaux et Michelin étant erronés !), qui est un petit affluent de l'Oise. Nous sommes au cœur de la Thiérache, bocage verdoyant, avec de grasses prairies où pâturent les vaches pie-noir frisonnes, source de la matière première du délicieux Maroilles, fromage millénaire dont la croûte est encore aujourd'hui lavée à la bière, comme le faisait les moines inventeurs au 10^e siècle. Nous faisons même un détour pour passer devant la ferme productrice de ce fleuron que nous dégusterons chez Patrick en soirée !

Hirson est une petite ville industrielle, active et animée. L'hôtel du Cheval blanc est simple et sans particularité. Nous avons juste le temps de prendre une douche avant de repartir (en voiture) à St-Michel, pour un dîner et une soirée dans la belle villa des Drecourt. Un grand moment de plaisir, que j'ai pleinement dégusté. Pas seulement à cause de la qualité du repas, du bon vin et du Maroilles ! C'est si bon d'oublier – ne serait-ce que durant deux heures – les misères de notre vie de galérien de la route. Ah, ce foutu vent !

Merci Patrick, à toi, à ton épouse et à tes deux agréables rejets !



Les amis d'Orchies

Réveil à 6h00. Nuit un peu agitée après les agapes de la veille (excès de Maroilles ?). La patronne en personne nous sert le petit-déjeuner à 7h15. Sans excès de sympathie, mais avec un professionnalisme parfait et d'autant plus remarqué qu'il devient rare de nos jours.

Le temps est gris, la belle forêt d'Hirson pleure de toutes ses feuilles. De fréquentes et intermittentes averses nous plongent dans une irritante perplexité : cape de pluie ou pas cape ? « *To be soaked¹⁷ or not to be ?* » Nous optons pour les capes... un peu trop tard, évidemment. Ça m'énerve, mais ça m'énerve... Déjà ! Au kilomètre 10 ! Heureusement, la température est assez douce et le vent n'est pas encore levé. Quel pied va-t-il choisir pour descendre de son plumard ? « *That's the question !* »

Contrôle des carnets à Trélon, dont l'ancienne et réputée industrie du verre ne survit aujourd'hui que dans un musée avec la démonstration des techniques utilisées au début du siècle dernier. Nous laissons les souffleurs à leur dernier sommeil vu qu'il n'est pas encore neuf heures et nous reprenons rapidement la route car l'étape s'annonce coriace : près de 200 km ! Je n'ai pas la frite ce matin. C'est pourtant le sixième jour. Celui de la résurrection¹⁸ du cyclo-randonneur au long cours. Celui où les pédales se font plus légères, celui où les cuisses ne font plus mal, celui où l'on se sent

¹⁶ raid non-stop de 24 heures pour rejoindre le lieu de la Concentration annuelle en terre provençale des cyclo-touristes de la FFCT (Souvenir Vélocio). En 2003, cette concentration avait lieu à Pernes-les-Fontaines et nous avons fait 416 km du vendredi 18 avril à 22 h00 au samedi même heure.

¹⁷ mouillé, trempé, "nayé" comme on dit dans la France bourguignonne d'en bas...

¹⁸ il n'en avait fallu que trois à Jésus, mais Lui, c'était un surhomme !

pousser des petites ailes... Et bien moi, je ne sens rien de tout ça... et j'interdis que l'on me rappelle que j'ai huit ans de plus...

Pour penser à autre chose, je raconte à Bernard une petite anecdote concernant ce secteur, lors du TDF 1997. La route de Trélon que nous suivons, rejoint la départementale 42 que nous allons prendre peu avant le bourg de Sains-du-Nord, aux trois-quarts d'une longue et rapide descente en parfaite ligne droite. Nous roulions donc à vive allure malgré une pluie battante. Francis l'Aveugle en première position et moi le Paralytique, freiné par ma cape, une vingtaine de mètres derrière. Il fallait obliquer sur la gauche pour aller sur Trélon. N'ayant aperçu le panneau indicateur qu'au dernier moment, j'avais vainement tenté d'alerter Francis et de le rattraper. Mais mon compère, qui n'avait rien vu, roulait comme un forcené pour sortir du grain au plus vite. Incapable de le rejoindre, surtout avec ma "cape-parachute", j'avais fait demi-tour pour rejoindre le croisement et trouver un abri dans une très mignonne rotonde gallo-romaine. Francis ne revenant pas, j'avais arrêté un jeune automobiliste, très avenant au premier abord, pour lui demander de passer un message au cycliste vêtu d'un blouson rouge qu'il ne manquerait pas de rattraper deux kilomètres plus avant. Et j'avais attendu, essorant puis séchant ma cape sous le soleil revenu. Dix minutes, un quart d'heure... Que faire ? Notre route obligatoire, pour cause de contrôle à Trélon, était là sur ma gauche. Pas de variante possible. Il fallait qu'il revienne... Ce qu'il fit effectivement une bonne dizaine de minutes plus tard, étonné de me trouver en bonne forme et les mains propres :

« Tu n'as pas crevé ? »

« Ben non ! Le jeune homme en Clio ne t'a rien dit ? Tu n'as pas entendu mes cris. Il fallait tourner à gauche et, avec ma cape je n'ai pas pu te rattraper... »

« Une voiture m'a doublé, mais elle ne s'est pas arrêtée. Et avec la pluie, je n'avais pas vu que tu n'étais plus là. J'ai cru que tu avais crevé... »

« Quel jeune connard ! Il m'avait pourtant promis de te passer le message ! »

L'éclaircie était passée et nous étions repartis vers Trélon sous une nouvelle averse.

La rapide descente de Sains-du-Nord s'est transformée en rude escalade huit ans après. Normal puisque nous allons dans le sens contraire. Et le "balai du Nord" se réveille, toujours aussi puissant et sournois. Bernard se colle au charbon et moi, j'accroche mon wagon. C'est notre routine, désormais quotidienne, du jeune et du vieux, du costaud et du fragile. Je rame quand même car le secteur n'est pas plat. Pour faire œuvre utile, je me concentre sur le pilotage et nous traversons sans surplus de kilomètres, les labyrinthes d'Avesnes-sur-Helpe, Berlaimont et Bavay.

Nous allons même faire un détour par le col de Long Buisson, petit prétentieux de 145 m d'altitude, taupinière perdue dans la campagne du Ba-

vais. Nous n'hésitons pas, non plus, à prendre une minuscule route si proche de la frontière franco-belge que nous sortons même de France durant quelques hectomètres. Juste le temps de photographier un délicieux panneau de la Division de la Nature et des Forêts du Ministère de la Région Wallonne¹⁹. Un petit brin de vraie poésie dans cet environnement bien tristounet. Merci les Wallons !

C'est au nord de Valenciennes, quelques kilomètres avant Fresnes-sur-Escaut que nous rencontrons nos amis d'Orchies. Ils sont venus en triplète : Christian Théron, secrétaire du cyclo-club de cette ville, Georges François, membre et néanmoins belge de nationalité et de résidence, et Joël Lambert, non-membre²⁰ mais néanmoins compagnon de route des précédents. Tous trois sont des diagonalistes chevronnés et Georges a déjà "tourné la France" à deux reprises... De vrais experts qui, les salutations faites, nous entourent, nous pilotent, s'occupent du "balai" et nous amènent dans le plus grand confort au point de contrôle de St-Amand-les-Eaux. J'oublie in petto ma fatigue, sans doute plus psychologique que physique. Je suis comme un gamin. J'ai besoin que l'on me choie ! Merci les Amis !

St-Amand est une station thermale qui soignent les rhumatisants et les catarrheux depuis l'époque romaine. Elle est située sur la Scarpe, affluent de l'Escaut et protégée des miasmes de la zone industrialisée de Valenciennes par une très belle forêt de plus de 6.000 ha, dont nous découvrirons l'ampleur et la beauté en la parcourant par des allées et des pistes cyclables tout à fait agréables. Nous acceptons le demi de bière offert par Joël, à la terrasse d'un café en face de la tour abbatiale du 17^{ème}, seul reliquat des fureurs révolutionnaires de l'abbaye que l'évêque Amand avait fondée au 7^{ème} siècle. La tour de style baroque flamand s'est pudiquement voilée d'un haut échafaudage pour faire sa grande toilette, ce qui n'empêche pas Bernard de sortir son Olympus en espérant que la magie digitale lui permettra de découvrir tous les charmes que cette belle cachottière¹⁹ nous cache.

Après une rapide pause-photo devant un moulin à la sortie de la ville¹⁹, Christian, en bon capitaine de route et soucieux du temps qui passe (il est déjà 13h30 !), prend la tête de la caravane et nous conduit d'une pédalée de "pro" jusqu'à sa villa de Nomain (village situé à trois kilomètres au nord-ouest d'Orchies) où sa très sympathique épouse nous a mijoté un copieux déjeuner à base de melon/jambon, filets de dinde et/ou escalope panée, fromage, crème chocolat, café, pousse... Non stop ! C'est repus et le sourire béat que, peu avant 16h00, nous posons tous les cinq sur la pelouse devant le saule pleureur et l'objectif de l'appareil numérique, activé par Madame qui reçoit, en guise de remer-

¹⁹ voir le diaporama

²⁰ Joël a choisi, comme moi, de prendre sa licence à la FFCT, via l'Amicale des Diagonalistes de France

ciement (pour son repas, pas seulement pour la photo !) une grosse bise sur chaque joue.

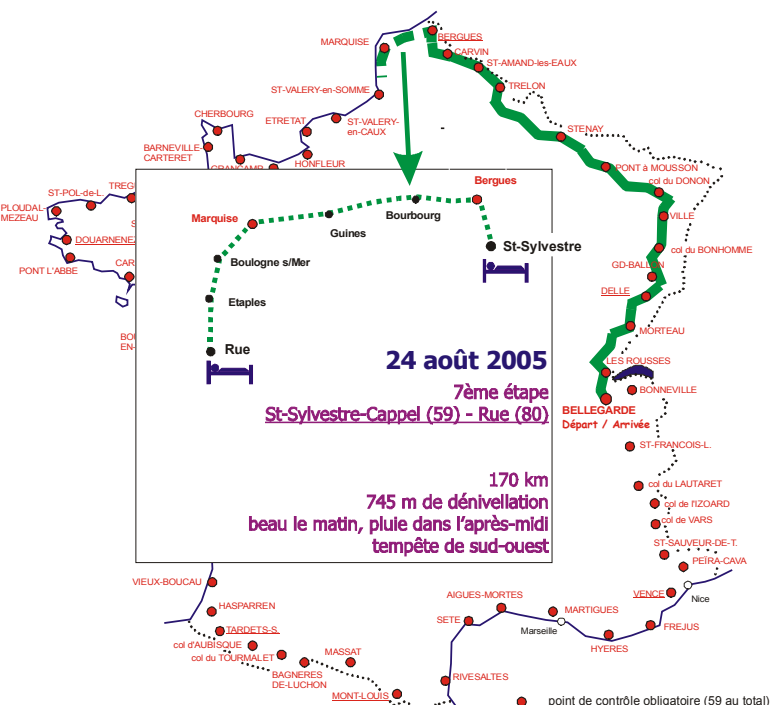
Curieusement, c'est Christian qui s'inquiète du retard que nous avons pris. Il est vrai qu'il reste encore 70 km pour finir l'étape. Mais nous sommes dans le "Plat Pays" et, avec les calories que nous avons accumulées, le vent ne sera pas un adversaire trop coriace. Nos amis nous accompagnent jusqu'à Carvin, troisième contrôle de la journée. C'est François qui offre le pot d'adieu et qui nous garantit avec toute l'assurance que lui confère sa longue expérience :

« Demain, ça va aller tout seul avec ce vent dans le dos ! »

Et moi, je l'ai cru. Bêtement. Je n'avais pas compris que c'était une histoire belge !

La Bassée, cité martyre en 1918, Estaires et son très haut beffroi²¹ de briques rouges... Je reconnais ces petites villes du Nord, déjà traversées à plusieurs reprises en Diagonale. Nous parvenons à St-Sylvestre-Cappel à la nuit tombante. L'estaminet "derrière l'église" recommandé à Bernard par Madame Campagne notre hôtesse de ce jour étant fermé, nous entrons dans le seul établissement du village encore ouvert à cette heure... tardive (20h10). Et quel établissement²¹ ! Décor hyper moderne, rutilant de lumière, de verre et de strass, jeune patronne en minijupe de cuir, maquillée jusqu'à la pointe des cils, mais très accueillante et pas le moins du monde surprise par nos tenues plutôt "clochardesques". Elle nous met à l'aise, nous installe près de la baie vitrée pour mieux surveiller nos randonneuses, nous sert des demis avec une crème de "machin-chose", accompagnée d'amuse-gueule bizarroïdes. Tout sera à l'avenant : surprenant, amusant, sympathique, mangeable, peu nourrissant. Inoubliable cet estaminet du futur !

Après quelques errements et un coup de portable, nous localisons dans une nuit noire, la chambre d'hôtes de Madame Campagne, perdue dans la campagne. Notre hôtesse est une forte Flamande cinquantenaire et bonnarde qui nous installe dans une chambrette confortable. Bonsoir ! Je tombe de sommeil. Quelle journée !



Tempête à Marquise !

Nous achevons de faire connaissance avec notre hôtesse à 7h15, en savourant un petit-déjeuner aussi excellent qu'abondant : café et pain à volonté et une débauche de pots de confitures de toutes couleurs et de toutes saveurs, faites "maison" bien sûr ! La dame Campagne est très attentive, sympathique, présente et intéressée par notre périple. Assurément, notre profil est plutôt rare dans sa clientèle habituelle. Je suis un peu surpris d'apprendre que ses trois chambres sont très souvent occupées et réservées avec plusieurs mois d'avance. Le tourisme familial marche bien en Flandre inférieure, ce qui est plutôt étonnant pour un amoureux de la montagne comme moi. Mais je dois reconnaître que cette région possède un charme certain avec ses canaux bordés de peupliers, avec les petits ponts métalliques qui se lèvent ou pivotent au passage des bateaux, avec ses nombreux villages très fleuris, les belles églises et les beffrois de briques, avec ses grosses fermes blanches aux toits rouges, avec ses champs de betterave et ses houblonnières. J'aime beaucoup quand j'y roule à bicyclette, mais je ne crois pas que je viendrais y passer des vacances...

Nous quittons la brave dame à 7h50 pour reprendre la route de Bergues que nous avions laissée dans le crépuscule de la veille. Direction plein nord, soleil timide, température agréable, pas de vent. C'est dans le bourg de Wormhout que nous retrouvons Michel Lefebvre, diagonaliste aussi sympathique que causant, bon Samaritain des diagonalistes pour la région dunkerquoise depuis le départ pour le Pays du Mistral de son compère Dworniczak (André et Françoise que nous retrouverons dans une quinzaine de jours à Entressen, dans la Crau).

²¹ voir le diaporama

Arrêt/contrôle/café/viennoiseries au "Régat Flamand" à Bergues, juste en face de l'imposant beffroi de 54 m de hauteur. Cette coquette cité est très animée en cette matinée étonnamment douce et agréable.

Tandis que nous marchons quelques mètres pour parcourir une voie piétonne, une dame s'exclame soudain :

« Tu as vu ? Ce sont des Tour de France de l'US Métro ! »

Elle s'adresse à son compagnon, homme haut de corps, le visage émacié et fatigué. Philippe Teinturier, Alsacien, a terminé son périple la veille. Il l'a réalisé en solitaire (avec son épouse au volant de la voiture suiveuse) en 36 jours, sur deux périodes de 3 semaines (pour cause de congés), en 2004 et 2005. C'est Madame qui nous raconte tout ça. Lui semble fasciné par le volume de nos bagages et le poids de nos randonneuses. Il se demande comment nous allons passer les grands cols avec tout ce barda ! En souplesse, mon cher, en souplesse... si nous arrivons en bonne santé jusque-là !

Dix heures sonnent quand nous franchissons les remparts de Bergues pour prendre la route de Brouckerque. « Cap sud-est, toute ! » Bien que nous n'en ayons pas vraiment pris conscience à cet instant, nous venions d'amorcer le premier grand changement de direction de notre TDF. Notre cap était résolument fixé au nord-ouest depuis les Vosges. Depuis trois journées, Bernard lutte contre le vent, ce "balai du ciel" rarement violent mais constamment présent, contraire, destructeur... Selon notre ami et prévisionniste Georges, le Belge, cet indésirable compagnon va se manifester sur notre droite tandis que nous longeons le canal de la Haute Colme. Et je me régale déjà à l'idée que ce méchant balai devenu miraculeusement aimable aiglon, devrait me donner les ailes de 1997. Et s'il avait la bonne idée de souffler durant une dizaine de jours, j'irais jusqu'au pied des Pyrénées comme dans un fauteuil.

Mais pourquoi cette première risée nous prend-elle sur notre gauche ? Et la suivante, itou. À la troisième, je comprends. Le vent a tourné. Ce Zef²² qui nous a tués à mi-parcours de notre Diagonale Dunkerque-Hendaye au mois de mai, est à nouveau au rendez-vous. La panique me gagne. Je revis notre départ de Dunkerque au printemps, exactement sur la même route. Comme je l'avais fait ce jour-là, je prie Michel d'arrêter son sympathique bavardage pour prendre les commandes et nous protéger de ce suroît naissant, dont je pressens déjà qu'il va devenir très méchant, porteur de giboulées et géniteur de terribles rafales.

Cet incroyable retournement climatique et cette extraordinaire concordance des situations à trois mois d'intervalle me feraient sourire... si je n'en étais pas la victime. Si je croyais aux pouvoirs

surnaturels, je soupçonnerais Michel d'être l'agent diabolique du Grand Conseil des Randonneurs. Un TDF "vent au cul", c'est interdit par l'éthique. Après trois jours de balai, voici deux jours de suroît ! Ces Messieurs sont servis ! Bon appétit !

Michel, qui n'est pas un diable mais un solide rouleur, prend notre nouvel ennemi par les cornes et décide de « *changer un peu notre itinéraire, sans pour autant l'allonger... Au contraire !* » Il remplace donc Audruicq et Ardres par Saint-Folquin, son village. Il a presque réussi à nous conduire jusqu'à sa villa du lotissement La Loquinette... mais notre retard sur l'horaire et les horreurs venteuses qui nous attendent, sont des excuses convaincantes. D'autant plus que nous croisons son épouse, en route vers un supermarché. Et les mecs sont souvent perdus sans leur moitié quand il s'agit d'intendance... Du moins, est-ce mon cas.

Nous continuons donc notre progression par des routes tortillonnantes dans le Marais de Guines. Je ne pense pas que nous ayons économisé des kilomètres, mais j'ai bien aimé ce secteur de terre rigoureusement plate, avec ses tourbières, ses alignements d'arbres le long des multiples canaux, ses chemins goudronnés étroits et en baïonnette.

La violence du vent a doublé quand nous nous arrêtons à Guines pour casser la croûte. Il est 13 heures et Michel nous quitte après avoir avalé le demi de bière que nous lui offrons. Il le mérite bien ! Je ne peux m'empêcher de le taquiner. C'est la seconde fois en trois mois qu'il nous "plante" au pied d'une bosse avec un méchant vent dans la gueule ! Pour s'en retourner tranquillement chez lui, avec un agréable "pousse-au-cul" et une cuisinière prévenante à l'arrivée. Tandis que nous, pauvres malheureux, il ne nous reste qu'à ingurgiter un "kebab/frites/salade", tout en réfléchissant à quelle sauce Zef va nous bouffer ! Malgré la joyeuse humeur et la gouaille du tenancier "roi du kebab", l'ambiance est plutôt tendue. J'avale le contenu de mon assiette avec le même appétit que ma petite fille mâchouille les épinards de sa grand-mère. Je dois, moi aussi, avoir "le regard qui tue".

Michel nous ayant fait discrètement comprendre que le vent sur la côte serait encore plus violent que dans les terres, je convaincs Bernard d'abandonner notre projet de tourisme jusqu'au cap Gris-Nez et d'opter pour le contrôle de Marquise de préférence à celui de Wissant, inscrit au road book.

Nous repartons dans une longue bosse dès la sortie de Guines. Le ciel s'assombrit de minute en minute et c'est en rampant à 8 km/h que nous gravissons une pente qui n'est pourtant pas un mur. De violentes rafales nous baladent sur la chaussée et nous apportent les premières gouttes d'eau. Le pilotage devient hasardeux avec une carte quasi-illisible et des lunettes embuées. Nous consommons quelques kilomètres inutiles, trompés par des panneaux indicateurs imprécis. Après un court arrêt/pipi, au sec entre deux averses, dans

²² voir le compte-rendu de cette Diagonale "Zef m'a tué...", téléchargeable sur www.gilbertjac.com

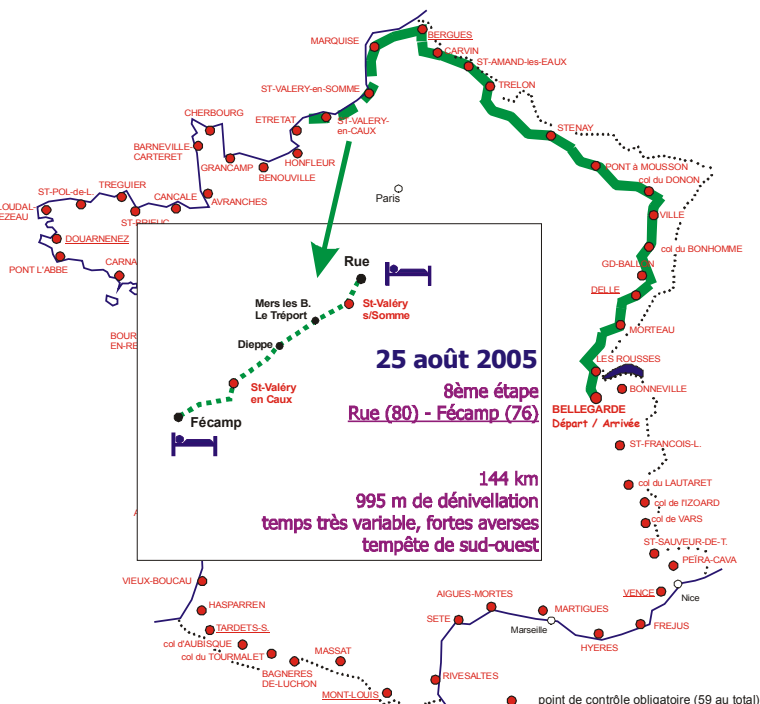
une aire de stationnement avec point de vue sur d'immenses carrières de marbre, une pluie dense et fraîche s'installe. Le vent se calme un peu, mais notre progression n'en est pas pour autant facilitée.

Après le contrôle de Marquise, nous perdons un bon quart d'heure pour trouver la route de Wimereux et de Boulogne. Comme c'est fréquemment le cas, la construction de l'autoroute A16 a fichu une immense pagaille pour ceux qui n'ont pas un volant entre les mains. Difficile d'y échapper ! La traversée de l'agglomération Boulogne-sur-Mer/Le Portel, sous une pluie continue m'a semblé interminable. Et pourtant nous n'avons pas perdu le bon cap. Mais entre les pistes cyclables, les secteurs pavés, les sens uniques, les ponts et une circulation intense, j'ai conservé le souvenir d'une ville très étendue et pleine de pièges.

Après une laborieuse remontée sur le plateau, nous bénéficions d'un court sursis, malgré la pluie, avec la traversée de la belle forêt domaniale d'Hardelot sur une agréable piste cyclable. Nous subissons une autre galère dans l'intense circulation automobile à Etaples. Nouveau moment de répit sur une petite départementale jusqu'au Vernon et final dantesque sous un déluge dans les quinze derniers kilomètres. Nous arrivons trempés, pires que des serpilières à l'hôtel du Lion d'Or de Rue. Hôtel coquet, accueil lambda, chambre correcte. Nos pauvres randonneuses, qui auraient pourtant mérité un bon coup de chiffon, sont reléguées dans un appentis-foutoir, où une épouvantable odeur de poisson pourri nous prend à la gorge. Ce qui ne semble pas incommoder la sévère et silencieuse jeune fille qui nous a conduit jusque là.

Triste soirée ! Nos fringues sont trempées et ne sècheront pas. Nous avons heureusement un rechange à peu près sec, que nous prendrons soin de mettre à bonne température en lui faisant passer la nuit entre le drap et la couverture. Nous dînons dans un restaurant très bourgeois où l'ambiance est feutrée, le service ralenti et la cuisine tarabiscotée. Ils ne peuvent pas nous servir des pâtes toutes simples, ces gens-là ?

Au dehors, la tempête redouble et la pluie frappe nos volets. Ce n'est pas ça qui va nous remonter le moral. Même ma précieuse locomotive fait grise mine. Allez Bernard, courage ! Demain est un autre jour !



Coup de sang à Cany-Barville

Il est pile 7h45 à l'horloge du bar quand nous nous présentons pour le petit-déjeuner. La pluie s'est enfin arrêtée et la température est douce. Mais il fait une humidité tropicale et le ciel a une couleur sombre et menaçante. Nous avons déjà chargé nos randonneuses, après les avoir sorties en apnée de leur local nauséabond. Toujours aussi vaillantes, elles sont prêtes à repartir à l'attaque.

Dans l'immédiat, celui qui est prêt à mordre, c'est le patron littéralement furieux à l'encontre d'un VRP qui avait demandé à déjeuner à 7h30... et qui n'a pas encore pointé son nez. Un homme arrive peu après, mais ce ne doit pas être le coupable... Nous ne connaissons pas le dénouement de cette historiette. Nous quittons Rue à 8h05, avec les premières gouttes de la journée.

Le Marquenterre²³, plaine littorale qui s'étend du Touquet à la baie de Somme, est d'une remarquable platitude, bien agréable à bicyclette, avec un vent encore limité à une brise de mer. Une piste cyclable permet de contourner en toute sécurité la baie qui pénètre profondément dans la côte. Cette piste nous met à l'écart d'une circulation encore éparse, mais qui me semble particulièrement agressive dans cette aube de teinte sépia. Malheureusement, le revêtement n'est pas parfait et mes pneus n'apprécient pas. Ils percent l'un après l'autre en moins de cinq kilomètres. Le pneu arrière à l'entrée

²³ "mer qui est en terre" selon une poétique interprétation des guides touristiques... que les géographes récuse. L'étymologie de ce terme reste obscure et le Guide Michelin s'est emballé un peu vite...

de St-Valéry-en Somme. Une réparation qui impose le retrait des sacoches, la recherche de la ferraille coupable, la mise en place d'une chambre neuve, le laborieux regonflage et la repose des sacoches. Quinze minutes usantes dont j'aurais volontiers fait l'économie. Le pneu avant imite son compère devant une boulangerie pâtisserie. Pendant que Bernard s'occupe du visa pour nos carnets et de l'achat de viennoiseries, je répare la crevaison avec une Rustine. Les derniers coups de pompe m'épuisent. Quelle entame de journée !

La coquette ville de St-Valéry a triste mine ce matin : ciel en deuil, baie désertée par la marée et envahie par la boue, rues désertes. Il faudra toute la puissance de Photoshop pour donner un peu d'éclat aux couleurs vives des façades²⁴. Cette belle cité avait bien meilleure allure quand nous l'avions traversée un jour de mai 1998 avec Bernard et Georges Mahé, lors d'une concentration des Amis d'Abel Lequien, le Randonneur du Val d'Authie. Nous étions une bonne soixantaine lors du pique-nique tiré des sacoches, près de la chapelle des Marins, qui domine la baie de Somme. St-Valéry y repose, dans un site remarquable.

Une nouvelle averse salue notre départ et le vent, de nouveau un suroît déchaîné, s'amuse à nous balader dans la douce ascension du plateau calcaire. Ce Zef jouera beaucoup au cours de cette étape :

- avec le ciel, souvent très menaçant, mais azuréen en de courtes périodes,
- avec nos muscles, en multipliant nos efforts et notre fatigue, tout en retardant notre progression,
- avec nos nerfs enfin, qui nous lâcheront en fin d'après-midi.

Bernard s'est remis à la tâche avec une abnégation sans faille. Mais, comme je me sens mieux, je le relaie environ un tiers du temps. Nous progressons à un 18 km/h tout à fait raisonnable dans ces conditions atmosphériques. Une belle éclaircie et une circulation trop rapide nous incitent à modifier notre itinéraire pour aller musarder dans la campagne à l'approche de la ville d'Eu (« *sur la Bresle, en deux lettres* », pour les cruciverbistes qui connaissent cette cité comme leur poche... sans savoir, le plus souvent, où elle se situe.)

Cette escapade nous permet une plongée tout à fait spectaculaire sur les cités pacées de Mers-les-Bains et Le Tréport. Nous oublions le vent, nous croyons déjà que le mauvais temps est derrière nous et nous musardons une bonne vingtaine de minutes dans ce site très touristique. La marée est évidemment basse (« *...Mais nom d'un chien, pourquoi est-elle toujours basse ?* » m'entends-je une nouvelle fois pester !) et la Bresle exhibe impudiquement sa boue. Pourtant la chaude lumière, la falaise de craie et le ciel de cumulus forment avec la ville du Tréport un tableau²⁴ impressionniste tout

à fait séduisant. J'aurais volontiers fait étape dans un hôtel du bord de mer.

Mais il faut retourner au turbin. Qui est une vraie galère ! Le Pays de Caux n'est pas un terrain facile pour les cyclistes, même quand le vent n'y souffle pas, ce qui est rare. Ce plateau de craie, loin d'être plat, est entaillé par quelques profondes vallées comme celles de la Bresle, de l'Yères (Criel-sur-Mer) et de la Durdent à Cany-Barville. Flirter avec les magnifiques falaises de la Côte d'Albâtre, c'est aussi plonger jusqu'à la mer à Dieppe, St-Valéry-en-Caux, Fécamp ou Etretat. C'est encore, bien évidemment, escalader à chaque fois 100 ou 120 m de dénivelé pour rejoindre la plate-forme de craie. Si l'on décuple ces difficultés topographiques par une météo détestable faite de violentes averses et de monstrueux coups de vent, on imagine facilement ce que fut notre étape !

Et pourtant, c'est une région magnifique le Pays Cauchois. Par la côte elle-même et ses délicieux petits ports comme Veule-les-Roses, mais aussi par les petites merveilles que l'on découvre au hasard de balades sur les petites routes du plateau : une campagne riche et verdoyante, mouchetée de grosses fermes normandes protégées par des levées de terre ("cours-masures"), de belles villas aux murs blanchis et aux épais toits de chaume, de petits manoirs aux décors géométriques polychromes faits de briques et de silex, de colombiers cylindriques coiffés d'un toit en poivrière. Je n'ai rien vu de tout cela en ramant dans la roue de Bernard, mais j'ai eu tout le temps d'oublier ma misère en rassemblant les souvenirs d'un séjour d'une petite semaine avec Eliane dans un camping du Mesnil-Gaillard près de Sotteville-sur-Mer. C'était en août 1998. Sept ans déjà depuis cette excellente "tranche de vie".

Un vrai déluge nous tombe sur la tête une dizaine de kilomètres avant Dieppe. Nous plongeons sur cette importante ville portuaire (5^{ème} port de pêche de France) les mains crispées sur des freins, avec un champ de vision très perturbé. Portés par la pente, les panneaux "Centre Ville" et la recherche d'un Mac Do ou assimilé, nous atterrissons sur le quai Dusquesne, à l'abri des arcades d'un large trottoir. De violentes rafales secouent les barques du port de pêche. La terrasse d'un café restaurant se vide des rares clients, chassés par la trombe. Ils se réfugient à l'intérieur, déjà bien rempli. Nous les suivons sans trop d'illusion. Mais par chance, une petite table en plein courant d'air, coincée entre la porte d'entrée et la vitre de façade, n'a pas encore été prise. Je m'y précipite et je la colonise sous le nez d'un envahisseur. Elle doit être fière d'être ainsi courtisée. Depuis le temps que cette pauvrete faisait tapisserie... Le patron se précipite aussi, car c'est un cyclo du dimanche, mais néanmoins confrère, et nous l'intéressons. S'étant informé sur notre situation, difficile (nous avons deux bonnes heures de retard sur notre tableau de marche - il est déjà 13h40), mais non désespérée, le bonhomme nous promet un service rapide et prend

²⁴ voir le diaporama

notre commande, que nous simplifions au maximum. Ce sera le menu du jour avec quiche en entrée, darne de saumon accompagnée de riz, tarte à je ne sais plus quoi mais assurément industrielle et le traditionnel demi de bière.

Le patron nous laisse pour gérer l'invasion de son troquet par des touristes chassés par la tempête. Nous essayons de faire sécher nos affaires, tout en nous protégeant des courants d'air (il fait carrément froid, un 25 août !), tout en faisant du charme à la serveuse (charmante et efficace), tout en mâchouillant une quiche congelée depuis belle lurette et réchauffée depuis peu, tout en pensant à notre avenir immédiat aussi sombre que le temps.

Je commence à me demander si nous pourrions atteindre Etretat en fin de journée. Bernard y a réservé une chambre, dans un hôtel nommé l'Escale. La réservation a été faite depuis Le Tréport, tandis que je jouais de l'Olympus, inspiré par le décor et retrouvant le plaisir de la recherche du bon cadrage pour la première fois depuis Bellegarde. J'essaie d'évoquer la possibilité de raccourcir l'étape, d'attendre une météo plus favorable, mais la mine de mon compagnon m'en dissuade... pour l'instant. Bernard est manifestement tendu, préoccupé. Je lis dans son regard sa volonté inébranlable de respecter le road book, malgré la pluie, malgré le vent, malgré la tempête...

Soudainement un rayon de soleil illumine le port. Une éclaircie gagne rapidement le ciel. Je déploie mes charmes, baratine la serveuse, me jette à ses genoux pour qu'elle nous apporte la tarte, fonce jusqu'au bar pour convaincre le patron d'anticiper l'addition. Il m'explique la meilleure façon de quitter la ville. Tous ces efforts sont récompensés car nous gagnons, au moins, cinq précieuses minutes... Il est quand même plus de 14h30 quand nous enfilons des habits et des chaussures complètement "nayés"²⁵. Quelle vie de chien !

La sortie de la ville se passe bien, malgré la longue bosse et le suroît force 8 ! Sous le soleil, ça va toujours mieux. Mais cette éclaircie ne dure pas. Le profil plus marqué qu'avant Dieppe et le vent sans répit m'usent en quelques kilomètres. Je ne prends plus de relais. Bernard courbe l'échine et lutte pour maintenir une vitesse de 15 km/h. Nous passons largement plus de 2h00 pour parcourir les 32 km qui séparent Dieppe de St-Valéry-en-Caux, nouveau point de contrôle. Dans la descente sur cette bourgade, je talonne mon pneu arrière sur un caillou. La crevaision est si soudaine que je contrôle ma machine avec difficulté. Un énorme coup de ras-le-bol me submerge, d'autant plus que je suis persuadé que mon pneu arrière est déchiré. Ce n'est heureusement pas le cas. Mais le désagrément d'une réparation à l'arrière se répète une seconde fois. Je repars sans chambre de secours.

Une fois de plus nous délaissions le tourisme pour pointer nos carnets au plus vite dans une annexe de la mairie. Tant pis pour cette jolie cité, ses belles falaises de craie et la superbe maison Henri IV. Je suggère à Bernard d'y programmer un petit séjour avec Bernadette... Et nous escaladons une fois de plus (la huitième ? la dixième ?) le plateau cauchois. Un changement de direction au sommet – de l'ouest sud-ouest, nous tournons vers le sud – nous permet de mieux mesurer la force de ce vent qui nous martyrise depuis la traversée de la Somme. Soufflant par le travers, les rafales nous contraignent à redresser sans cesse notre trajectoire. Mais cette lutte est moins pénible et nos compteurs de vitesse grimpent vaillamment à 18 km/h dans l'interminable ligne droite de Cany-Barville. Dans cette bourgade, je "réclame" un arrêt à Bernard pour faire un goûter récupérateur. Le saumon dieppois est bien loin.

J'ai conservé un souvenir douloureux de Cany-Barville, ou plus exactement de la pharmacie de la rue principale. En 1997, c'est là que l'on avait tenté de réparer mes nombreuses plaies consécutives à une grosse chute à la sortie de Fécamp. La météo était la même, avec une température nettement plus basse, mais nous allions dans l'autre sens. Embarqué dans le bas-côté de la route par une bourrasque, j'avais lourdement chuté, en particulier sur mon genou droit. La pharmacienne avait tenté de réparer les dégâts et de réduire l'énorme œuf de pigeon. J'ai le souvenir de mon optimisme (« *J'ai pu venir jusque là, donc je pourrai continuer...* ») et de mon compère Francis qui avait attendu dehors sous une pluie glaciale, de peur de laisser nos randonneuses sans surveillance. C'est à cet incident que je dois mon sobriquet de Paralytique, décerné par mon compère l'Aveugle...

Au moment où nous parquons nos vélos près d'un bar, je fais part à Bernard de mon ras-le-bol (j'ai bien senti que lui aussi commençait à être usé par le vent) et de ma conviction qu'il serait judicieux de raccourcir l'étape.

« *Il est déjà plus de 17h30, il nous reste près de 40 km avec le vent de face, c'est-à-dire près de trois épuisantes heures de route. Nous aurions intérêt à passer la nuit à Fécamp à mi-chemin et à partir une heure plus tôt demain avant que le vent ne se lève...* ».

Mon compère fait la grimace, argumente que l'hôtel est déjà réservé et que nous pouvons arriver tard, que rien ne prouve que le vent sera tombé, que... que... que...

Et moi, j'insiste qu'il est "évident" qu'il en sera ainsi parce que c'était comme ça ce matin et que ce le fut en mai durant notre Diagonale.

Et Bernard explose soudain :

« *Je sais bien que je ne comprends rien... que je suis un con... que tu as toujours raison...* »

Et moi, qui suis hyper-fatigué, donc vraiment con à cet instant précis :

« *Puisque c'est ainsi, il vaut mieux nous séparer... Tu continues si tu veux, moi je couche à Fécamp.* »

²⁵ *noyés, trempés, en jargon campagnard bourguignon*

Un silence complet clôt brutalement ce coup de feu. Nous entrons dans le bistrot pour avaler un coca, boisson apaisante comme chacun sait, et grignoter du bout des lèvres du pain et du chocolat. La mine boudeuse, chacun rumine sa colère (et la regrette sans doute déjà, du moins est-ce mon cas) et imagine les conséquences d'une éventuelle séparation. Nous nous séparons... provisoirement, pour "faire des courses". Moi, je pars chez le vélociste de Cany, que je localise avec l'aide de LA pharmacienne, dont je reconnais bien la silhouette masculine, mais qui a depuis belle lurette oublié le cycliste cabossé qu'elle avait réparé et remis en selle... il y a huit ans déjà.

La boutique du marchand de cycles est minuscule... et le patron est occupé à vendre un vélo aux parents d'un gamin. Comme ça ne doit pas lui arriver tous les jours, il n'en finit plus d'étaler sa science de la pédale, du braquet, des tubes acier et de la fourche hydraulique. Et patati... et patata... La moutarde me monte au nez, une vraie, la plus forte de chez Amora. Je lui casse son show d'autant plus ridicule que le gamin doit avoir cinq ans et qu'il se fout complètement de la qualité de l'acier. Il veut un vélo rouge avec des vitesses. Le vélociste n'a évidemment pas de vélo rouge...

« Excusez-moi, je suis un peu pressé car je vais jusqu'à Etretat (menteur !). Vous n'auriez pas deux chambres à air 700x23 et un pneu de la même dimension ? »

Le bonhomme a les chambres, mais seulement un pneu à tringle rigide qu'il insiste à me vendre. Après lui avoir expliqué que je ne me vois pas très bien avec cette enveloppe en travers des épaules, je lui prends ses deux chambres, tout en lui demandant s'il n'y aurait pas un Décathlon à Fécamp... Comme il m'avoue dédaigneusement son ignorance, je quitte la boutique en lançant méchamment :

« Dommage, parce qu'à Décathlon, on trouve des Michelin souples... et aussi des vélos rouges ! »

C'est con, mais ça soulage. Je range mes chambres neuves, tout en attendant Bernard, parti à la chasse d'un distributeur de billets, je crois. Notre colère est tombée et, sans un mot, nous repartons comme devant, lui en tête, le nez dans le vent, moi derrière, le nez dans ses sacoches.

La bosse de sortie est encore plus douloureuse que les précédentes. Sur le plateau, le vent est déchaîné. Nous l'avons très exactement de face et nous avons toutes les peines à maintenir une vitesse de 14 km/h. La moindre déclivité nous oblige à passer sur le plateau de montagne. J'effectue des relais de un ou deux hectomètres au plus pour soulager Bernard, qui malgré sa volonté et son excellente condition physique, faiblit au fil des kilomètres. Comme il ne dit mot, je ne sais pas ce qu'il pense. Mais il y a des chances qu'il rumine notre prise de bec et je présume qu'il doit commencer à être moins ferme dans sa décision d'aller jusqu'à Etretat.

Une dizaine de kilomètres après Cany, ma roue arrière se dégonfle lentement mais sûrement. Il faut de nouveau tout démonter pour mettre une chambre neuve. Bernard localise le silex coupable et moi, j'insulte copieusement la Sorcière : quatre crevaisons en une journée et six en 1.300 km depuis le départ, avec des pneus qui tiennent normalement plus de 3.000 km, c'est (presque) un record. À ce rythme-là, je suis parti pour 20 ou 25 réparations d'ici à Bellegarde. Bernard n'a toujours pas percé et il n'est pas fâché de perdre ce duel par 0 à 6. Il devient urgent de trouver des enveloppes neuves. Les miennes sont incrustées de multiples petits silex et brisures de ferraille. Il n'y a aucune raison que la sorcellerie prenne fin.

Ce nouveau retard achève de vaincre la résistance de Bernard. À l'entrée de Fécamp, je suis résolument – après l'avoir consulté – les panneaux de l'Etap'Hôtel. Il est 19h45 quand nous stoppons devant l'entrée. La nuit vient de tomber. Je me précipite à l'accueil, sur les pas d'une cliente aussi inquiète que moi. Reste-t-il deux chambres ? Une pour elle et une pour nous ? La réponse est... OUI ! Ouf ! Enfin un miracle, enfin une onde de bonheur, enfin une hôtesse super sympa, souriante, compréhensive, efficace. En quelques minutes, nous sommes installés dans la chambre "pour handicapés" au rez-de-chaussée, tout près de la porte. Nous, c'est Bernard et moi, ainsi que nos deux randonneuses, ravies de l'aubaine après leur triste nuitée de Rue. Autre coup de bol, il est possible de se faire livrer un repas de salades et de pizzas. Heureusement car l'hôtel est isolé en banlieue et le premier restaurant se trouve en centre ville à deux bons kilomètres. Je respire... et Bernard aussi. Notre divorce est reporté à la prochaine tempête. Le vent rend fou ! C'est certain.

Dans l'attente du livreur de pizzas, nous attaquons nos tâches ménagères coutumières : récurage complet sous la douche, lessive de la tenue du jour cuissard compris, remise en ordre des sacoches et même, mais ça c'est exceptionnel, petit nettoyage des randonneuses avec du papier hygiénique.

Bernard ronflote déjà quand je termine ces travaux d'Hercule. Il a beaucoup donné encore aujourd'hui dans le combat contre le vent et il a dû y laisser des forces. A quoi pense-t-il dans ce premier sommeil ?

Moi, je ne parviens pas à m'endormir. La phrase prononcée par mon compagnon à Cany me court dans la tête :

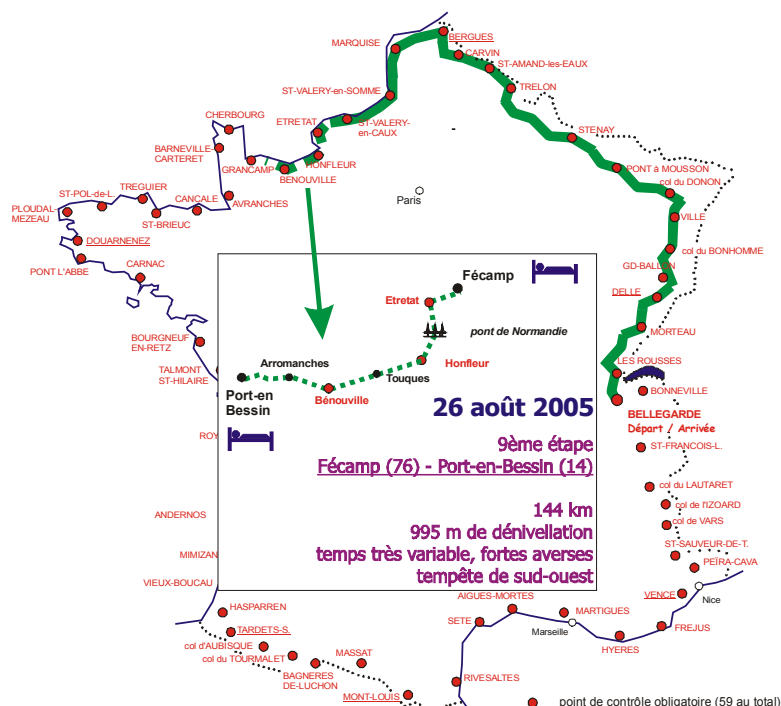
« Je sais bien que je suis con... »

Je n'oublierai jamais ces quelques mots prononcés sur un ton de révolte. Ils m'ont profondément surpris. Moi, qui attendait depuis si longtemps que Bernard se confie, m'ouvre vraiment la porte de son jardin secret, se livre à un frère aîné, voilà qu'il le fait dans un accès de colère et de révolte. Pourquoi s'est-il persuadé que je le prends pour un "con" ? Quand ai-je pu lui donner cette impression ?

Totalement fausse, je l'affirme. Je sais bien que je suis une personne parfois difficile à vivre, autoritaire, souvent blessante (ce que je regrette aussitôt quand je perçois mon erreur), méprisante avec certains ("les cons justement" !)... mais jamais, jamais, je n'ai eu le moindre soupçon de mépris pour Bernard. Il y a si longtemps que nous nous connaissons, il y a tant de randonnées entre nous, il y a tant de joies, de peines et de souvenirs partagés, comment peut-il penser cela ? Nous avons certes des formations différentes. Mais il ne me semble pas avoir abusé de mes connaissances universitaires, si ce n'est pour monter nos projets ou rédiger des comptes-rendus.

Les paroles de mon successeur à la tête du laboratoire d'Hydrologie du Centre de Recherches de l'IRD²⁶ de Montpellier, dans son speech à l'occasion du pot de mon départ à la retraite en juillet 1994, me reviennent en mémoire : « Avec Jaccon, pas d'intermédiaire : on adore ou on déteste ! »

Je suis consterné. Bernard me détesterait-il ? Je suis épuisé et pourtant, quand minuit sonne, je perçois encore la respiration tranquille de mon cothurne.



Le piège du pont normand

J'ai mal dormi. Éveillé dès cinq heures, je décide d'intervir mes pneus, puisque l'enveloppe arrière semble plus dégradée que celle de l'avant. J'y gagnerai au moins la peine de détacher les deux sacoches et j'économiserai un décrassage de mains pleines de cambouis. Je passe une bonne demi-heure dans l'immense salle de bains pour handicapés, en tête-à-tête avec ma randonneuse, ses deux roues pleines d'une crasse noirâtre et collante et de mes deux démonte-pneus. Et je pompe, je pompe, je pompe...

Je réveille mon compagnon à 5h45. Rien de changé dans la mine et l'attitude de Bernard par rapport aux jours précédents. L'incident est oublié ou bien il fait "comme si...". Moi, j'essaie, je veux oublier...

Notre charmante hôtesse est déjà en action à 6h25. Nous faisons un copieux petit-déjeuner de type buffet et nous quittons cette très bonne halte à 6h50. Il fait à peine jour tant le ciel est sombre. Il n'y a pas un souffle d'air. Je me garde bien de le souligner. Nous traversons la ville dans toute sa longueur, contournant l'abbatiale de la Trinité, laissant sur notre droite le fameux Palais Bénédictine, fierté de la ville et source de la liqueur du même nom. C'est un moine qui en aurait inventé la composition vers 1510 en distillant des plantes régionales, mélangées à des épices d'outre-mer. Ils aiment ça les boissons fortes, ces moines ! Qu'ils soient chartreux ou bénédictins !

Bien que n'en ayant pas abusé, cette bénédictine a troublé mon GPS car je rate la route d'Etretat. Mais ma boussole interne a conservé

²⁶ Institut de Recherche pour le Développement

toute sa vigilance et je rectifie rapidement mon erreur par un audacieux raccourci pifométrique au travers d'une cité HLM (aidé par un vieux harki qui promène déjà son toutou et sa chéchia, je l'admets volontiers...). Mes jambes sont assez bonnes aujourd'hui et j'assume enfin les relais à égalité. Le ciel se dégage progressivement. La chape grise se dissout lentement et de larges plages de nuages blancs montent à l'horizon, vers l'ouest, sur l'océan. L'optimisme me gagne, même si le vent d'ouest commence à se réveiller. Je pressens, je sais que la tempête de la veille est passée. Je pédale comme en 1997. J'ai huit ans de moins !

À Etretat, nous fonçons directement jusqu'à la mer. Il m'a semblé que la colère de Bernard était (aussi ? surtout ?) alimentée par la déception de manquer un rendez-vous important de ce TDF : une photo avec la porte d'Aval en fond de décor. C'est l'un des plus beaux sites naturels de notre pays et, sans aucun doute l'une des sept merveilles de notre Ronde hexagonale, la seconde sur notre parcours après la Route des Crêtes vosgiennes. Je ne sais si mon compagnon avait imaginé avoir le temps (et la force ?) d'aller à pied jusqu'au sommet de la falaise de craie (une bonne heure de marche) si nous étions venus dormir dans cette cité, mais avec le retard que nous avons et le mauvais temps, il n'a pas de regret à avoir.

C'est encore un promeneur de chien, sans chéchia cette fois-ci, qui nous sauve en acceptant de faire LE cliché²⁷. Nous y posons, presque enlacés comme des amoureux retrouvés, appuyés contre la rambarde, lui sérieux, moi souriant comme ce sera le cas tout au long de notre voyage. Le ciel annonce des heures meilleures, la mer est encore agitée par la tempête, mais le suroît a passé la main à un vent d'ouest régulier et ordinaire sur cette côte. La plage de galets est déserte. Le "passant au chien" s'exécute sans un mot et d'une main négligente qui explique la mauvaise qualité et le grain excessif de la photo. Mais l'essentiel était bien de pouvoir la faire, non ?

Nous visons nos carnets et nous commandons un "grand café noir" dans un bar animé par des amateurs de "p'tit blanc" et par un groupe de jeunes touristes, fort bruyants. Le patron, gros, moustachu et grognon, écrase son cachet "Bar Tabac Loto LE WEEK END" avec la même indifférence que s'il "tapettait" une mouche. Passons...

C'est chouette le bord de mer... mais dans ce pays cauchois, les retours sur le plateau sont toujours douloureux. La bosse d'Etretat ne manque pas de confirmer cette règle. Et cette fois-ci le vent n'y est pour rien... car nous l'avons plutôt dans le dos ! Au niveau du port pétrolier du Cap d'Antifer, quelques hectomètres avant que nous quittions la route du Havre, pour rejoindre la Seine au niveau d'Harfleur, Bernard crève à l'arrière. Il ouvre sa série et réduit le score qui était de 6 à 0 à mon "avantage".

C'est à mon tour de lui donner un coup de main pour la réparation et le gonflage. Situation plus confortable que j'apprécie... égoïstement ! La Sorcière m'aurait-elle oublié ? Ou bien a-t-elle décidé de nous prendre en compte tous les deux ?

Les petites routes que nous parcourons pour rejoindre l'immense zone commerciale de Montvilliers sont très sympathiques. Le ciel largement azur et l'aquilon plutôt favorable ne sont pas étrangers au bien-être que je ressens. Enfin une ouverture sur le retour prochain de la grande forme ? Il serait temps, à la neuvième étape !

Nous pénétrons sans hésitation dans le labyrinthe des hypers, attirés comme des drogués en manque par l'enseigne d'un... Décathlon ! Que c'est bon de pouvoir acheter deux jolis pneus neufs, sans la moindre épine dans leur chape ! Nous en profitons aussi pour renouveler nos provisions de boisson énergétique en poudre, notre stock de chambres à air, nos réserves d'huile pour les chaînes... et pour faire le plein de nos estomacs au Mac Do voisin. Big Mac, Mac Nuggets et frites, rien de mieux à 10h30 du matin pour s'attaquer dans de bonnes conditions à l'énigme de l'accès au pont de Normandie, autre merveille de notre Tour de la France, due cette fois-ci au génie humain. J'ai failli, mais failli seulement, démonter une nouvelle fois ma roue arrière pour y mettre le pneu neuf. L'ampleur de la tâche, déjà accomplie le matin dans la salle de bain de l'hôtel, m'y a fait renoncer. Lâcheté que je paierai cash, comme l'avenir le montrera. Ah, si j'avais ouï le ricanement de la Garce aux dents vertes !

Nous quittons le foutoir commercial de Montvilliers un peu avant onze heures. Tout se présente pour le mieux et tout se déroule parfaitement jusqu'à la sortie d'Harfleur, dans un grand rond-point où deux cyclos locaux nous "passent" sous le nez. J'ai failli sprinter pour les rattraper et leur demander la meilleure façon de rejoindre le Pont²⁸. Je ne l'ai pas fait, confiant dans mon pifomètre et dans mes souvenirs de 1997... et j'ai eu tort. L'accès au Pont se trouve à 13 km de ce carrefour, soit un délai de $\frac{3}{4}$ d'heure, sans forcer l'allure. Nous atteindrons le pont deux bonnes heures plus tard et après avoir parcouru 24 km !

De ma faute, certes, mais pas complètement.

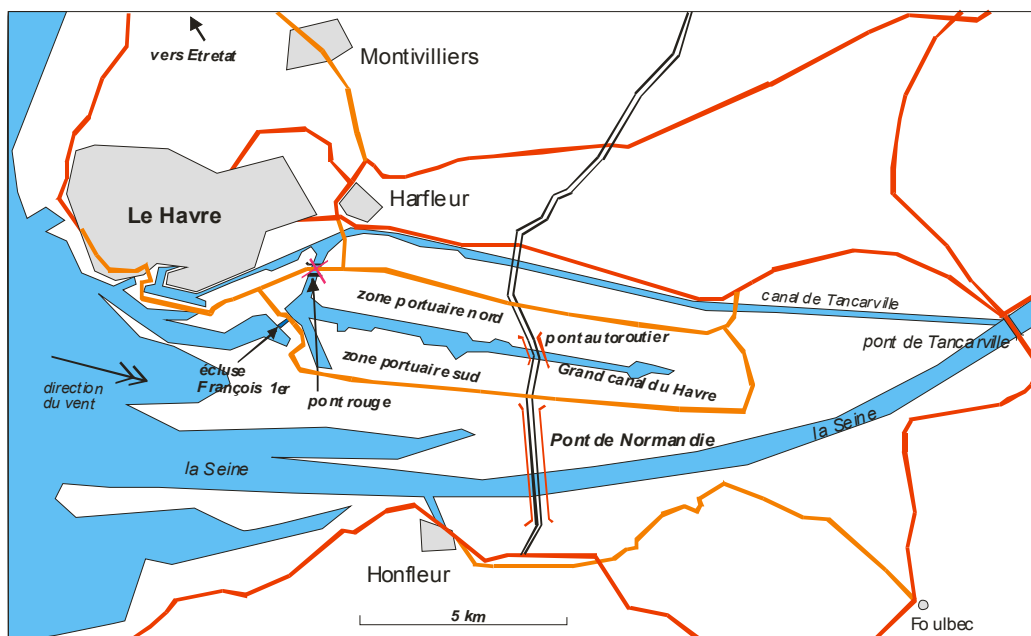
D'une part, le "pont rouge" qu'il fallait absolument que nous traversions était alors fermé pour cause de travaux. Ce qui obligeait tous les camions se rendant à la zone industrielle du port sud, à faire le tout complet du grand canal. Comme nous avons dû aussi nous y résoudre, après quelques errements...

suite du texte page 27 ➤

²⁷ voir le montage photographique in fine et le diaporama

²⁸ Pont avec une majuscule, pour "pont de Normandie"

Petit guide pour ceux qui souhaitent accéder au Pont de Normandie à bicyclette



Le seul accès cycliste au Pont de Normandie est la route de la zone industrielle portuaire sud, située entre le grand canal du Havre au nord et la Seine. Elle est représentée sur le graphique par un trait de couleur orange. On y accède :

- par l'ouest, après avoir franchi l'écluse François 1^{er}
- par l'est, après avoir contourné totalement le Grand canal du Havre, dont la longueur est de 11,3 km depuis l'écluse.

Que l'on vienne du Havre ou de Harfleur, l'accès par l'ouest est bien évidemment le plus court (gain de l'ordre de 10 km).

La traversée du Havre n'est pas très compliquée, si l'on s'est muni d'un plan (photocopie du guide Michelin par exemple). En arrivant d'Etretat par la D940, il suffit de rester au plus près de la côte et de suivre la direction "Gare Maritime – Port Autonome". On continue ensuite par la rue Lucien Corbeaux, l'avenue Christophe Colomb et l'avenue du 16^e Port. On se dirige alors grosso modo vers l'est en conservant la même direction. Au premier rond-point que l'on rencontre dans l'avenue du 16^e Port, tourner à droite en direction de l'écluse François 1^{er}. Il suffit ensuite de suivre la direction "Zone industrielle sud".

Si l'on ne tourne pas à droite au rond-point de l'avenue du 16^e Port, on arrive au fameux Pont Rouge, clé d'accès pour ceux qui arrivent d'Harfleur. En sortant de cette ville, ceux-ci auront pris une direction "plein sud" pour franchir le canal de Tancarville et rejoindre la route industrielle de la zone portuaire nord. Au croisement de cette route bien identifiable (2x2 voies), il faut impérativement tourner à droite (direction ouest), traverser le Pont rouge, remonter l'avenue du 16^e Port jusqu'au rond-point et tourner à gauche en direction de l'écluse François 1^{er}.

L'autre option pour franchir la Seine, est par le pont de Tancarville, mais le surplus kilométrique est très important et ce pont n'est pas l'objectif recherché.

L'accès au Pont de Normandie par le sud, depuis Honfleur par exemple, est simple et bien fléché. A la sortie du pont, prendre à gauche la route industrielle et être très patient ! C'est vraiment longuet jusqu'au Pont rouge !

Pour info : le Pont de Normandie a été construit entre 1988 et 1995. C'est (pour moi du moins) une véritable œuvre d'art et une prouesse technique qui a longtemps hanté mes rêves d'ingénieur. J'ai beaucoup envié Michel Virlojeux son concepteur et plus encore, Bertrand Deroubaix, l'ingénieur en chef du projet. Cet ouvrage avait battu, à l'époque de sa construction, le record de longueur des ponts à haubans (2.141 m de long, portée centrale de 846, tablier porté par 184 haubans suspendus à des pylônes atteignant 215 m de hauteur). Il sera toujours un recordman de l'élégance !

D'autre part, en raison de l'absence totale de signalétique pour les cyclos. Celle-ci existe sur l'autre rive, côté Honfleur. Pourquoi pas en rive droite ? Manifestement, ON n'a pas envie de voir trop de cyclistes emprunter cet ouvrage. Pour des raisons de sécurité en cas de mauvais temps ou de vent tempétueux ? Mystère...

Et enfin parce que le problème posé est d'une extrême complexité, comme le montre le graphique de la page précédente. Je m'étais gravé ce schéma en tête, mais je n'avais pas prévu la fermeture du pont rouge, passage obligatoire, à moins que l'on ne traverse l'agglomération du Havre dans sa totalité, pour atteindre la zone portuaire sud. Connaissant cette fermeture, je n'aurais pas choisi de contourner la ville par l'est (Montivilliers et Harfleur.) Ou bien, alors il eut fallu aller au plus court jusqu'au pont de Tancarville. Mais, outre le détour aussi important en distance, nous aurions dû renoncer au Pont de Normandie ! Il n'en était même pas question !

Bref, bloqués par le pont rouge, nous n'avions que l'option du contournement du grand canal du Havre par l'est, en compagnie des camions. Le seul reproche que Bernard aurait pu me faire est d'avoir tenté un retour en arrière de trois kilomètres au niveau du premier pont autoroutier qui permet la traversée du grand canal et donne accès au Pont... exclusivement aux engins motorisés. Pourquoi ce premier pont n'a-t-il pas été équipé de deux pistes cyclables comme son grand frère ? Seuls un imbécile de technocrate doit le savoir. Si des raisons impérieuses, fondées sur le foutu principe de précaution qui nous tue à petit feu, existent réellement, un système de signalisation pour les cyclistes aurait dû être mis en place dès la sortie du Havre et de Harfleur.

Consultée, une jeune commerciale nous conseille de retourner jusqu'au Havre, par le fameux rond-point où nous avons "raté" les deux cyclos. Nous obtempérons. Mais après trois kilomètres difficiles avec le vent d'ouest dans la tronche, nous nous résignons à faire demi-tour en suivant l'avis d'un duo de cantonniers (pris en flagrant délit de glandouillage dans leur véhicule de service bien planqué "loin du chef"), parfaits connaisseurs des lieux. Nous avons donc fini par nous "taper" le contournement complet du grand canal. A 28 km/h au départ en direction de l'est et deux fois moins vite au retour. Retour pimenté d'une crevaillon à l'arrière pour moi ! J'avais cru que la Sorcière avait décidé de s'occuper de mon compagnon. C'était pour mieux me tromper, la salope ! C'est Elle qui a fermé le Pont Rouge, j'en suis certain ! Le rab kilométrique aurait pu lui suffire. Et bien non ! Elle m'en remet une nième couche, à moi qui avait pris la peine d'intervertir mes pneus à 5 heures du mat. Résigné, je ne râle même plus. Avec l'aide de Bernard, je monte une chambre et un pneu neufs, à l'arrière. Le score de notre match "crevaillons" affiche 7 à 1 en ma faveur.

La traversée du Pont est un moment de grand bonheur. Trop court malheureusement, même si nous l'escaladons piano sur un petit braquet et si nous traînons aussi longtemps que possible au sommet où le vent nous bouscule. À soixante mètres au-dessus de l'estuaire de la Seine, la vue est grandiose. Sous nos pieds, des bateaux de toute taille, cargos, barges et pousseurs, yachts, remontent ou descendent le fleuve, sur une eau troublée par l'argile maintenue en suspension par le flux des marées. Le ciel se nettoie progressivement des derniers miasmes de la tempête. Une belle après-midi s'annonce.

Nous entrons dans la superbe cité d'Honfleur vers 13h30. Je reconnais au passage les toilettes où nous étions réfugiés avec le Paralytique pour échapper à une violente averse, tout en bouffant nos provisions sans respirer par le nez à cause des effluves. Un bon souvenir quand même, puisqu'il m'est resté en tête. Aujourd'hui, nous filons jusqu'au Vieux Bassin, dont les quais – je les ai toujours vu ainsi quels que soient le jour, l'heure ou la météo – sont noirs de touristes. Nous sortons les Olympus²⁹ pendant qu'une marchande nous prépare deux sandwiches "thon/salade". Bernard part en chasse du cachet légal pour nos carnets de route dans une boutique de souvenirs. Il en revient un bon quart d'heure plus tard tout émoustillé par l'accueil de la patronne et l'intérêt qu'elle a manifesté pour notre projet et la carte de notre road book. C'est bien la première fois qu'il déclenche un tel enthousiasme (exception faite de la jeune marcheuse du col du Bonhomme au cours de notre troisième étape.)

Nous quittons la ville des peintres et des poètes par la route de la Côte de Grâce. Route étroite, souvent en corniche et à très forte circulation automobile. Cette dernière m'incite à proposer à Bernard une variante par l'intérieur des terres, un peu plus courte en kilométrage et plus rapide puisqu'elle évite la traversée des cités balnéaires "parisiennes" : Trouville-sur-Mer, Deauville, Villers-sur-Mer, Houlgate et Cabourg. Si nous y perdons en "décor people", nous y gagnons en tranquillité, comme nous le prouve les courts tronçons de routes départementales très chargées que nous empruntons près de la Maison Blanche (D27) et entre Varaville et Ranville (D513). Le retour du soleil et la RTT³⁰ (c'est le dernier vendredi du mois d'août) a déclenché une sortie massive de ceux qui voient arriver sans enthousiasme la rentrée des classes et le retour des frimas.

Le Pegasus Bridge a levé son tablier. Ce pont sur le canal de Caen à la mer (Ouistreham) doit son nom à l'emblème – Pégase, cheval ailé de la mythologie grecque – de la 5^{ème} brigade parachutiste britannique qui avait pris le contrôle de cet ouvrage dans la nuit du 5 au 6 juin, c'est-à-dire quelques

²⁹ voir le diaporama

³⁰ comme chacun sait, rab de loisirs octroyé aux "travailleurs et travailleuses" de France, par Martine Aubry...

heures avant le débarquement. Nous remontons une longue file de voitures, en tête de laquelle trois gendarmes à moto discutent entre eux, leurs puissants engins entre les pattes. Je leur fait remarquer qu'il n'est pas fréquent que des cyclos rattrapent des motards, mais je fais un flop. Pas de réponse, pas de sourire, pas le moindre signe d'attention. Je suis transparent ! Je n'ai fait rire qu'une vacancière en train de mémoriser cette amusante situation avec son caméscope. Je leur foutrais bien une amande à ces trois moustachus, pour leur apprendre la civilité !

Pegasus Bridge ayant atterri, nous pouvons franchir le canal et gagner le centre de Bénouville-Carteret, dont l'intérêt touristique se limite au château « *exemple caractéristique de l'architecture néoclassique du 18^{ème}* » que nous ne verrons pas. Le seul point que je retiendrai de ce bled assez insipide, c'est une petite épicerie/bar/tabac toute simple et aimable – grâce à sa patronne, moustachue elle aussi, mais beaucoup plus joviale que les pandores – où nous goûtons de pêches, de pain d'épices et de coca-cola.

Nous reprenons la route à 16h40. Il reste 90 km pour rejoindre Carentan, terme prévu de cette 9^{ème} étape. Il est évident que nous n'y parviendrons pas, ou alors très tard. D'autant plus que la campagne de Caen est balayée par un vent d'ouest soutenu qui nous saisit de trois quarts. Rien ne sert de vouloir courir. Prenons plutôt le temps de faire mieux connaissance avec cette région du Bessin, dont j'ai appris, il y a plus d'un demi-siècle et pourtant cela m'est resté en tête, que c'était à la fois le pays des vaches aux pis énormes et du meilleur beurre que l'on fabrique sur la planète (il devait y avoir une vache sur les étiquettes de beurre normand qu'achetait ma mère !) C'est aussi la région du débarquement du 6 juin 1940, le Jour le Plus Long. Il n'y avait pas de télé à l'époque mais mon père m'avait tout raconté, bien longtemps après. Le Bessin que nous découvrons est un vaste plateau très largement cultivé. D'énormes fermes en quadrilatère fermé ouvert sur l'extérieur par un large porche, me rappellent celles de la Dombes, terre natale de mes parents. La moisson étant faite depuis plusieurs semaines, les sols sont nus. Peu d'arbres, peu de cours d'eau sur cette plate-forme calcaire, pas de prairies, ni de haies et de vaches... Ce n'est manifestement pas dans ce Bessin là que l'on fait le bon beurre. Sans doute vers l'ouest, au-delà de Bayeux, vers Isigny-sur-Mer et ses caramels de chez Dupont. Nous le saurons demain.

Quelques kilomètres après Courseulles-sur-Mer, alors que nous longeons la Côte de Nacre en direction d'Arromanches-les-Bains, à l'abri des dunes, je crève pour la seconde fois de la journée. Rien à dire, je reconnais tous mes torts, je fais amende honorable, je me mets à genoux devant ma nouvelle maîtresse aux dents vertes ! Je signe un pacte avec elle. Qu'elle me foute enfin la paix et qu'elle s'occupe un peu des autres (si possible, pas de Bernard car j'en subis aussi les conséquences).

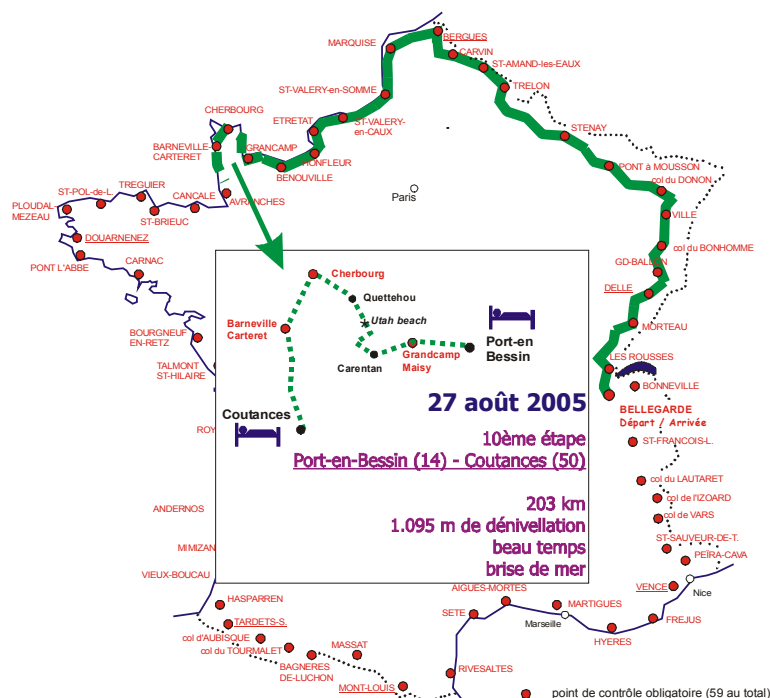
Elle aura réussi, cette garce, à nous bouffer plus d'une heure avec les crevaisons (compte tenu de l'arrêt à Décathlon) et une autre heure en fermant le pont Rouge du port du Havre. Ah, la Salope ! Bernard me prête le pneu neuf qu'il a acheté dans la matinée. Il nous faudra rapidement trouver un autre vélociste...

Le soleil a commencé de caresser la mer et de colorer le ciel quand nous stoppons un court instant au belvédère d'Arromanches. Au large, quelques éléments du port artificiel construit par les Alliés dès juin 1944, émergent des flots : caissons de béton pour former les jetées, pontons flottants, ponts métalliques qui ont permis aux troupes britanniques de débarquer jusqu'à 9.000 tonnes de matériel par jour, soit plus que le port du Havre avant 1940... là où il n'y avait pas de port un mois auparavant. Impressionnant !

Il est 19h45, la nuit commence à tomber. Nous décidons d'en terminer avec cette très longue journée, bien meilleure que celle de la veille, mais qui aurait pu être plus performante sans les surplus kilométriques et les crevaisons. Nous aurons largement accomplis notre contrat – 185 km pour 181 km prévus -, mais nous aurons néanmoins accru encore notre retard d'une bonne vingtaine de kilomètres.

Nous trouvons une chambre, la dernière disponible, à l'hôtel de la Marine, sur le port. Si la situation (vue sur la mer depuis notre chambre... en se penchant un peu par la fenêtre !) et le cadre sont très sympathiques, l'accueil des patrons est médiocre (surmenage de fin de saison ?), le dîner est "bof !", le thermos de café est impossible et l'addition payable "immédiatement" est plutôt corseée pour la prestation fournie.

Je vais beaucoup mieux que la veille et j'en profite pour écrire une dizaine de cartes postales. Bernard est toujours aussi tendu. Je lui assure que nous serons bien au rendez-vous de Lamballe, chez notre amie Josiane, dans deux jours. Quoi qu'il arrive ! Dussions-nous rouler la nuit. Bonne nuit, camarade !



Les héros du Jour J

Simultanément nous ouvrons chacun un œil à 5h00 et quelques minutes, sans le secours du réveil. C'était l'heure du débarquement de juin 1944. Notre combat sera pourtant beaucoup moins périlleux !

Nous quittons l'hôtel un peu avant six heures. Il fait encore très noir et le ronronnement de ma dynamo accompagne les grognements de mon estomac, insatisfait de son encas réduit à un "pisse-chaussette" Nestlé à l'eau tiède du robinet et à trois Figolu. Je ne reviendrai pas à l'hôtel de la Marine de Pont en Bessin. D'ailleurs le patron ne m'attend pas. Notre tenue de hippies d'un autre âge défrisait le standing de son établissement.

Nous sommes totalement seuls sur la route de Grandcamp-Maisy. Colleville-sur-Mer, Omaha Beach, Pointe du Hoc. Je tremble en lisant ces noms. J'avais un peu plus de six ans en juin 1944. J'étais trop jeune pour comprendre. Et pourtant, j'ai l'impression confuse d'avoir vécu ces terribles moments. Si les mémoriaux des champs de bataille lorrains sont tout aussi cruels, ils font partie de mes livres d'histoire. Ceux d'ici me concernent. J'aurais pu, comme le jeune Henri Bougeard, habiter cette région identique à toutes les autres provinces de France jusqu'au Jour J. Je me souviens très bien des deux nuits que nous avons passées dans la cave de l'école de viticulture ("la Viti" en face de chez nous) en septembre 1944 quand la 2ème Division Blindée du Général de Lattre de Tassigny a libéré Beaune. Mais qu'était-ce tout cela auprès de la journée du 6 juin à Omaha Beach ? Dans l'abondante littérature sur le débarquement de Norman-

die, un petit livre de la collection Libro³¹ décrit, mieux que les autres, y compris le célèbre "Jour le Plus Long" de Cornélius Ryan, l'effroyable situation de ces milliers de jeunes combattants, qu'ils aient été débarquants alliés ou défenseurs allemands. J'en donne un aperçu dans les deux pages suivantes. Ces textes sont bouleversants.

Et une fois de plus, en roulant derrière Bernard dans le clair-obscur d'une aube interminable, je me demande : POURQUOI ?

Pourquoi, ces jeunes Américains et Canadiens sont-ils venus se faire massacrer à la mitrailleuse sur une plage de France, sur un sol de cette vieille Europe, dont ils n'avaient strictement rien à faire ? Par amitié pour nous ? Pour aider leurs frères britanniques ? Pour vaincre un dictateur fou ? Pour rétablir l'économie de leur pays et sauver la fortune des milliardaires du Nouveau Continent ?

Pourquoi, ces jeunes Allemands ont-ils combattu avec autant de vaillance ? Malgré leur âge ? Un des mitrailleurs des blockhaus allemands n'avait que 17 ans ! Et durant des heures, il a balancé ses rafales meurtrières sur tout ce qui bougeait sur la plage, jusqu'à ce qu'il soit blessé lui-même à la main et évacué. Pourquoi ? Pour sauver sa peau ? Pour donner une chance de survie au nazisme ? Parce qu'il n'avait pas le choix ? Parce qu'on lui avait fait la tête ? Parce qu'il était persuadé que "ceux d'en face" n'étaient pas des humains comme lui, mais des Juifs, des Arabes, des Noirs ?

Pourquoi ? Oui, pourquoi ces horreurs....

Nous stoppons un instant devant la superbe Statue de la Paix³² du sculpteur chinois Yao Yuan, dressée à l'entrée de Grandcamp-Maisy et offerte à la France par le Comité chinois de la création et de la construction de la statue de la paix internationale, à l'occasion du soixantième anniversaire du débarquement et de la libération de la Normandie. Très étonnant, non ?

C'est au Café du Port que nous mettons fin aux revendications de nos estomacs avec un copieux petit-déjeuner traditionnel "pain/beurre et confitures", dans une ambiance qui contraste avec le calme désertique des rues de ce petit port de pêche. Plusieurs bateaux viennent de rentrer avec la marée et les conversations sont animées et croisées. Les petits verres de blanc (ou de calva ?) aident à accroître la taille des sardines qui, comme à Marseille, vont bientôt obstruer le chenal d'accès.

suite page 32 ➡

³¹ que l'on peut trouver au prix de 2 euros dans les rayons "librairie" des grandes surfaces

³² voir le diaporama

À MÉDITER...

Introduction de Jean-Paul GUENO, Journaliste à Radio-France

La guerre n'est pas une histoire d'hommes ; la guerre est une histoire d'adolescents... Prenez une classe de terminale dans un lycée de votre région : affublez ses élèves d'un assortiment de casques, de calots, de képis, de bérêts ; vous obtiendrez de parfaits soldats. Vous pourrez prendre le genre de photographie que les gouvernements ne montrent jamais, de peur d'effrayer les mères... Ce sont toujours les moins de 20 ans qui payent le plus lourd tribut à la guerre...



Les yeux qui vous fixent sur cette photo sont ceux d'un garçon de 17 ans, qui s'appelait Robert Boulanger et qui s'engagea, puis quitta son Québec natal contre la volonté de ses parents pour venir libérer la vieille Europe... Il venait d'avoir 18 ans lorsqu'il fut foudroyé par une balle allemande reçue en plein front le 12 août 1942, sur la plage de Dieppe, lors d'une tragique avant-première du débarquement. Franz Gockel, le soldat allemand qui tenait la plage d'Omaha Beach sous le feu de sa mitrailleuse le 6 juin 1944, venait lui aussi de fêter son dix-huitième anniversaire... Il revient chaque année en France depuis soixante ans pour exorciser peut-être les fantômes des centaines de jeunes GI's de son âge que son métier de soldat l'obligea à faucher sous les rafales de son arme, et pour cultiver le souvenir de ses camarades presque tous enterrés au cimetière de La Cambe...

Il y eut bien sûr « le jour le plus long ».

Mais le débarquement ne se résume pas au jour J : avant, il y a eu quatre années de conflit mondial. En France, quatre années de souffrances. De collaboration. De résistance. De disette. De marché noir. De magouilles et de débrouille. L'imbrication complexe de l'indifférence et de la solidarité, de l'antisémitisme et du catholicisme, du courage et de la lâcheté, de la résignation et de la rébellion, de la fange et du ciel... Avant il y a eu des tentatives, des répétitions heureuses ou malheureuses : les raids de 1940 et de 1941, le débarquement de Dieppe et le débarquement d'Afrique du Nord en 1942, les raids éclairs des commandos alliés, puis les débarquements de Sicile et d'Italie en 1943 et enfin l'opération Tigre en avril 1944...

Pour que le débarquement puisse avoir lieu, il y eut l'incroyable courage, l'incroyable esprit de résistance et d'abnégation du peuple britannique sous les bombes du Blitz qui firent 60 000 morts et 240 000 blessés dans les villes anglaises et signifièrent la destruction de deux millions de logements.

Avant même la nuit du 5 au 6 juin 1944, avant même que ne sautent les parachutistes et que ne débarquent les soldats, avant même que les réseaux de résistants ne leur préparent le terrain, les opérations préparatoires avaient déjà fait 12 000 tués, blessés ou disparus parmi ces jeunes hommes venus d'outre-Atlantique et d'outre-Manche libérer un continent vieillissant d'où leur famille avait bien souvent émigré quelques décennies plus tôt...

Et puis, après le 6 juin, il y eut tous les autres jours de l'été 1944... : 156 000 hommes avaient franchi la Manche le soir du débarquement... 1 850 000 allaient suivre, soit douze fois plus, pendant les cent jours que durerait la bataille de Normandie ; un souvenir baptisé « Stalingrad » par des vétérans russes et allemands qui savaient de quoi ils parlaient... Une campagne épouvantable qui ferait plus de 340 000 blessés, près de 130 000 tués en deux mois, chez les soldats, et plus de 20 000 morts chez les Normands ; une guerre de haies, de tranchées, de duels d'artillerie et de blindés, une guerre de snipers et de tapis de bombes...

Par comparaison, si l'on excepte la plage d'Omaha la Sanglante, le jour J fit moins de victimes que prévu. Au soir du 6 juin 1944, le débarquement avait fait à peu près 7 000 morts ou disparus dans le camp des Alliés, près de 9 000 dans le camp des Allemands, soit presque 10 % du total des pertes accumulées entre le débarquement et la fin de la bataille de Normandie...

Ce livre est dédié à Robert, à Franz, à Maurice, à Jack, à Helmut, à Rémy, à Charles, à Mildred, à James, à Joseph, à Iris, à Ernie, à Jackie et à leurs mères. Ce livre est dédié aux hommes mûrs qui dirent non au nazisme. Ce livre est dédié à tous ceux qui auraient eu 20 ans après la disparition de Hitler et qui, en nous offrant leur vie, ne profitèrent jamais de la liberté qu'ils rendirent aux enfants et aux petits-enfants de leurs ancêtres de la « vieille Europe ».

Jean-Pierre Guéno

Quelques témoignages de ceux qui ont survécu au mardi 6 juin 1944...

Tous les habitants souhaitaient une fin. Alors le débarquement fut accueilli à la fois comme un soulagement et aussi comme un grand malheur : c'était la guerre chez nous.

Journal intime de Henri Bougeard, 14 ans (Français)

Le vent souffle fort en provenance du nord-ouest. Alors que nous avançons vers la terre, dans la pâleur grise de l'aube, l'embarcation de fer ressemble à un cercueil de 12 mètres, prenant des paquets d'eau verte qui retombent sur les têtes casquées des hommes serrés épaule contre épaule, dans l'inconfortable, l'insupportable, la dure solitude des soldats allant au combat.

Ernest Hemingway (Américain)

Les bateaux de guerre se remettent à tirer. Les obus hurlent à nouveau. C'est alors que se déchaîne un barrage d'artillerie sur les obstacles de la plage. Une partie des troncs d'arbres est déchiquetée. Certains brûlent. Lentement, mètre après mètre, le rouleau de feu s'avance. Un rouleau monstrueux de brouillard et de fumée tournoie avec des craquements assourdissants, des hurlements, des sifflements et des cris, abattant tout et s'avançant vers nous. Le rouleau de feu prend son temps. Il sait que nous ne pouvons lui échapper.

Franz Gockel (Allemand)

C'est le moment. L'aube se lève et nous commençons à apercevoir la plage au loin dans un nuage de fumée. Notre tour est venu. Les hommes se mettent debout, ajustent leur équipement et leurs gilets de sauvetage, alors que des obus tombent de tous côtés, et que plusieurs embarcations ont déjà été coulées. Nous chargeons nos armes, nous déverrouillons les sécurités ; la plage se déroule devant la proue de la péniche d'assaut. Le signal de la barre m'informe que nous allons aborder, la rampe est abaissée et nous sautons avec le sergent dans 1,50 mètres d'eau. Je me retourne : les hommes sont déjà dans l'eau et s'éparpillent pour échapper aux balles qui sifflent autour de nous et qui frappent l'eau pour la plupart. C'est une sensation de fin du monde. Il nous faut parcourir à peu près 450 mètres dans l'eau, sans pouvoir courir étant donné la profondeur, sans pouvoir ramper, avec une seule possibilité : avancer debout...

Alfred Birra (Américain)

Durant six heures, la mitrailleuse de Franz Gockel balaye Omaha Beach, avant qu'il ne soit évacué quand une balle américaine lui transperce la main. Le 10 juin, il raconte dans une lettre à ses parents...

Mardi 6 juin, il y a eu une attaque sans précédent, une attaque inimaginable, du jamais vu, même en Russie...

À 1 h 30, on a sonné l'alarme : nous avons été bombardés par les Américains sur notre droite et sur notre gauche. Nous attendions, vigilants, angoissés, près de nos armes. À l'aube, vers 4 heures, nous avons commencé à deviner la silhouette des premiers gros navires ennemis. À peine les distinguions-nous que des éclairs jaillissaient déjà de leurs canons à une cadence infernale. Bientôt, les premiers obus s'abattirent sur nous dans un vacarme épouvantable. De leur côté, les bombes larguées par les avions n'arrêtaient pas de siffler. Il n'y eut bientôt plus un mètre carré de sol qui ne soit touché par les bombes ou par les obus. En moins de cinq minutes, la maison où nous logions était en flammes. J'étais avec ma mitrailleuse dans un abri à 40 mètres de là. L'abri a d'abord tenu le coup puis il a été rapidement détruit lorsque les premières péniches de débarquement ont accosté les plages. J'ai pu m'en extraire moi-même. J'avais un gros éclat d'obus à quelques centimètres de la tête...

Et puis la boucherie a commencé. Avec la marée, la mer s'était retirée de 250 mètres. Beaucoup de péniches de débarquement avaient déjà été détruites par nos armes lourdes. Mais beaucoup d'autres s'échouaient sur le rivage. Les Américains devaient alors parcourir 250 mètres de plage à découvert, ce qui leur était fatal... Le miracle, c'est que personne dans notre unité n'avait été tué ou blessé par les bombes et par les obus. Nous étions bien décidés à le faire savoir aux Américains. Malgré le feu nourri de l'ennemi, on tirait sur tout ce qui bougeait. La plage fut bientôt couverte de corps.

Bien peu parmi eux parvinrent au bout, à couvert. Parmi ceux qui restaient allongés, certains étaient encore indemnes. Mais la marée les obligea à ramper vers le haut de la plage. Nous les avons à nouveau pris sous le feu nourri de nos armes. Malgré les pertes sévères qui les touchaient, ils continuaient leur progression, ce qui ne manquait pas de nous étonner.

Vers midi, les Américains ont percé nos lignes sur notre gauche. C'est là que nous avons eu nos premiers blessés, sans que leurs blessures soient trop graves. Tous étaient encore capables de marcher vers l'arrière. J'ai été blessé par un tireur ennemi vers 15 heures. Il était à 25 mètres de moi dans une tranchée. Je ne l'avais pas remarqué, sinon il ne m'aurait pas atteint. J'ai tout de suite rejoint la compagnie. De là, j'ai été évacué vers l'arrière avec d'autres camarades. Maintenant, je suis à 120 kilomètres de la côte. Devant nos positions sur les plages, nous avons laissé environ 2 000 à 2 500 assaillants morts ou blessés, 15 à 20 chars détruits, un gros bateau porte-chars et 20 péniches de débarquement hors service.

Chacun d'entre nous a fait tout son possible pour contrer l'incroyable supériorité numérique des Américains. J'ai dû tirer plus de 400 rafales, dont 300 avec des balles traçantes. La distance de 100 à 250 m qui nous séparait des assaillants nous était très favorable. C'est tout pour aujourd'hui !

Franz Gockel (Allemand)

*Ces textes sont extraits d'un recueil de la collection Librio, intitulé : **Paroles du jour J** – Lettres et carnets du Débarquement, été 1944. Ces témoignages ont été recueillis par Jean-Pierre Guéno auprès des auditeurs de Radio France.*

La patronne, aussi active que bonbec, prépare nos cafés, tout en ouvrant des bouteilles de vin et en intervenant dans les conversations d'une voix pointue qui porte jusqu'aux tables les plus éloignées. Elle vise nos carnets de route et nous félicite pour notre courage. « *Moindre, bien moindre que celui de ces jeunes pêcheurs, chère Madame...* ». En contrebas de la jetée, quelques étals de poissons attendent des clients...

Nous quittons Grandcamp-Maisy un peu avant 8h00 pour continuer notre avancée vers l'ouest. Notre progression est facilitée par un léger souffle de nord-est et par le profil routier à peu près plat dans ce pays de marais entre Bessin et Cotentin. Nous salivons au souvenir des caramels de Monsieur Dupont en parcourant Isigny-sur-Mer et nous traversons Carentan (nous eussions dû y passer la nuit selon notre road book) dans toute sa longueur et sans perdre le cap dans ce pays du Col du Cotentin (un col que Bernard ne pourra pas ajouter à sa liste !).

Changement de direction et cap au nord-est pour rejoindre la côte orientale de cette corne de la France. Par Sainte-Marie-du-Mont, nous remontons la Voie de la Liberté vers la Madeleine et le Mémorial d'Utah Beach, parcelle de terre américaine. Des cars de touristes commencent à déverser leur bétail sur le vaste parking du Musée du Débarquement. Nous continuons jusqu'au Monument au Général Leclerc³³, érigé sur la dune, là où il débarqua avec sa deuxième division blindée. Au large de la plage, des épaves de bétons et de ferrailles émergent ici et là de la mer qui se retire. Hommage à tous ceux, Américains, Canadiens, Danois, Français qui ont ouvert la Voie...

Nous poursuivons vers le nord, toujours sur des routes plates et tranquilles. La brise de mer ne nous gêne pas. Elle se contente de nettoyer progressivement le ciel et c'est tout ce que nous lui demandons. En arrivant à Quettehou, je stoppe devant un important magasin de cycles. C'est le moment de reconstituer nos réserves de chambres et de chapes neuves. Je suggère à Bernard, le costaud, de faire comme Francis huit ans plus tôt : "pousser" jusqu'à St-Vaast-la-Hougue à trois kilomètres pour y pointer sa carte du Brevet des Provinces Françaises. Six kilomètres menés rondement par l'Aveugle et vingt minutes de repos pour moi. Mais Bernard, toujours aussi concentré sur son objectif, n'est pas du tout décidé à écouter mes chants de séduction et à lâcher son fromage. Il m'accompagne donc dans le capharnaüm vélocipédique où la patronne/caissière/vendeuse/conseillère technique est assaillie mais pas débordée par une demi-douzaine de champions, réels ou pseudo, ex ou futurs, de la pédale. Je parviens à dominer la meute pour apprendre que « *nous trouverons nos pneus Millenium dans un carton au sol dans le fond du grenier...* ». Ce qui est parfaitement exact. J'en prends deux : un pour restituer à Bernard celui qu'il

m'a prêté la veille et l'autre pour répondre à la prochaine attaque de la Sorcière. Je réussis à nouveau à court-circuiter les rapaces pour donner ma carte bleue à la grande prêtresse des lieux. Nous y avons quand même laissé un très gros quart d'heure : Bernard aurait largement eu le temps d'aller balader son Olympos à St-Vaast.

Changement complet de décor et de difficultés quand nous laissons la côte pour rejoindre Cherbourg au plus direct par les petites routes du bocage. Je me crois un moment revenu dans les Highlands écossais, tant les routes sont étroites et cassantes, tant le profil est accidenté et les pentes sévères, tant les haies sont proches du bitume. Quelle différence avec les routes de la région des marais ! Nous découvrons le cadre assez grandiose de la ville de Cherbourg depuis les hauteurs de Tourlaville. Après une interminable descente coupée par un nombre impressionnant de feux rouges (respectés... on ne joue plus avec le code à l'ère Sarkozy !), nous faisons une halte pour jeter un œil sur la rade et les quais. Ouais ! Ça ne vaut pas Le Tréport ou Honfleur... mais je sors quand même mon numérique pour en conserver le souvenir³³.

Comme l'heure tourne au grand galop, nous décidons d'oublier le tourisme (une fois de plus ! Et pourtant je pressens bien que je ne reviendrai jamais ici) pour rejoindre au plus court le Mac Do dont nous avons entrevu l'enseigne en descendant. Outre la facilité d'y avaler 2.500 calories en vingt minutes, cette usine à bouffe (injustement qualifiée de "fast-merde" par ceux qui n'ont jamais goûté les excellentes frites qu'on y sert) présente l'avantage d'être localisé sur notre chemin pour quitter la ville, sans que nous allions nous égarer dans le Centre Ville. Une station-service près du Mac nous permet de faire viser notre carnet. C'est le vingtième depuis Bellegarde. Un tiers des coups de tampon et du kilométrage. Déjà ? Tout ne va pas si mal !

Nous quittons la ville par une route tranquille qui remonte en douceur la vallée d'une petite rivière, la Divette. Agréable et facile, avec la poussée de la brise de mer. C'est un peu moins sympathique quand nous rejoignons la D904 et sa circulation assez dense. On y retrouve aussi le bocage fermé et le profil fortement ondulé. Pour la première fois depuis notre départ, le soleil nous chauffe le râble et c'est une douce caresse. Il ne faudrait quand même pas qu'il s'énerve trop car la canicule, ce n'est pas ce que je préfère. J'y pense justement à Barneville-Carteret en grignotant une viennoiserie sur le banc ombragé d'un abribus, pendant que Bernard téléphone tous azimuts pour trouver une chambre d'hôtel. C'est foutu pour Grandville où tout est plein à cause d'une manifestation... ou tout simplement parce que c'est le dernier week-end des vacances. Dommage, nous avions la possibilité de rattraper notre tableau de marche. Mon compagnon finit quand même par trouver un refuge dans un

³³ voir le diaporama

hôtel de la chaîne Cositel, mais à Coutances, c'est-à-dire à une dizaine de kilomètres à l'est de notre parcours et à une trentaine de kilomètres au nord de Grandville. Ce n'est pas aujourd'hui que nous rentrerons dans le moule de notre projet.

Avant de reprendre la route, je repère sur la carte les modifications que ce changement de destination entraîne. Rien de bien compliqué. Il nous suffira de troquer la route du littoral pour l'axe intérieur, liaison directe de Coutances à Cherbourg (D2), au niveau de Lessay. Toujours poussés par un vent de nord-ouest léger mais suffisant à notre bonheur, nous enclenchons les grands braquets sur un parcours peu vallonné et une chaussée en excellent état. Incapable de résister à la tentation, j'entraîne Bernard sur des petites routes assez paumées pour contourner Lessay par le sud. Malgré l'absence de panneaux et le présence de nouveaux lotissements, je m'en sors assez bien et nous rejoignons la D2 au niveau d'un hameau appelé Le Buisson. La circulation y est moins fournie que sur la D650 littorale et nous pouvons gagner la rocade de Coutances en toute tranquillité et à grands coups de pédales.

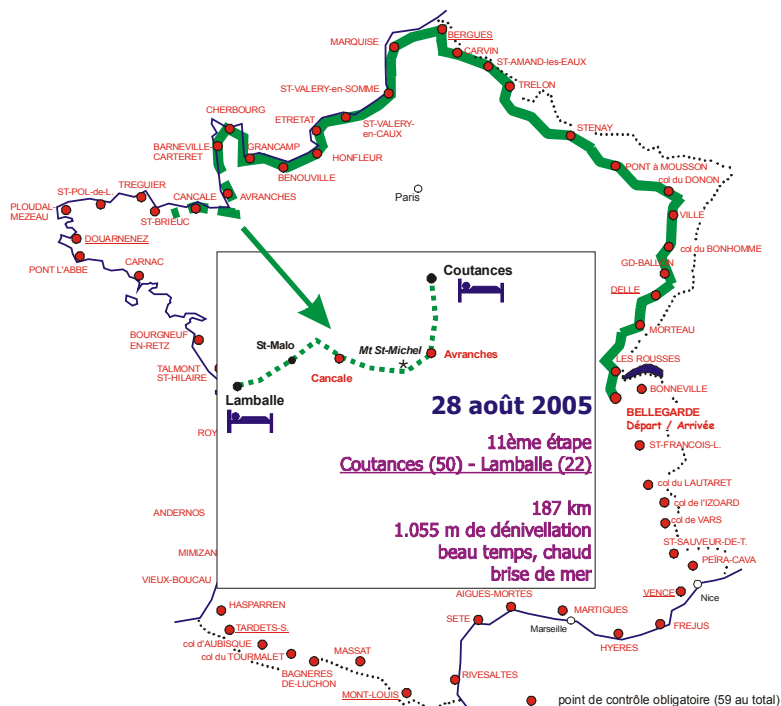
L'inconvénient de la variante imposée par cette exigence hôtelière est que nous ne verrons ni Grandville, la Monaco du Nord³⁴, ni la route côtière en corniche avec les falaises de Champaux et les vues sur la baie du Mont St-Michel. Je pensais que nous pourrions compenser ces manques touristiques par la visite de la belle cathédrale de Coutances, dont le guide nous apprend qu'elle est « *une des plus belles réalisations de l'école gothique normande, en particulier par l'exceptionnelle tour-lanterne qui domine la croisée du transept.* ». Hélas, trois fois hélas ! Le Cofitel est situé nettement à l'extérieur de la ville à mi-pente d'un promontoire. Et nous nous contenterons d'admirer – de loin – les deux hautes flèches de l'édifice, dont un inquiétant thalweg nous sépare. Si mon ami montpelliérain, l'intrépide et infatigable Dr Sieso, avait été présent, il n'aurait pas hésité, lui, à plonger au fond et à escalader l'autre versant de ce trou pour aller présenter ses hommages à la Belle. Sans doute l'aurais-je accompagné ? Ce jour, je n'en ai pas le courage. Ô rage, ô vieillesse ennemie...

L'avantage des chaînes hôtelières est la garantie d'un service professionnel : l'accueil est parfait, le local pour garer les vélos est bien cadenassé et le service d'un vrai petit-déjeuner dès 6h30 ne pose aucun problème. La chambre est vaste et climatisée, le menu du restaurant est varié (salade aux crottins de chèvre, pavé de julienne/pommes vapeur, fromage, glace) et le service rapide (trop peut-être car notre serveur, jeune coureur local, se serait volontiers intéressé plus longuement à notre cas mais la patronne veillait...). Quant à l'addition, elle est nettement inférieure à

celle de la veille chez les snobs de Port-en-Bessin, compte tenu du petit-déjeuner. La mondialisation nous bouffe, c'est évident... mais ceux qui en subissent les méfaits ne font pas toujours ce qu'il faudrait pour y échapper.

Nous passons une soirée relax sur nos plumards. Nous espérons regarder les résultats de la journée de football de Ligue 1 sur Canal+, mais nos yeux se fermeront bien avant 22h30... Le calme est revenu et le soleil nous a redonné de belles couleurs. Une petite inquiétude pour moi quand même car mon genou droit me titille. J'ai "tiré" des braquets trop longs, sans doute... Je n'aurai pas encombré mes sacoches d'un paquet d'emplâtres Flector Tissugel depuis Bellegarde pour des prunes...

³⁴ *appellation due exclusivement à la forme du rocher de la pointe du Roc ; le folklore princier Grimaldi n'existe pas à Grandville.*



Grande fête en Côtes d'Armor

Nous tombons de nos lits à 5h35, sans rechigner et le moral gonflé à bloc. Car aujourd'hui est un grand jour. Nous sommes attendus à Lamballe par notre amie Josiane et toute sa proche famille. Famille au sens propre car elle comprend Marie-France, sa petite sœur et néanmoins brillante randonneuse au long cours. Famille au sens figuré avec plusieurs de nos frères diagonalistes. Nous nous devons d'être à l'heure au rendez-vous et de nous présenter en bonne forme car nous pressentons qu'une grande fête nous attend.

Grand jour aussi car nous allons saluer le Mont Saint-Michel, indiscutable merveille de notre patrimoine culturel, "number one" de nos richesses touristiques, par la monstrueuse masse de visiteurs qu'il attire.

Nous commençons cette très prometteuse journée par un copieux petit-déjeuner, avec buffet à gogo et petits encas dans les poches sous l'œil compréhensif du serveur. Ça nous change de la pisse chaude caféinée et des Figolu. Et c'est bon pour le moral. Nous quittons ce Cofitel au bon rapport qualité/prix un peu avant sept heures, dans une aube grise et fraîche. Une brutale descente de quelques hectomètres suffit à me geler le sang... qui retrouve très vite sa température de chauffe dans la rude bosse qui nous amène en ville. Il est trop tôt pour aller admirer la tour-lanterne de la cathédrale. Nous contournons le centre par un grand boulevard, dit de la Marne, complètement désert en ce jour dominical. Sur notre droite, des brumes diffuses jouent à cache-cache dans les deux petites vallées qui cernent le promontoire de Coutances.

Nous laissons rapidement la grande route de Villedieu-les-Poêles pour prendre une petite route, blanche sur la Michelin (la D235 pour ceux qui voudraient la connaître) exactement comme je les adore. Etroite, déserte, un peu vallonnée, suffisamment tortueuse pour casser la monotonie de la rectitude, sans nid de poule piégeur, elle va droit à notre objectif c'est-à-dire Avranches, où un contrôle nous a été imposé par les autorités. Nous traversons des hameaux où seule la faune canine et féline semble déjà en éveil, et de grosses bourgades où l'animation se concentre à proximité des boulangeries : il y a ceux (plus nombreux que celles) qui y vont d'un bon pas (au cas où il n'y aurait déjà plus de croissants) et il y a ceux (ou celles) qui en reviennent, l'air satisfait et la démarche apaisée, avec la baguette sous le bras. Il y a aussi ceux (jamais celles), moins nombreux, qui discutent en attendant l'ouverture du bistrot et ceux (quelquefois celles) qui promènent toutou et parsèment les trottoirs de crottes. Il y a celles (rarement ceux) qui trottent vers l'église pour assister à la première messe. En catimini, comme si le culte n'était pas libre. Il est vrai qu'il n'en sera pas de même à l'heure de la grande messe, celle des bourgeois bien-pensants et endimanchés. C'est chouette la France profonde à l'aube d'un dimanche de fin d'été, que l'on soit en Cotentin ou dans toute autre de ses provinces.

Avranches, comme sa consœur Coutances, est posée sur un promontoire assez élevé pour époumoner n'importe quel pédaleur, fut-il aussi aguerri qu'un tourneur de France. Dur ce raidard ! A mi-pente, je profite sans scrupule d'un besoin aussi naturel que pressant pour envoyer mon jeune camarade à la chasse au tampon. Quand, soulagé mais toujours essoufflé, je parviens au sommet, Bernard s'est déjà acquitté de sa tâche. Je jette un œil sur le cachet : G.Denou, chocolatier – pâtissier. M... ! J'ai raté l'occasion de me taper un petit encas chocolaté. Non seulement j'en suis fan, mais en plus il paraît que c'est très tonique pour ceux dont des forces déclinent. Tant pis ! Nous traversons la ville plein centre, en laissant la partie ancienne et la plus élevée (dite la Plate-Forme) sur notre gauche. Neuf heures ont sonné et la cité s'anime enfin. Ce secteur de la ville est récent (post-dernière guerre mondiale). Les avenues sont larges et rectilignes. Il fait un très beau soleil et je me régale déjà de la belle lumière que nous aurons au Mont-St-Michel, que nous apercevons sur notre droite dans la rapide descente à la sortie de la ville. Auparavant nous avions traversé la place du Général Patton, le triomphateur de la fameuse "percée d'Avranches" le 31 juillet 1944. Une bataille gagnée par les chars américains qui fut décisive pour la reconquête et l'ouverture de la Voie de la Liberté, vers Paris. Ce général, jusqu'alors anonyme étoilé de la terrible

bataille de Normandie, y gagna une notoriété dans les livres d'histoire et un monument dans la ville d'Avranches, qui fut érigé dans un square qui a la particularité d'être territoire américain ! Il paraît que la terre et les arbres de ce square ont été importés d'Amérique ! Incroyable, isn't it ?

En dévalant le promontoire pour gagner la petite ville de Pontaubault, je me remémore la grosse engueulade que nous avons eue, Francis et moi, à cet endroit lors de notre TDF 1997³⁵. Nous nous étions tout simplement perdus en raison d'un arrêt-pipi urgent de mon compagnon. J'avais pris l'habitude, depuis notre départ cinq jours plus tôt, de continuer à rouler tranquillement. Normalement, il revenait comme un obus, satisfait en apparence d'avoir à la fois soulagé sa vessie et libérer le surplus d'énergie que mon allure, toujours faiblarde le matin, ne lui permettait pas de dépenser. Mais cette fois-ci, dans la montée d'Avranches, il n'était pas revenu. C'est moi qui avait fait demi-tour jusqu'au point de séparation, une bonne dizaine de minutes plus tard... pour me prendre un méchant savon, qui avait bien failli me faire abandonner l'aventure. Jusqu'à ce que je comprenne que cette grosse colère de l'Aveugle avait pour cause une vraie et grande frayeur que nous nous soyons réellement perdus. Comme à cette belle époque, nous n'avions pas de téléphone portable... J'étais (vraiment ?) coupable de ne pas avoir attendu... mais Francis a reconnu qu'il avait une carte qui datait de l'époque de Patton... Il était assez normal que l'on se perdît de vue avec des documents cartographiques séparés par cinquante ans d'âge ! Je raconte tout cela à Bernard, car, bien que les raisons en soient différentes, les deux crises d'adrénaline "Avranches 1997" et "Cany-Barville 2005" sont cousines germaines. Leur point commun est un retour très rapide au beau fixe après un méchant coup de tonnerre.

Dans le petit village de Céaux, je reconnais au passage l'hôtel où nous avons passé la nuit en 1997. "Le Petit Quinquin" est toujours là, au croisement de la D43. Je me souviens de cette halte comme si c'était il y a des mois. Je revois notre toute petite chambre bien propre avant que nous étalions nos oripeaux, je revis le dîner interminable car le restaurant était plein, je lis encore aujourd'hui l'impatience dans le regard de Francis et je me souviens du charme assez inefficace que j'avais déployé pour séduire et activer encore davantage un jeune serveur déjà en sur régime... Néanmoins, cela avait été une bonne halte. Parfaitement fortuite puisque nous étions tombés, sur ce bon Petit Quinquin, tout à fait par hasard.

Quand on approche du Mont Saint-Michel par l'ouest, il reste assez discret, le plus souvent caché par la végétation. Et soudain lorsque l'on tourne à droite pour s'engager sur la longue digue, le mirage

de granit apparaît. Comment ne pas craquer devant cette Merveille de l'Occident ? Sur un îlot de moins d'un kilomètre de circonférence et de 80 m de hauteur, les hommes ont construit la plus splendide des abbayes. Il aura fallu plus de cinq siècles pour parachever l'ouvrage et il est stupéfiant que le résultat final soit aussi harmonieux. Je savoure aux cotés de Bernard notre progression vers la Porte du Roi, seul accès au Mont. Nous doublons quelques petits groupes de touristes qui ont eu la bonne idée de faire toute la digue à pied et marchent le regard fixé sur l'abbaye. Sur notre droite des voitures arrivent en convoi continu. A trois cent mètres de l'entrée, je m'arrête et je laisse Bernard partir seul à la quête d'un cachet pour une carte du Brevet Cyclotouriste National. « *Prends tout ton temps, je pourrais rester là jusqu'à la nuit.* » Je ne veux pas risquer de gâcher mon émerveillement par une foudrille débraillée, bruyante, indisciplinée. Comment le Mont fait-il pour résister à un million et demi de visiteurs chaque année ? Mais résiste-t-il vraiment ? Un petit quart d'heure plus tard, un "pèlerin" nous photographie devant la Merveille : une fois, deux fois, trois fois... Car il ne faut pas le rater, ce cliché³⁶ ! Il est trop important !

Il fait un temps merveilleux avec un ciel d'un bleu azuréen parsemé de petits stratus décoratifs et une température idéale pour faire du vélo. Mon genou droit, doté d'un emplâtre de Fector tissugel qui fait très "paralytique", me fout une paix royale. De plus, le vent est quasi-inexistant (à noter dans cette région plutôt ventilée à l'ordinaire) et le décor est intéressant bien que le secteur que nous traversons soit parfaitement plat. En franchissant le Couesnon peu après Beauvoir, nous sommes entrés en Bretagne, plus précisément dans le Pays de Dinan et mieux encore dans les polders du Pays de Dol. Ces terres gagnées sur la mer ont un petit cachet néerlandais tout à fait inhabituel dans notre hexagone : petites routes tracées au cordeau, canaux d'irrigation et de drainage aux rives plantées de roseaux, longues rangées de peupliers, mosaïque de champs de céréales et de légumes divers. Amusant et sympathique. Comme les panneaux indicateurs y sont inexistantes, nous y naviguons au soleil et au pif pour rejoindre la D797 qui conduit de Pontorson à Cancale.

C'est entre St-Broladre et le Vivier-sur-Mer que nous rencontrons Yvon Lebarbier. Il fait demi-tour à notre approche et nous nous saluons en roulant, comme des diagonalistes qui n'ont pas une minute à perdre. On ne change pas facilement ses habitudes. C'est une grande joie de retrouver le solide Yvon et sa légendaire bacchante argentée, ami de longue date (j'ai fait sa connaissance en 1997 lors de mon premier TDF) et plusieurs fois pilote-accompagnateur lors de mes passages dans ce secteur. De plus, c'est un connaisseur puisque qu'il a bouclé le TDF Randonneur en solitaire, en 31 jours, durant l'été 2004. Il est venu en voisin de St-Guinoux, petit village situé près de Châteauneuf

³⁵ voir "Le Tour de France de l'Aveugle et du Paralytique", page 23 – document téléchargeable sur www.gilbertjac.com

³⁶ voir le montage photographique in fine et le diaporama

d'Ille-et-Vilaine, à une demi-douzaine de kilomètres de la côte. En bon Sariste³⁷ efficace, Yvon s'est "mis dans le vent" pour nous ouvrir la route. Il fait un temps magnifique. Il y a beaucoup d'agitation autour de nous. Tout le monde semble être dehors, sur la route, dans les commerces, sur l'immense plage de la baie du Mont St-Michel largement découverte (la marée est basse... comme d'habitude). Des experts font exécuter des voltiges à des engins volants de toutes formes et de toutes couleurs, quelques naïades se dorent la peau sur toute la surface malgré une brise de mer assez frisque, quelques éphèbes trottaient ou sculptent leurs biceps en jouant de la raquette. Un vrai jour de vacances en Bretagne.

Disons vacances pour les nymphettes et leurs Apollons, parce que pour nous ça ne rigole pas. Le Père Yvon nous emmène d'une pédalée énergique à une vitesse de croisière élevée pour les porteurs de sacoches que nous sommes. Plutôt longue cette bosse qui conduit sur les hauts de Cancale ! Mais nous y sommes doublement récompensés de notre sueur. D'abord par un magnifique panorama sur le site de la ville³⁸, ensuite par Thémy Lebarbier en personne, venue s'enquérir des desiderata de ces "pauvres cyclos qui doivent être bien fatigués". Plus que notre fatigue, c'est plutôt notre odeur que Thémy a dû sentir car elle nous propose in petto une vraie lessive ! Vu l'empressement avec lequel nous rassemblons toutes nos fringues sales (malgré nos appliquées séances de savonnage quasi-quotidiennes), il n'est nul besoin de lui faire un dessin pour qu'elle sache qu'elle a visé juste. Nous en profitons pour lui refiler aussi nos deux sacoches arrière et un tas de bazar inutile jusqu'au soir. La pauvre s'en retourne à Saint-Guinoux avec toutes nos odeurs douteuses car le véhicule des Lebarbier est un petit fourgon utilitaire. Merci sainte Thémy !

C'est presque tous nus que nous débarquons sur le port de Cancale, pratiquement vide de flotte. Je sais bien que la marée atteint près de 14 mètres d'amplitude dans cette région, à l'époque des équinoxes, mais elle pourrait faire un effort quand je viens la voir. Je préférerais qu'elle se vautre sur le quai, plutôt que de la voir se défilier au loin en laissant tous ses miasmes et ses détritiques sur le sable.

Si le port est vide, le quai est plein de monde car c'est l'heure de la bouffe. Nous parvenons assez facilement à trouver trois places dans un bistrot pour avaler un demi. Evidemment, "on ne fait pas à manger", dans ce bar. Comme Yvon a un sandwich dans la poche, nous partons à la chasse ou plutôt à la queue aux provisions. Le délai entre la commande et la distribution étant d'une bonne dizaine de minutes, je laisse Bernard, de plus en plus solide dans sa tête et ses jambes, faire le poireau. Je vais rejoindre l'ami Yvon et siroter mon demi. Je me

sens un peu étourdi par cette atmosphère de vacances de juillet si différente de ce que nous avons vécu depuis notre départ.

Après avoir fait viser nos carnets au bar Le Tangon, sur le quai "Administrateur en Chef Thomas" (bigre, je n'aimerais pas laisser mon nom à la postérité avec un tel label), nous laissons cette jolie cité balnéaire pour reprendre la route, ou plus précisément le mur à plus de 10%, qui nous remonte sur le plateau. L'allègement de nos montures d'une bonne demi-douzaine de kilos facilite heureusement l'escalade. Au sommet, je choisis – sans consulter Bernard, qu'il me pardonne ! – de shunter le détour par la pointe du Grouin, balcon royal d'où les aficionados assistent au départ de la Route du Rhum et, pour cela, connue de tous les téléspectateurs. Une nouvelle fois, je renonce à un magnifique panorama et à un ultime adieu au Mont St-Michel pour économiser quelques cinq kilomètres. Je m'en justifie par une fausse raison (bien réelle néanmoins) de circulation trop dense et de foultitude trop agitée. En fait, je gère ma fatigue depuis le départ de ce TDF et je continue d'espérer avec de plus en plus d'impatience l'arrivée de la grande forme. Si seulement j'avais pu donner aussi à Thémy mes huit années de plus !

Mais tout n'a pas été perdu avec le panorama du Grouin. Reste une bonne partie de la Côte d'Emeraude que nous parcourons sans forcer l'allure sur une route en corniche qui offre de magnifiques ouvertures sur la falaise sombre et l'océan aux mille couleurs. Je suis, je serai toujours, stupéfait par la capacité des eaux bretonnes à jouer avec le ciel et à modifier de manière quasi-instantanée la gamme infinie de leurs teintes. Toutes les nuances de bleu, de vert, de blanc et de noir, se croisent, s'unissent, se mélangent, se confondent à chaque passage d'un nuage, à chaque risée, dans chaque sillage. Une merveille que je contemple avec fascination, le cou tordu vers la droite au risque d'attraper un torticolis ou de percuter la roue arrière de Bernard ou d'Yvon, qui ouvrent alternativement la route. Quand l'océan se cache, nous entrevoyons, noyées dans la verdure soignée de jolis parcs, de luxueuses villas, des gentilhommières ou même de véritables petits châteaux, à l'image de cette malouinière de Lupin construite au 17^e par un armateur de St-Malo, qui devait faire de sacrées bonnes affaires !

St-Malo. Nous y arrivons par Paramé et la dique-promenade du Fort-National³⁸. Sur la plage, quelques duos ou trios d'inconditionnels étalent leur viande dénudée, tandis que de rares courageux font trempette. Au-delà de la barre rocheuse, un ballet de petits voiliers blancs qui régatent. A l'horizon, l'île du Grand Bé où repose Chateaubriand... C'est une vraie carte postale...

Yvon stoppe un court instant près du château, à l'ombre du grand donjon. Bernard a sorti son Olympus, s'efforçant ainsi de graver un passage beaucoup trop rapide dans une des plus captivantes

³⁷ de SAR, Service d'Accompagnement Routier, réseau d'amitié créé par l'Amicale des Diagonalistes de France

³⁸ voir le diaporama

cités de France. Fascinante même, autant par la beauté du site que par son histoire et celle de ses enfants illustres : explorateur comme Jacques Cartier, corsaires comme Duguay-Trouin ou Surcouf, hommes de plume comme Chateaubriand ou Lamennais. Notre hommage se limitera à cette trop courte halte...

Trop vite, nous remontons en selle. Trop vite nous parcourons cette belle avenue, dite chaussée Eric Tabarly, entre les remparts et les voiliers au repos dans le bassin Vauban. Nous traversons toute la ville-banlieue de Servan-sur-Mer avec la plus grande vigilance car la circulation est très dense et les chauffeurs du dimanche assez inattendus dans leur comportement.

Dès, la sortie de la ville, quand nous prenons sur la droite la longue descente qui conduit à l'usine marémotrice de la Rance, nous connaissons un vrai moment de bonheur : celui du cycliste qui double une interminable file de bagnoles coincées dans un bouchon ! C'est vraiment jouissif, surtout quand on toise des yeux au passage le con... qui vous a fait une queue de poisson dix minutes plus tôt ! Yvon nous explique que c'est l'heure de l'éclusage et que le pont-levis qui permet l'accès des bateaux à la Rance est levé. Il semblerait que cette gymnastique se répète toutes les heures et dure un petit quart d'heure. Comme la manœuvre a été enclenchée depuis un certain temps (ce qui explique la longueur du bouchon !) nous avons juste le temps de descendre pour entrevoir le tablier qui reprend sa position habituelle. Séance pause-photos deux par deux devant le magnifique estuaire³⁹.

Finies les réjouissances littorales et touristiques. L'heure tourne et nous sommes attendus (avec impatience, je n'en doute pas) à Lamballe par notre chère Josiane. La première partie du trajet, jusqu'à Plancoët via Ploubalay est assez désagréable car elle se fait sur une route à forte circulation, surtout en ce beau dimanche, et assez accidentée, avec des bosses bien marquées à chaque franchissement de vallées : Rance, Frémur, Arguenon et autres bricoles sans nom mais néanmoins fortement encaissées. La seconde partie, de Plancoët à Lamballe via Pléven, est un véritable régal sur une petite route tranquille, vallonnée juste comme il faut et le plus souvent dans un bel environnement boisé. C'est au moins mon troisième passage ici et je ne m'en lasserai jamais.

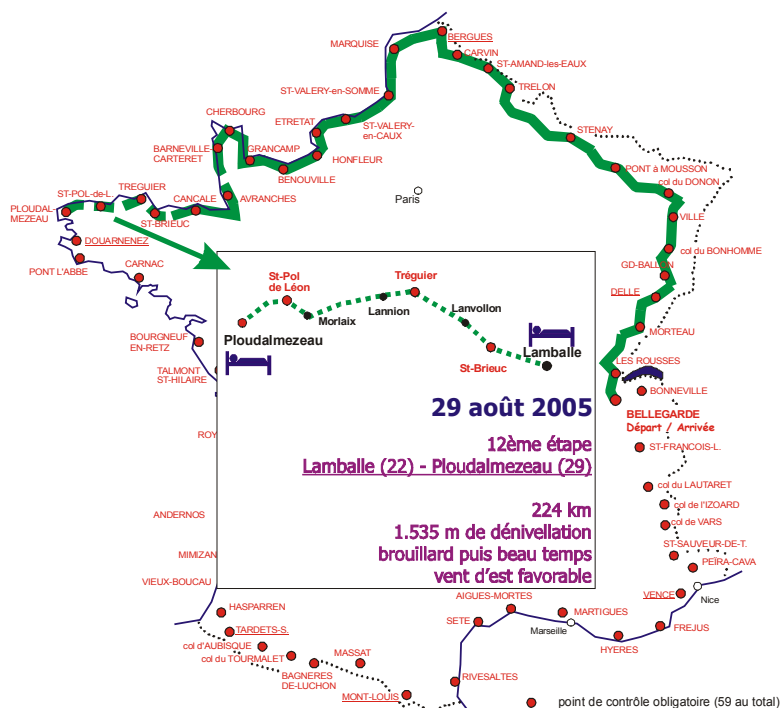
Nous sommes accueillis par Josiane et Luc à 17h40 dans leur solide maison de granit au cœur de la cité armorienne. Je prends conscience en écrivant ces lignes que je ne connais pas cette ville où je viens pour la cinquième fois. A Lamballe, je ne visite que la maison de Josiane ! Après des bises chaleureuses, je surprends un peu nos hôtes en réclamant de l'eau, une éponge et un chiffon pour nettoyer ma randonneuse. La pauvre est tellement sale après les intempéries picardes qu'elle a un

urgent besoin d'une bonne toilette. Et il vaut mieux faire ce nettoyage avant de prendre une douche. Bernard suit le mouvement.

Peu après Thémy arrive avec nos vêtements propres, et nous pouvons à notre tour aller faire un décrassage approfondi. Un petit quart d'heure de repos et vers vingt heures la fête peut commencer. Josiane nous a mijoté un bon dîner auquel elle a convié ses amis et nos amis diagonalistes : Joëlle et Jean-Claude Le Chevére de St-Brieuc, Jocelyne et Daniel Desaize, ainsi que Françoise et Daniel Ménager de Rennes, Thémy et Yvon Lebarbier de St-Guinoux, Marie-France Lesné sa sœur de Lamballe et, en fin de soirée, Yves Pucher de St-Mesmin. Au cours de la soirée, Josiane nous remettra un petit paquet de friandises et une carte d'encouragement de nos amis Schaubert, Lorrains de Francaltroff. Bref, le monde de la grande randonnée cycliste est très bien représenté ce soir et l'ambiance est aussi chaude qu'amicale. Merci, chère Josiane, pour cette magnifique soirée que nous prolongerons au-delà de 23 heures jusqu'à ce que la fatigue vienne me rappeler à l'ordre. Les 187 km, la chaleur, l'émotion de cette déferlante d'amitié m'ont épuisé. J'ai même raté les cinq ou six clichés par lesquels j'avais souhaité mémoriser ces instants...

Peu avant minuit, je tombe dans un sommeil agité aux côtés de Bernard. Nous dormons ensemble ce soir. J'espère que je ne gigoterai pas trop ! Le programme de cette journée a été si intense...

³⁹ voir le diaporama



Notre jour le plus long...

Nous tombons de nos lits à 5h35, comme la veille, ce qui n'a rien d'étonnant car le téléphone-réveil n'a pas été reprogrammé. Josiane nous accueille dans la cuisine. Elle a déjà préparé une collation pour une demi-douzaine d'affamés, les crêpes trônant en bonne place, comme il se doit en Pays breton. Nous en chargerons le rab dans nos sacoches. Bernard attaque d'une mâchoire avide, moi je me force. La fatigue ne me lâche plus et je suis préoccupé par le programme du jour. Je redoute beaucoup cette longue étape de plus de 215 km vers l'ouest, je crains le vent contraire et je sais – pour m'y être déjà fait prendre – que le pilotage est délicat dans la traversée des villes et même dans la campagne avec des panneaux indicateurs qui vous "balancent" sans états d'âme sur la voie rapide.

Pour St-Brieuc, où j'avais longuement tournicoté avec mon compère l'Aveugle lors de notre dernier passage au retour d'Inverness⁴⁰, nous n'aurons pas de problème cette fois-ci puisque Josiane a enfourché son coursier titano-carboné de 7,5 kg afin de nous montrer le chemin. Cette charmante copine, qui a bien compris que nous devons d'une part pointer nos carnets et d'autre part traverser la ville pour rejoindre la route de Lanvollon, a choisi de nous conduire d'abord au Centre Hospitalier où elle bosse, puis de nous faire contourner l'agglomération par la rocade sud. Si les zigs et les zags, sur quelques tronçons de voie rapide interdite aux cycles, pour rejoindre l'hôpital

Le Foll (vous avez dit fou ou folle ?) ne me gêne pas outre-mesure (Josiane était si contente de montrer ses potes "tourneurs de France" à sa copine pharmacienne !), je dois avouer que j'ai senti monter quelques relents de moutarde dijonnaise à mes narines quand nous nous sommes trouvés, sur la fameuse rocade, immergés dans un fog typiquement londonien. Et glacé de surcroît ! Je me suis vu rapidement largué par notre Amazone, lancée au triple galop sur son pur sang, suivie d'un Bernard suffisamment costaud pour accompagner cette cavalcade infernale. Moi, quand je les ai perdus de vue à la sortie de Trémuson, sur des routes confidentielles où je n'aurais jamais dû être, je n'étais pas trop content. Heureusement, ils m'ont attendu et Josiane a nettement ralenti la cadence.

Comme mon compteur me l'a indiqué et comme mes vérifications postérieures sur la carte IGN 1/100.000 le confirment, notre très chère Josiane nous a "raccourci" (c'est elle qui le dit) le parcours... en l'allongeant de 7 km au moins ! Bien joué, chère amie ! Tu n'aurais pas passé un pacte avec la Sorcière pour nous mettre du rab kilométrique, "à l'insu de notre plein gré", le jour de l'étape la plus longue de notre Ronde ? Nous ne sommes pas près d'aller au lit ce soir !

Mais ce petit différent est vite dissous avec un thé bien chaud et bien sucré, dans les douillefs fauteuils de cuir du bar d'un hôtel chic à l'entrée de Lanvollon. Nous ne laissons pas Josiane reprendre la direction de l'est sans lui avoir claqué deux grosses bises sur chaque joue (soit 8 au total !). Et encore merci, petite sœur, pour ton accueil (l)emballant et ton pilotage (presque) parfait !

Il est un peu plus de 10h00 quand nous quittons Lanvollon pour prendre la direction de Tréguier. Le brouillard a disparu et le ciel se débarrasse progressivement de ses scories. Une magnifique journée s'annonce, d'autant plus belle pour nous qu'un vent de nord-est, d'abord léger et bientôt soutenu, s'est levé. Un gentil zéphyr comme on les adore quand on pédale en lui montrant son dos et quand on a une longue, très longue, route à faire. En l'occurrence au moins 170 km et quelques sérieuses bosses. La route de Pontrioux est peu circulée et nous pouvons y progresser à bonne allure et en toute quiétude. Les sacoches ne sont pas trop pesantes (on aurait pu le craindre après les "vacances" que nous avait offertes Thémy la veille).

Le paysage est assez agréable. Nous venons d'entrer dans le Trégor, vaste plateau de terrains granitiques et argileux où alternent zones bocagères avec troupeaux de vaches et élevages de cochons très odorants, et secteurs de cultures céréalières. Le relief est mollement ondulé, sauf au

⁴⁰ voir Hello Nessie page 54, document téléchargeable sur www.gilbertjac.com

franchissement de rivières bien encaissées, comme le Trieux et le Jaudy, dont les vallées possèdent encore quelques résidus de la grande forêt antique. Nous traversons de gros villages. Que du granit et des fleurs à gogo ! Les robustes églises aux clochers ciselés, les petites chapelles et les nombreux calvaires témoignent de la foi ancestrale des gens de ce pays.

Quelques minutes avant midi, nous hissons nos attelages sur les hauts de Tréguier. J'hésite un court instant à effectuer la descente sur le port du Jaudy et la magnifique cathédrale Saint-Tugdual, alors que se présente sur notre gauche la route de Lannion et un Intermarché très alléchant pour nos estomacs affamés. Consulté, Bernard me suit dans le choix de la solution la plus raisonnable : manger ici, puis filer directement. Notre objectif du jour – Ploudalmezeau – se trouve encore à près de 140 km, soit au minimum huit heures de route sur un terrain accidenté. Dommage pour St-Tugdual qui mérite beaucoup plus qu'un hommage en coup de vent ! Moi, j'ai déjà visité Tréguier et mon copain se promet d'y revenir, en touriste non pressé.

Bernard part faire les achats, pendant que je m'occupe du contrôle et de la surveillance des randonneuses. Pour le visa des carnets, je tombe par hasard sur une cyclote d'une société locale qui tient une boutique-bazar dans la galerie marchande. Elle s'intéresse bien sûr à notre odyssee et pour ne pas être en reste me parle du doyen de son club qui fait encore des tas de kilomètres, qui faisait des tours de ci et de ça, qui a fait des Paris-Brest... Bref, un mec comme nous. Ça existe, heureusement !

Après avoir avalé notre habituel repas "pain/jambon/fromage/yaourts/fruits", arrosé de coca-cola sur le parking de l'Intermarché, en lisière d'un petit bois derrière les poubelles, nous reprenons la route en tenue aussi légère que possible car la température doit approcher des 30°. Le vent s'est un peu renforcé et je regrette de ne pouvoir déployer un joli spinnaker aux couleurs bourguignonnes, car ce sympathique compagnon nous souffle "plein cul". Même sans voile, nous jouons aux chars à vent sur la route de Lannion, (surtout dans les descentes, admettons-le !) et c'est bien agréable, notamment en pleine digestion.

La traversée de Lannion se fait sans problème. C'est presque tout droit et les indicateurs de direction vers Morlaix abondent. C'est une ville d'architecture moderne dans la partie que nous traversons. Pas grand-chose de vraiment bretonnant. Le seul souvenir que j'en retiens, c'est l'infâme bosse qu'il faut escalader pour s'en extraire ! Quel mur ! Juste après le pont du Léguer, c'est "tout à gauche" et près de dix minutes de galère dans les fumées des camions. Evidemment, dans ces cas là, le vent ne sert plus à rien. Pas fou, le Zef, il ne veut pas polluer son haleine avec toutes ces saloperies carbonées cancérigènes. Moi qui me croyait aussi costaud "qu'il y a huit ans" sur le

plateau, je suis contraint de ramper comme un ver de terre. Ô rage ! Mon désespoir est atténué par les grimaces de mon compère qui n'est guère plus guilleret que moi.

Enfin, au sommet, nous retrouvons notre souffle et notre énergique pousseur. Huit kilomètres plus loin, nous plongeons jusqu'à l'océan. St-Michel-en-Grève, la Lieue de Grève, St-Efflam sont des lieux charmants, d'autant plus agréables à cycler que la route est posée sur la plage, ce qui est assez rare dans la péninsule bretonne. Le grave défaut de cette magnifique baie est qu'elle est largement envahie pas des monceaux d'algues vertes, assez malodorantes. Nos compatriotes bretons ne paieraient-ils pas ainsi les excès de saloperies nitratées qu'ils balancent dans leurs champs ?

Nous ne saurons jamais si la Lieue de Grève que nous venons de faire est une lieue de poste de 3.898 m ou une lieue nouvelle de 4.000 m, mais il est certain que ce n'est ni une lieue commune de France de 4.445 m ou une lieue marine de 5.555 m 50 ! Disons que nous avons parcouru une lieue de pays, « *lieue qui diffère de la lieue commune et dont la longueur est déterminée par l'usage particulier de telle ou de telle contrée* » (selon Littré). Si l'on ajoute que l'on comptait les distances en toises, qui valaient 6 pieds, qui mesuraient 12 pouces, qui se divisaient en 12 lignes, chacune d'elle valant deux millimètres deux mille cinq cent cinquante-huit dix-millièmes (2mm, 2558), ils devaient avoir des cerveaux bourrés de microprocesseurs Pentium IV de dernière génération, nos ancêtres ! Ce n'est pas possible autrement. Quand je pense que nos jeunes enfants ont besoin d'une calculette pour multiplier 23,5 par dix !

Une crevaison de Bernard en plein centre de Plestin-les-Grèves me ramène sur terre. Mon copain remonte au score : 7 à 2, toujours en ma faveur. Evidemment, c'est le pneu arrière. Et bien sûr, il faut retier tout le barda. La chaleur est étouffante, mais nous avons heureusement trouvé un peu d'ombre. Je me souviens avoir dormi à quelques centaines de mètres de là en 1997, chez un ami de Francis, Gérard Audebrand, grand randonneur et diagonaliste. Nous avions été magnifiquement reçus et gâtés par Madame Audebrand, comme si nous étions ses fils. Je ne les ai pas prévenus de notre passage, volontairement. En raison de notre horaire incertain (ne pas "déranger" à l'heure de la sieste) et de la longueur de l'étape (difficile et incorrect de limiter une visite à quelques minutes).

Bernard repart les pattes sales et moi, la tête embrouillée par cette chaleur inhabituelle, qui devient lourde. Le vent est un peu tombé mais nous donne toujours un salutaire coup de "pousse" pour la traversée du Petit Trégor, secteur plus vallonné, mais aussi plus cornouaillais, avec la présence de petites maisons aux murs crépis au lait de chaux.

Une quarantaine de minutes plus tard, nous passons sous la voie rapide de Brest avant de plonger brutalement sur Morlaix. La traversée de cette curieuse ville, toute étirée au long de l'étroite vallée (du moins pour la partie ancienne, car les nouveaux quartiers ont escaladé les deux rives depuis belle lurette) est simple : il suffit de remonter la rivière en rive droite, de la traverser aussitôt que possible et de la redescendre en rive gauche. On "monte" avec le regard sur le beau viaduc de granit à double étage qui balade les trains à 58 mètres de hauteur et l'on "descend" avec le nez levé vers le tablier de l'aérien pont routier de la voie rapide.

A la sortie de la ville, nous roulons un long moment vers le nord en longeant au plus près la rive de cette rivière de Morlaix qui progressivement devient baie. La route plate pourrait être encore plus sympathique si la mer était plus haute et les algues vertes moins abondantes. Sur l'autre rive, j'aperçois au loin le petit port de pêche de Dourduff où j'avais déjeuné avec Eliane, il y a quelques années. L'angle de vue s'élargit avec notre progression. Toute la baie se découvre avec ses multiples rochers et ses minuscules ilots. Devant nous la presqu'île de Carantec et plus loin le château de l'île du Taureau. C'est très chouette, tout ça ! Et quand il y a des choses à voir, les kilomètres et le temps passent très vite.

Nous sommes déjà à St-Pol-de-Léon. Je connais bien cette ville pour y avoir passé une nuit contre ma volonté, après avoir raté le bac de Plymouth (départ de Roscoff), en raison de la perte de mes documents dans une boulangerie. Toute une histoire qui avait bien failli compromettre notre raid vers l'Ecosse⁴¹. Je ne puis me retenir d'aller faire un tour jusqu'à cette boulangerie, située en face de la cathédrale. Mais c'est une jeune serveuse qui officie. Dommage, j'aurais bien aimé raconter à la patronne (fort sympathique) la suite de nos aventures... Pendant ce temps, Bernard s'est occupé du visa pour nos carnets dans une autre boulangerie, proche de la chapelle du Kresker. Cet établissement porte le joli nom de "La Cerise sur le Gâteau". Dommage que mon copain ait pensé à acheter du pain pour le goûter, mais ait oublié le gâteau et sa cerise. Avant de repartir, nous contemplons le clocher de la chapelle du Kreisker⁴². C'est une « *merveille d'équilibre et d'audace* » selon Vauban qui en connaissait un rayon.

Je suis une nouvelle fois étonné par la rupture géographique que constitue le franchissement de la rivière de Morlaix. Le passage du Trégor au Léon – ou vice-versa – n'est pas seulement un changement de nom sur la carte. Si pour le géographe, cette transition se traduit dans le parler et les costumes ou dans les coutumes et les croyances, elle apparaît clairement au simple voyageur de notre espèce,

dans la topographie, dans l'habitat, dans le paysage agricole. Le Léon est un plateau granitique peu vallonné, mais entaillé de profonds abers, surtout dans sa partie occidentale. La côte y est sauvage, très découpée, battue par les vents et les vagues, tandis que l'intérieur est intensivement cultivé. C'est la région privilégiée du chou-fleur et de l'artichaut, mais aussi des pommes de terre primeur, des carottes, des endives, oignons, salades et autres brocolis. La forêt a pratiquement disparu. La flèche des clochers et la tour des châteaux d'eau fixent l'horizon. Dans les villages, les maisons aux murs blancs et aux volets peints de couleur vive, cernent de délicats petits enclos paroissiaux qui n'ont certes pas tous le raffinement de Guimiliau ou St-Thégonnec, mais comportent au moins un délicat calvaire à proximité de la petite église.

Si le parcours est facile de St-Pol à Guissény, le final est beaucoup plus coriace car la route escalade le plateau avant de jouer à plusieurs reprises au yoyo avec les abers Wrac'h et Benoît. Exercice douloureux, surtout en fin de journée avec 200 bornes au compteur !

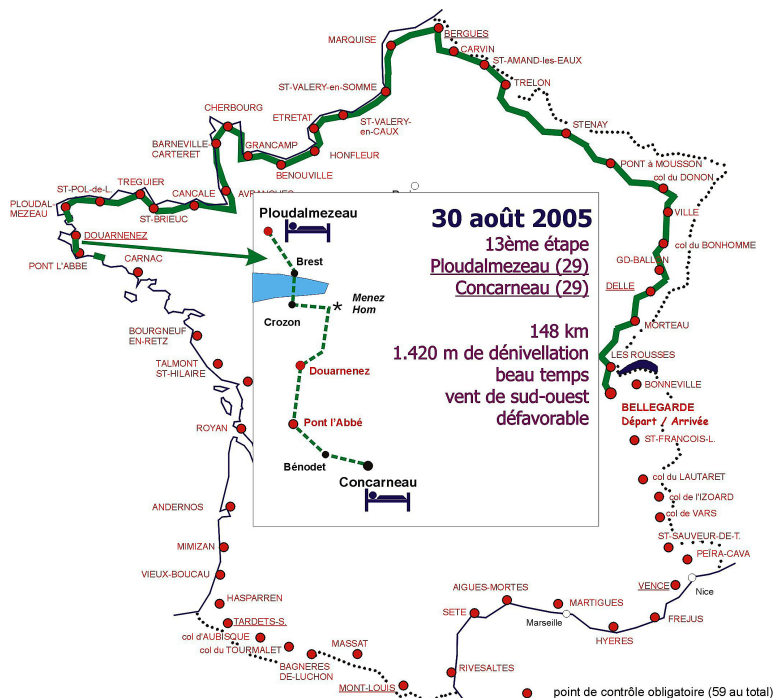
Il est déjà 20h10 quand nous nous présentons à la porte de l'hôtel des Voyageurs de Ploudalmezeau où Bernard avait retenu une chambre et confirmé notre arrivée en cours de route. Mais nous trouvons porte close et il faudra cinq bonnes minutes, et le secours d'une pensionnaire, pour réactiver le patron qui ne nous attendait plus et avait déjà clos sa boutique ! Comment voulez-vous que la France tourne rond ? Si encore le bonhomme était un vieil asthmatique en fin de carrière, je comprendrais qu'il ferme tôt le jour où son resto ne fonctionne pas en soirée, mais quand même, ne pas attendre des clients affirmés, c'est un peu fort !

Nous récupérons notre clé, obtenons un renseignement (assez vague) pour trouver à dîner ("le plus tôt sera le mieux") et nous prenons rendez-vous pour le petit-déjeuner à 7h00 le lendemain. Après avoir erré quelques hectomètres dans la petite ville déjà endormie, nous trouvons une pizzeria assez sympathique. Pizza, salade verte et chococlat liégeois sont censés, avec le demi de bière et la bouteille de Badoit, me redonner toute l'énergie dépensée au cours de cette étape de 224 km, négociée à la moyenne (record pour ce TDF ?) de 21,2 km/h. Disons, 19,2 pour nous + 2 pour le vent favorable.

Je me mets au lit à 22h30, nourri, douché et vraiment fatigué. Je n'ai même pas le temps de me repasser dans ma tête le film de cette très longue journée qui aurait pu être infiniment plus pénible si le vent avait été contraire...

⁴¹ voir *Hello Nessie* page 10, document téléchargeable sur www.gilbertjac.com

⁴² voir le *diaporama*



Notre ami Georges...

Nuit calme à l'extérieur, mais agitée dans mon plumard. Fatigue excessive sans doute due à la chaleur et une alimentation liquide insuffisante, et peut-être aussi à l'abus du grand braquet. Le vent favorable n'est pas toujours un ami qui vous veut du bien. Lever à 6h00, petit-déjeuner à la française, c'est-à-dire assez léger, et départ à 7h20. Le patron est plus aimable que la veille. Sa semaine doit commencer seulement le mardi et, dans ce cas, il l'attaque du bon pied. La veille au soir, il s'était mis en RTT...

Nous n'avons rien vu de Ploudalmezeau, mais ce n'est pas très important car il n'y a rien à y voir. Et si l'organisateur du TDF n'avait pas exigé un visa dans cette ville, il est probable que je n'en connaîtrais même pas l'existence !

Nous partons avec le jour qui se lève tardivement à l'extrême ouest de notre hexagone national. Le décalage avec "chez nous" est largement d'une heure. Il fait doux et l'air est calme. La route de St-Renan est à peu près plate et encore peu encombrée. Bernard a pris la tête du convoi et, dans sa roue, je cogite... à une petite promenade en mer dans la rade de Brest. C'est-à-dire à la possibilité de rejoindre St-Nic à la narine du "nez de Crozon" via le bac du Fret, plutôt que de faire le tour de la rade par Daoulas, le Faou et le pont de Térénez. C'est un raccourci d'une trentaine de kilomètres et, si cette option ne gagne pas de temps (tout dépend des horaires de traversée), elle sera, sans aucun doute, beaucoup moins fatigante. Je mijote des arguments pour mieux convaincre Bernard des avantages de cette géniale idée, assurément inspirée par la fatigue qui alourdit mes

jambes : par exemple que nous avons déjà fait le trajet du Faou en Diagonale, ou encore que la traversée de la rade n'est pas sans intérêt, en particulier avec le passage devant l'île Longue, repaire de "nos" sous-marins nucléaires.

Je profite d'un arrêt-pipi à la sortie de St-Renan pour déployer ma plaidoirie et emporter avec facilité l'assentiment de mon complice. Reste évidemment à arriver au port assez tôt pour ne pas rater le bac du matin. Dopé par cette facile victoire, je me concentre sur le pilotage dans la traversée de l'agglomération brestoise. Les souvenirs que j'ai gardés de la Semaine Fédérale de Quimper me sont utiles. Le fait qu'un port est plus facile à trouver qu'une gare (pour le premier, il suffit de se laisser descendre !), aussi. Mais, sans aucune fausse modestie, Bernard en est témoin, j'ai réussi une traversée de Brest aussi rapide qu'un vieux corsaire local. Nous nous pointons au guichet à 8h56'... Pas de chance le premier bac est parti à 8h30. Courte hésitation, rapide calcul, coup de

séduction de la charmante étudiante-hôtesse d'accueil qui propose de surveiller nos vélos dans l'attente du bac de 10h00... et la décision est vite prise : nous prenons des billets ! De toute façon, il nous faudrait près de 3 heures pour rejoindre St-Nic (57 km) par la route compte-tenu du relief. La traversée étant de 25 minutes et la distance du Fret à St-Nic de 25 km, c'est à peu près du "kif", exception faite de la relaxante heure trente de repos.

Un bon bistrot, un grand café, deux gros croissants et l'effeuillage du quotidien "L'Equipe" nous aident à patienter. Quant à la traversée, elle est sans histoire... et sans grand intérêt, même si j'avais laisser entendre l'inverse à mon compère. L'ayant déjà faite dans l'autre sens avec Francis, l'Aveugle, ce malheureux jour où j'ai perdu mes documents à St-Pol-de-Léon, je savais à quoi m'en tenir...

Nous débarquons au Fret à 10h25'. Une rude bosse nous ramène au centre de la presqu'île (que j'appelais le "cou de la chèvre" quand j'étais écolier et que l'on apprenait encore la géographie de la France). La presqu'île de Crozon est très réputée et ses pointes extrêmes - la pointe de Penhir, le cap de la Chèvre - sont d'une rare splendeur. Mais dans l'intérieur, il faut bien constater qu'il n'y a pas grand-chose à voir, l'océan étant presque toujours invisible à moins de grimper jusqu'au sommet du Menez Hom. Nous ne traînons donc pas sur la grande route, que nous délaissions avec soulagement pour prendre la petite route de Saint-Nic. Notre seul arrêt est pour photographier la délicieuse chapelle St-Jean. C'est un pur bijou⁴³,

⁴³ voir le diaporama

comme on en trouve de manière inattendue sur le bord des routes du Finistère ! Et la petite vieille toute cassée qui nous regarde faire d'un œil bienveillant, est bien croquignollette. Elle méritait elle aussi une photo, mais je n'ai pas osé. J'ai horreur d'être pris pour un touriste qui mitraille dans tous les sens. D'ailleurs, c'est un vrai portrait que méritait ce visage plissé par les ans et tanné par les embruns.

Nous entrons dans le village de St-Nic au bon moment pour faire nos courses. Un commerce Spar, qui vend de tout, suffit à faire notre bonheur et le terre-plein ombragé en face de la petite église, est une invitation au pique-nique et à la sieste.

Mais Bernard qui n'a pas son quota kilométrique matinal et qui s'avère un chasseur de cols de plus en plus vorace, ne résiste pas à l'appel d'un panneau "Menez Hom", 4 km. Le Finistère qui n'avait pas de cols il y a une vingtaine d'années, en possède au moins trois désormais. Dont ce fameux col du Menez Hom situé au croisement de la D887 de Châteaulin à Crozon et du raidillon de 2 km qui conduit au point culminant du Parc régional d'Armorique. Col artificiel puisqu'il ne correspond aucunement à un abaissement de la ligne de crête permettant le passage entre deux vallées, mais col officiel puisque l'on y a planté un panneau pour satisfaire les amateurs⁴⁴. Si Bernard en avait parlé plus tôt, nous aurions continué sur la D887 jusqu'à St-Marie-du-Menez Hom dont la merveilleuse église justifie le détour. Maintenant que nous sommes descendus sur St-Nic, je n'ai pas le courage de remonter là-haut. Je lui échange un aller-retour au col pour lui, contre une heure de sieste pour moi... Il accepte, bien sûr. Et moi, je devrais me sentir gêné, mais décidément aujourd'hui je suis trop fatigué. Il grignote rapidement et s'en va. Moi, je déguste lentement mon melon, mon jambon et mon Caprice des Dieux, somnolant quelques minutes entre chaque mets.

Bernard est de retour quarante minutes plus tard (il n'est pas monté jusqu'au sommet du Menez Hom) et nous quittons St-Nic vers 13h20. Une très grosse heure plus tard, nous sommes sur les hauts de Douarnenez, près d'un centre commercial Intermarché. Cela deviendrait presque une habitude ! Nous avons sérieusement peiné dans le secteur de Plomodiern, Plonévez et jusqu'à

Douarnenez en raison du relief et surtout d'un méchant vent du sud qui s'est levé, comme ça sans prévenir vers 14 heures. Le temps est aussi beau que la veille et presque aussi chaud. Ce foutu vent ne pouvait pas rester au nord-est ? Quel connard !

Nous faisons viser nos carnets dans une pharmacie de la galerie marchande. J'en profite pour acheter de la biafine pour mes coups de soleil, du synthol pour masser mes cuisses douloureuses et du paracétamol pour chasser les courbatures. Nous postons aussi une carte officielle pour que Bernard Clamont, notre tuteur, soit informé de notre Ronde. Ne sommes-nous pas ses enfants chéris pendant ce Tour de France ?

Et c'est reparti aussi sec, car si l'étape du jour est annoncée courte, ce foutu vent va la durcir à coup sûr. Nous repartons tellement vite que nous prenons la route de Quimper plutôt que celle de Pont l'Abbé. Je m'aperçois de l'erreur au bout de cinq kilomètres par le numéro de la route sur une borne kilométrique. Je ne saurai jamais si j'ai eu raison de revenir sur le parcours du road book, en rejoignant Ploudergat par une petite route tarabiscotée, ou s'il aurait mieux valu continuer jusqu'à la rocade ouest de Quimper. En kilométrage, ça doit se valoir, mais en difficultés ??? Parce que le parcours Ploudergat - Landudédec - Pouldreuzic - Plonéour - Lanvern - Pont l'Abbé est une épouvantable et gigantesque tôle ondulée où le vent s'est fait un vrai plaisir de nous massacrer et de nous faire ramper à ses pieds. Je n'ai rien vu du décor. J'ai ramé et presque pleuré.

Enfin, un peu avant 17 heures (heure à laquelle j'espérais être à Concarneau et que j'avais annoncée depuis St-Nic à Georges Mahé), je soigne mon chagrin et ma fatigue à la terrasse d'un Bar-Tabac-Presse-Rapido-Cave à Cigares, avec l'aide d'un coca servi par une petite mignonne joliment tatouée. Un vrai musée le derme de cette gamine ! Son petit copain ne doit pas s'ennuyer durant les longues soirées d'hiver, surtout si les parties qui nous sont cachées se révèlent aussi bien décorées.

Nous ne traînons pas car Georges est en route pour venir à notre rencontre et il doit commencer à s'inquiéter de notre retard. Comme c'est un mauvais jour pour moi, je merdouille lamentablement pour sortir de la ville en raison de travaux. J'essaie de les contourner en rejoignant directement la rocade par une voie sans issue. Retour obligatoire à la case départ et encore une dizaine de minutes de perdues ! Pas d'autre solution que de suivre le trafic routier et de bouffer de l'oxyde de carbone, à en perdre le souffle.

Georges nous attend peu après le croisement de la route de Quimper. Il est en pleine forme ce grand ami, notre ancien complice de randonnées en Bourgogne et de Diagonales de France. Moment d'émotion partagée. Nous avons tant de choses en commun tous les trois, Georges, Bernard et moi !

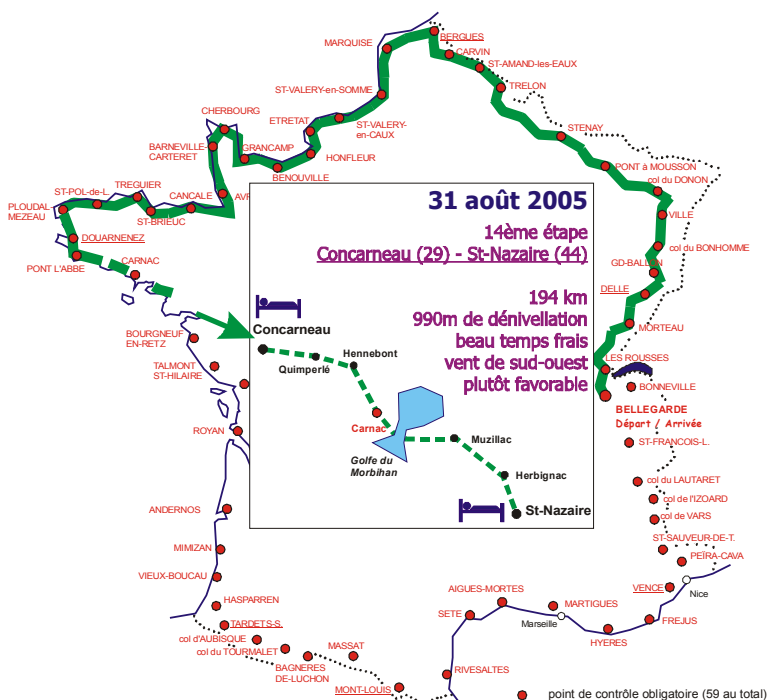
⁴⁴ *les organisateurs de la Semaine Fédérale de Quimper avaient même eu l'audace de planter le panneau du col de l'Ode Trédudon au droit de l'antenne du Roc Trévezel, le dimanche de la "Randonnée des Trois Cols" pour de fausses raisons de sécurité. Sans en informer les participants qui ne connaissaient pas la région et qui se faisaient prendre en photo devant un panneau planté à 2 km de son emplacement normal. Profondément heurté par cette forfaiture, j'avais demandé au président du Club des Cent Cols d'intervenir par écrit, auprès de la Fédération. Il n'a pas jugé utile de le faire car il ne trouvait pas ça choquant. J'ai donc quitté le Club des Cent Cols. Ouf, ça soulage de l'écrire ! Il fallait bien que je trouve l'occasion de le faire...*

Comme la circulation est dense et la bande cyclable étroite, il est impossible de parler en roulant. Mieux vaut en finir au plus tôt. Par le pont de Cornouaille et son magnifique point de vue sur l'estuaire de l'Odette, par la Forêt-Fouesnant et le toboggan à 18% du Beg Menez (nous le descendons !), par la magnifique ville close de Concarneau devant laquelle nous numérisons nos retrouvailles⁴⁵, nous parvenons vers 19h30 chez Georges, où son épouse Liliane nous accueille comme des enfants prodiges.

Cette 13^{ème} étape devait être courte et elle le fût avec ses 148 km. Elle était prévue assez vallonnée et le pronostic était correct avec 1.420 m de dénivellation cumulée. Je l'avais imaginée facile avec un bon vent de nord-ouest portant et mon pronostic était complètement erroné, car ce fût une vraie galère !

Mais une belle soirée commence. Gommée la fatigue, oubliée la souffrance dans les bosses du Pays bigouden, au diable le vent qui tue et la chaleur qui écrase. A nous l'amitié, les merveilleuses langoustines de Liliane, l'évocation des souvenirs, bons et mauvais, cyclistes et autres...

Merci, chers amis !



Retours sur le passé...

Je me lève à 5h50. Je n'ai pas très bien dormi – sans doute à cause d'un estomac un peu trop surchargé au départ – mais curieusement mes jambes vont mieux, beaucoup mieux. Les protéines de langoustines doivent posséder des pouvoirs magiques.

Une heure plus tard, après un copieux déjeuner café/crêpes (pas café/ crème !) et nous avoir remis à chacun une réserve de crêpes, Georges nous pilote avec sa voiture jusqu'à la sortie de la ville. Le jour point à peine. La température est douce (18°) et nous roulons les cuisses à l'air; le ciel est sombre et nous jouons aux lucioles avec nos coupe-vent jaune fluo.

La route est tranquille, raisonnablement ondulée (il faut bien franchir les Aven, Belon, Laita, Scorff ou Blavet) et touristique, surtout dans les coquettes cités que nous traversons (la délicieuse Pont-Aven et son Bois d'Amour, Quimperlé et ses maisons à pans de bois, Hennebont et son énorme clocher-tour.) En franchissant la Laïta à Quimperlé, nous sommes passés de Cornouaille en Pays Iorien-tais, et un peu plus loin de Finistère en Morbihan, sans y percevoir un changement notable. Dans une campagne très verdoyante, bocagère, où la forêt antique s'est réduite à quelques rares boqueteaux, nous découvrons d'innombrables chapelles, calvaires, manoirs, petits châteaux qui ont en commun d'être faits de cette belle pierre de granit sombre, recouverte de lichens. Les villages sont soignés, les maisons sont blanchies, les jardins sont fleuris. La campagne sud-bretonne est douce et agréable. Nous avons la chance de la traverser dans une belle lumière matinale, sous un ciel paré de voiles dia-

⁴⁵ voir le montage photographique in fine et le diaporama

phanes. Nous parcourons ainsi en touristes, sans forcer l'allure et "non-stop" (exception faite d'un court arrêt "pipi/crêpe"), les 65 km qui nous amènent jusqu'au village de Merlevenez, à l'est de Lorient.

Alors que je commençais à me réjouir de notre entrée dans le secteur le plus touristique de cette étape, à savoir la région du Golfe du Morbihan, il se produit un phénomène climatologique inattendu : le ciel se couvre avec une surprenante soudaineté. En moins d'un kilomètre, nous passons de la lumière à la grisaille uniforme. Toutes les ombres portées se sont effacées comme par magie. Notre environnement vient de perdre sa troisième dimension ! Quelle poisse ! Moi qui me régalaïs d'avance des jeux de lumières sur la rivière d'Etel ou le golfe du Morbihan, c'est complètement foutu ! Le vent, quasi-inexistant jusque là, se lève par l'ouest. Peut-être va-t-il chasser cette crasse cotonneuse ? Que nenni, il nous faudra attendre le milieu de l'après-midi pour retrouver une vraie lumière. Je rage ! C'est encore un coup de la Sorcière. J'en suis certain. La vicieuse a changé de stratégie et invente chaque jour une nouvelle perfidie : hier le Zef massacreur, aujourd'hui le tourisme dans la pénombre. Quelle garce !

Consterné, je ne jette même pas un regard sur la rivière d'Etel et le délicieux hameau de Saint-Cado, à peine visible dans la laitance. Je connais, heureusement. J'ai déjà admiré tout cela, en touriste flâneur, avec Eliane et sous le soleil. Mais j'aurais tant aimé revoir. Ce qui est beau ne lasse jamais.

Un kilomètre après Erdeven, nous faisons un court arrêt dans le site des alignements de Kerzerho. Ce sera "notre Carnac", à nous. C'est gratuit et ça ne prend pas de temps. D'ailleurs nous ne verrons (et ne photographierons) que les 4 ou 5 premiers des 1.130 menhirs disposés en 10 lignes de ce site : il paraît que tous les autres ressemblent à l'avant-garde. Pendant que nous nous numérisons réciproquement à coups d'Olympus, un petit groupe de touristes se pointe. Une dame repère nos plaques de cadre.

« T'as vu, chéri, I z'ont des plaques de l'US Métro. Nous aussi ON est de la Métro... »

Ce sont deux couples de parigots grand teint, pur accent et forte gouaille. Notre TDF les intéresse moins que leurs propres activités associatives, dont j'ai retenu seulement qu'elles ne concernaient pas le cyclisme. Chapitre clos. Nous demandons à "Mon chéri" de nous prendre en photo⁴⁶ devant le plus beau spécimen du secteur. C'est un bloc de 3,50 m de haut, qui doit bien peser 30 tonnes. Ça devait faire mal aux légionnaires romains, quand Obélix leur balançait des cailloux comme ça !

Nous entrons dans les faubourgs de Carnac à 11h30. Carnac, ce n'est pas seulement un vaste cimetière de mégalithes. C'est aussi une très jolie

petite cité balnéaire, habitée en permanence par 5.000 Carnacois et l'été par trois fois plus de vacanciers. Il en reste beaucoup de ces bipèdes glandeurs en ce mardi tout blanc, dernier jour du mois d'août 2005. La ville toute en longueur, n'est qu'une suite d'hôtels, de boutiques de souvenirs et de commerces de fringues ou de bouffe. Nous tirons au sort Le Baba, pâtisserie/salon de thé, dans l'avenue des Druides (décidément on ne se sort pas de la préhistoire par ici !). Choix excellent. L'établissement est nickel et activé par trois jeunes donzelles vêtues de rose, "tabliées" de vert et coiffées d'une barrette blanche. Super souriantes, accueillantes et performantes, ces petites nénettes. J'adore être ainsi pris en main, surtout quand je suis en "limite fatigue". Bernard aussi, je crois. En une douce et agréable demi-heure, nous avalons un sandwich-jambon poussé par une Heineken, un gâteau très chocolaté et encore un pain au chocolat pour caler le petit trou qui subsistait. Nous avons aussi fait viser nos carnets de route.

Mais il faut repartir car nous voulons prendre la navette de 13h00 pour Port-Navalo. Nous choisissons la route du bord de mer par Carnac-plage et La Trinité où nous saluons les grands trimarans de la Route du Rhum et autres exploits transocéaniques. Quelles bêtes de race ! Dangereuses néanmoins, comme en témoigne la plaque en mémoire de Loïc Caradec « *disparu en mer à bord du catamaran Royale, lors de la Route du Rhum en novembre 1986.* »

Grosse déception pour nous à l'embarcadère de Locmariaquer où nous arrivons à 12h45. Les vedettes de 13h00 et de 14h00 ont été supprimées pour cause de clientèle insuffisante. Il faut attendre 15h00 pour pouvoir traverser. Pas moyen de discuter puisque ladite vedette a son port d'attache de l'autre côté. Je râle pour le principe. Et surtout parce nous avions anticipé notre départ de Bellegarde pour bénéficier de la fréquence horaire des bacs, durant les deux mois des vacances d'été. Dès le 1^{er} septembre, le nombre de passages est réduit de moitié ou plus. C'était bien la peine !

Nous tuons le temps en roulant jusqu'à la pointe de Kerpenhir, qui fait face à Port-Navalo. Ah ! Si nous avions des ailes ou si nos randonneuses étaient amphibies ! Le coin est assez sympathique avec la forêt de pins maritimes rabougris et torturés par les vents du large, avec la statue de Notre-Dame du Kerdro, terme qui signifie "Bon retour" et avec la grande rose des vents en céramique assez décatie mais encore lisible. Nous y glanons une grosse demi-heure...

Bonne surprise à notre retour : le bistro-tier/vendeur de passages est souriant. Une vedette, d'une autre compagnie qui fait le circuit des îles du golfe, partira à 14h00 et le patron, seul maître à bord après Dieu comme sur les grands transatlantiques, a aimablement accepté de nous embarquer avec nos montures pour nous débarquer à Port-Navalo. Ce n'est pas vraiment un cadeau puisqu'il

⁴⁶ voir le diaporama

doit repasser par-là pour récupérer un groupe de touristes. Mais le guichetier nous assure que ce geste est une grande faveur que nous fait le vice-Dieu du Thalassa ! Satisfait, je fume le calumet de la paix avec le bistrotier en commandant une chope de bière.

La traversée ne dure que 15 minutes mais c'est un moment d'émotion pour moi. Jean Jaccon, mon Père ce Cyclo, a fait cette traversée avec mon frère André lors de la 8^{ème} semaine du Circuit de France en juillet 1939. J'avais alors 15 mois. Mon père raconte, dans ses mémoires⁴⁷ combien il avait été impressionné par la « *vitesse des eaux du golfe, aspirées par l'océan.* » Nous n'avons pas la chance de vivre la même situation aujourd'hui car la mer amorce seulement son mouvement de flux et le courant vers l'intérieur du golfe est encore bien modeste.

Après avoir remercié le capitaine pour son obligeance (le service était payant, faut pas rêver !) et hissé nos randonneuses jusqu'à l'issue du quai, nous cherchons la sortie de Port-Navalo, petite bourgade très animée. Il est 14h20. Le vent s'est considérablement renforcé et nous pousse fort sur les interminables lignes droites du secteur Sarzeau – Surzur – Muzillac. Relief inexistant, paysages assez dénudés, circulation dense sur la grande route de Vannes, tout nous incite à activer la cadence. Nous maintenons un grisant 25-28 km/h. Euphorie passagère, mais fort agréable. Une chanson de ma période "boy –scout" me revient en tête et je l'adapte in petto à la situation présente :

*« Vive le vent, vive le vent,
Vive le vent de la mer,
Qui s'en va soufflant, poussant,
Nous m'ner à St-Nazaire !
Oh ! vive le vent... »*

Après Muzillac, séance de pilotage "au cordeau" pour localiser la toute petite route d'Arzal. Aucun panneau indicateur évidemment n'en signale l'existence et il faut se fier totalement à la carte et au soleil, qui est enfin sorti de son linceul. Pour une route perdue dans la campagne, on ne fait pas mieux ! Nous y croisons quand même un véhicule. Un riverain assurément. Ou alors un autre amateur de voies perdues.

Après la traversée de la Vilaine sur le barrage d'Arzal, nous partons vers Herbignac pour rejoindre St-Nazaire par la bordure occidentale du Parc Régional de la Grande Brière, route que nous ne connaissions pas. Nous avons déjà parcouru le secteur La Baule/Guérande en 2001 et je suis passé à plusieurs reprises par la route intérieure (St-Joachim). J'avoue que j'espérais mieux. Herbignac (où nous faisons un arrêt/goûter), bof ! St-Lyphard (où nous eussions pu nous "taper" les 135 marches du clocher pour goûter du panorama), bah ! Bref,

après avoir traversé les zones les plus touristiques sans lumière, nous nous trouvons en plein clarté dans des coins pas vraiment spectaculaires. Ainsi va la vie du voyageur itinérant !

Le plan de St-Nazaire sous le nez, je parviens à rejoindre le boulevard Wilson en bord de mer (de mer ou d'estuaire de la Loire ?) sans zig, ni zag inutile. Il est 19 heures pétantes quand nous son-nons à la porte de l'hôtel Wilson que gèrent mes amis Geneviève et Yves Moyon. Des amis de trente ans.

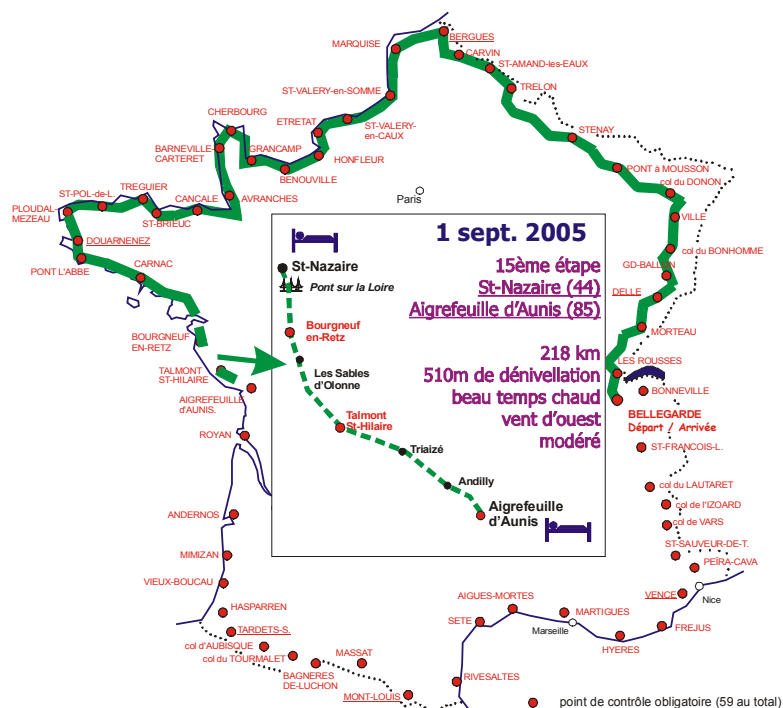
« Quoi ? Tu rêves, t'as connu Yves au Sénégal en 1963. Quarante-deux ans mon pote !!! »

« Ta gueule la Sorcière, c'est pas le moment de m'emm... ! »

Je passerai une très agréable soirée. Nous avons tant de choses, de souvenirs, de nouvelles familiales (Yves est le parrain de mon fils aîné) à nous dire. Nous avons aussi parlé d'actualité, de la dure réalité du quotidien des petits artisans-commerçants, du puissant désir de se libérer de charges insupportables pour accéder vite à une retraite sereine. Bernard s'est trouvé un peu exclus de ces retrouvailles quasi-familiales. Mais mes amis ont su se faire pardonner, Geneviève avec son dîner et ses succulentes noix de pétoncles, Yves avec son gouleyant Muscadet.

Nous rejoignons notre double chambre du second vers vingt-trois heures. Le temps est venu de reposer nos jambes, alourdies par 164 kilomètres de landes celtiques. Demain nous franchissons la Loire.

⁴⁷ voir "Mon Père, ce Cyclo", page 27, document téléchargeable sur www.gilbertjac.com



Sécheresse vendéenne...

Réveil à 5h50 pour ne pas changer. A six heures trente, Yves est déjà debout mais pas Geneviève qu'il faut réveiller car nous ne savons pas où sèche notre linge, lessivé par la patronne, la veille au soir... Elle ne nous tient pas rigueur de cet abus et pointe sa frimousse et son éternel sourire au moment du petit déjeuner. Sacrée Zouzou, quelle pêche tu as !

Un peu avant sept heures, nous chargeons nos mules dans le garage. Sur le trottoir, Bernard constate que son pneu arrière est plat. Petit, et rare, mouvement de mauvaise humeur car il faut déjà retirer les sacoches et mettre les mains dans le cambouis. Au kilomètre zéro, c'est encore plus douloureux qu'après une séance d'échauffement ! Le seul avantage, c'est qu'il y a tout ce qu'il faut pour se laver les mains.

Vingt minutes plus tard, nous claquons deux grosses bises sur les joues de Geneviève et nous "prenons le parechoc" d'Yves qui a tenu absolument (comme Georges Mahé la veille) à nous mettre sur la bonne route, en l'occurrence le pied du pont sur la Loire. Il en profite pour nous faire traverser les installations portuaires. Pas de Queen Mary 2 qui écrasait les lieux de son gigantisme lors de notre passage en 2001, mais quelques bâtiments de bien moindre envergure, encore à l'état de squelettes. Dans quelques mois, ces paquebots, cargos ou méthaniers seront lancés à la conquête des océans. Souhaitons qu'Alstom, et ses partenaires financiers, sachent trouver des commandes et maintenir l'activité. Je n'ose imaginer le drame que serait pour cette ville la fermeture de ses chantiers.

Yves nous pose au pied de la rampe du pont. Adieux brefs et chaleureux. Avec un brutal coup de nostalgie pour moi. La probabilité que je revienne ici, à bicyclette, dans la cadre d'un voyage au long cours est à peu près nulle. C'est la quatrième fois que je passe ici et je pressens que je n'y reviendrai plus, du moins en chevauchant ma mule.

Le pont de Saint-Nazaire est un fort bel ouvrage d'art. Il est certes moins gracieux, moins esthétique que celui de Normandie, son cadet de quinze ans. Construit en 1974, sa longueur totale est de 3356 mètres et sa portée principale est de 404 mètres. C'est un pont à haubans (multi-câble en éventail pour les spécialistes). Pour le voyageur qui n'est pas ingénieur des Ponts et chaussées, c'est un gros iguane à pattes multiples, à la colonne vertébrale en S, qui fait le gros dos jusqu'à 60 mètres au-dessus du fleuve (la Loire pour ceux qui ne sont pas très bons en géographie) en soulevant son ventre pour ne pas le mouiller et dont la crête dorsale est armée de deux hautes épines rouges et blanches. Il a beaucoup d'allure et se voit de très loin.

La pente est rude pour monter sur le dos de cette drôle de bestiole et la bande latérale aménagée pour éviter aux cyclistes de se faire écrabouiller par les camions et autres furieux du volant, est bien étroite. L'avantage est que l'on a le temps de contempler le paysage malgré la pénombre qui sévit encore sous un ciel très chargé, pour ne pas dire menaçant. A droite, un peu en arrière, les aménagements portuaires dont une vision aérienne permet de mesurer l'ampleur, dessous le fleuve qui roule (tiens la marée baisse...) des eaux d'un bronze obscur, en avant sur la droite et sur l'autre rive, la silhouette des immeubles de St-Brévin-les-Pins. Sous nos roues, des petites barques et près des rives de drôles de petits édifices qui portent des carrelots de pêcheurs. Quatrième traversée pour moi, toujours le même plaisir malgré la pente à 6%. Mais une surprise : le vent est imperceptible. Il n'est pas dans ses habitudes de se tenir aussi peignard en cet endroit. Je me souviens qu'en 1996, lors de mon premier passage, il avait balancé ma randonneuse et ses sacoches sur la chaussée. Je l'avais négligemment posée contre la rambarde pour photographier mes compagnons, Jean-Pierre et Pierrot, et Zef n'avait pas du tout apprécié cet affront. Cet incident avait bien failli mettre un terme à la Diagonale (nous venions de Perpignan et allions à Brest) et tuer ma randonneuse par écrasement. Heureusement pour elle (et pour moi), la circulation se faisait alors sur une voie unique et à vitesse réduite en raison de travaux. Aujourd'hui, c'est le grand calme et je peux photographier à loisir mon compère Bernard, occupé à numériser le paysage.

La descente est très rapide (entre 60 et 70 km/h) et ponctuée par des "bing-bing" au passage des deux roues sur les joints de dilatation du tablier. Une minute suffit pour être à St-Brévin et moins de cinq minutes plus tard nous quittons avec soulagement la désagréable 2x2 voies de Pornic. Nous laissons la côte de Jade pour l'intérieur du Pays de Retz. Ce pays fait la transition entre la Bretagne et la Vendée. Coincé entre la Loire et le marais de Machecoul, c'est une haute plaine très peu ondulée, assez verdoyante et, il faut bien le dire, très monotone pour le pèlerin à bicyclette. Avec le vent qui se lève doucement mais sûrement dans le mauvais sens pour nous, c'est-à-dire du sud, je ne me suis pas du tout amusé dans ce secteur. Cantonné dans le sillage de mon indestructible compagnon, j'ai passé mon temps à ruminer mes griefs à l'encontre de cette France vendéenne dont je n'ai jamais su découvrir les charmes et dont la traversée m'a toujours royalement emm... Passons vite sur St-Père-en-Retz, Chauve, Athon-en-Retz, Bourgneuf-en-Retz. Circulez, y'a rien à voir. Ah, si ! A Bourgneuf où nous devons faire viser nos carnets. Nous le faisons au café du Cheval Blanc, en buvant un grand café noir et une viennoiserie achetée par Bernard à la boulangerie du coin. Moment de détente avec le patron, le sieur Gibouin, qui est un petit marrant et qui se pâme de joie quand il réussit à convaincre un client d'aller admirer son « *blaireau des sables, espèce unique connue au monde, qu'il élève avec beaucoup de soin car c'est un animal très fragile* ». Comme nous eussions dû le deviner, l'animal est un vulgaire blaireau à barbe posé sur un lit de sable dans une petite cage accrochée au mur. Mais le bonhomme était si convaincant ! Et il est si fier de la farce (qui amuse encore davantage l'ivrogne qui s'accroche au bar) que l'on ne pouvait refuser de jouer un instant avec lui.

Par Boin, Beauvoir-sur-Mer, St-Gervais, le Perrier, le Pissot (Dieu, que je n'aurais pas aimé voir le jour dans ce village ! Question : comment appelle-t-on un habitant du Pissot ? Un Pissotier et une Pissotière ?), nous traversons le marais breton et vendéen dans toute son extension méridienne. On y repère facilement les îles originelles qui sont à l'origine du colmatage de l'ancien golfe. Ce sont aujourd'hui des monts, certes modestes mais bien visibles et sensibles sous la pédale. Cette région, dont j'avais en mémoire le vert de ses prairies, la vitalité de ses canaux aux rives plantées de tamaris et de roseaux, est aujourd'hui un paillason jaunâtre, assoiffé, presque sans vie. La sécheresse 2005 restera dans les annales climatologiques et sans doute dans la mémoire des cultivateurs de l'Ouest de notre pays, voire dans celle des chevaux vendéens ou des petites maraîchines qui errent à la recherche d'une touffe d'herbe un peu moins grillée et oubliée par un collègue. C'est assez triste, tout ça.

Il est à peine midi quand nous traversons les interminables secteurs commerciaux situés entre St-Hilaire-de-Riez et St-Gilles-Croix-de-Vie. La

route à deux fois double-voie et terre-plein central est fort encombrée. Par bonheur, une piste cyclable nous tient à l'écart des bagnoles poussées par des conducteurs nerveux. Le seul inconvénient de cette piste est qu'elle joue à "saute-avenue" à chaque feu rouge. Quelle mouche a donc piqué son constructeur ? Nous cherchons vainement le supermarché à taille humaine – Casino ou Intermarché – qui nous permettrait de "faire nos courses". Mais un Mac Do se présente. Tant pis pour le "pain/jambon/fromage/yaourts/coca", ce sera un "Big Mac/Nuggets/frites/Coca", servi chaud et sans se fatiguer à chercher dans les rayons ou à poireauter à la caisse. Bingo, 2.500 calories en 20 minutes.

Le vent, très modeste, est passé à l'ouest, sans doute avec le basculement de la marée et le ciel est désormais bien nettoyé, à l'exception de quelques petits nuages blancs très photogéniques. La circulation restant assez dense sur la route des Sables d'Olonne, nous décidons de prendre quelques libertés avec le road-book (pourquoi libertés ? puisque c'est moi qui l'ai tracé !) : d'abord par un petit tour dans la forêt d'Olonne à la sortie de St-Jean-de-Monts, ensuite par un shunt habile pour éviter totalement l'agglomération des Sables. Vive la campagne ! C'est par Olonne-sur-Mer et Château d'Olonne (château bien caché...) que nous rejoignons la route principale qui nous amène à Talmont-St-Hilaire. Je ne sais pas trop pourquoi les organisateurs du TDF ont choisi cette petite ville de près de 5.000 habitants, plutôt que la réputée station balnéaire des Sables d'Olonne. C'est assez mignon Talmont, c'est assez vivant et fleuri, mais enfin on fait mieux comme site touristique que cette grosse ruine posée sur une butte⁴⁸. Disciplinés, nous y faisons viser nos carnets de route dans un pub, le Korrigan. Je suis reparti sans savoir si le patron de cet établissement était un petit génie breton bénéfique ou maléfique. Il a été tout simplement indifférent... Il est quinze heures pile et nous en profitons pour faire un petit goûter. Nous avons déjà parcourus 134 km, il en reste moins de 90, l'hôtel a été retenu à Aigrefeuille d'Aunis et le vent d'ouest est avec nous : tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes !

La preuve ? D'abord, j'assure normalement mes relais. Ce qui signifie que j'ai retrouvé des jambes dignes d'un randonneur qui a la prétention de tourner la France en trente jours. Ensuite, je me permets, tout en roulant, de trouver des variantes à notre itinéraire théorique. C'est un passe-temps que j'adore mais que je ne pratique pas quand je pédale en zombie résigné.

C'est ainsi que nous laissons la route côtière de la Tranche-sur-Mer pour aller découvrir les secrets cachés du Bocage Vendéen. Pour moi un bocage, c'est une marqueterie de prés bien verts, avec de grasses vaches charolaises, de hautes haies vives et des chemins creux. Sans doute, suis-je

⁴⁸ voir le diaporama

trop influencé par mes excursions dans le Morvan ou dans les Boischaut du Centre. Parce que dans ce bocage là, les haies sont plutôt rares et les vaches invisibles. C'est du moins le cas dans le secteur de St-Hilaire-la-Forêt où de grosses exploitations agricoles semblent davantage orientées vers la monoculture céréalière que vers la production de viande bovine. Mais peut-être n'étions-nous pas dans le Bocage Vendéen ?

Nouveau changement de décor après Longeville-sur-Mer (océan invisible depuis que nous avons quitté le boulevard Wilson à St-Nazaire ce matin, malgré le nombre de "Bleds-sur-Mer" que nous avons traversés). Nous entrons dans le réputé Marais Poitevin. Réputé par ses dimensions (80.000 ha), par son histoire (des moines ont initié les travaux de drainage dès le 11^e siècle), ses paysages verdoyants (près bordés de peupliers et de saules), ses innombrables bras d'eaux, cours naturels et canaux, ses barques plates et noires, sa faune avicole et piscicole richissime, sa gastronomie (matelotte d'anguilles, cuisse de grenouilles, gigot de pré-salé)... De quoi rêver !

Et bien, je n'ai rien vu de ces alléchantes promesses. Absolument rien. Ni verdure, ni barque, ni oiseau, ni anguille, ni gigot... Heureusement que je n'avais pas laissé aller mon imagination comme la belle Perrette et son pot à lait. Adieu veaux, vaches, cochons, couvées... Je n'ai vu à nouveau qu'un infâme paillason, quelques trous d'eau croupie bordés de roseaux verdâtres, deux ou trois échassiers efflanqués et en manque de batraciens, des mirages comme en plein Sahara, des villages complètement morts de chaud, de soif, de trop de sécheresse... Seule la forme ondulée du curieux clocher en ardoise⁴⁹ de Triaize est venu un instant nous sortir de notre résignation. Nous avons pédalé avec la plus grande énergie (et l'aide du vent) pour sortir au plus tôt de ce désert en devenir. Le Marais Poitevin nous doit une revanche ! Au joli moi de mai ?

Nous changeons de région très précisément dans la petite bourgade d'Andilly. Adieu les Pays de Loire, bonjour le Poitou-Charentes ! Au revoir la peu séduisante Vendée, salut l'Aunis ! L'Aunis était une très ancienne province du royaume de France, chargée d'une histoire fortement liée à celle de sa capitale, La Rochelle. C'est une région de terrains calcaires, mollement et longuement ondulés, de grosses exploitations céréalières, de villages denses aux maisons de pierre blanche et aux églises trapues, parfois fortifiées.

Notre changement de cap d'est en sud, nous ayant mis le vent dans le nez, nous faisons un nouvel arrêt/ravitaillement à Andilly. Bananes et raisins font l'affaire. Nous les achetons dans un petit Coop, dont la patronne oublie quelques instants ses autres clients pour s'intéresser à notre périple. A son ton nostalgique, je l'imagine pacsée

avec un gros lard dont le sport principal consiste à siroter un apéro devant un jeu télévisuel débile (ils le sont tous, pas de risque de se tromper). Si le bonhomme en question a le même âge que sa moitié, c'est-à-dire quarante berges environ, la brave épicière peut frissonner en imaginant son mec dans vingt-huit ans. « *Alors que vous, Monsieur, faire tout ça à votre âge !* » J'ai rajeuni de quinze ans dans le Coop d'Andilly. Ça fait du bien !

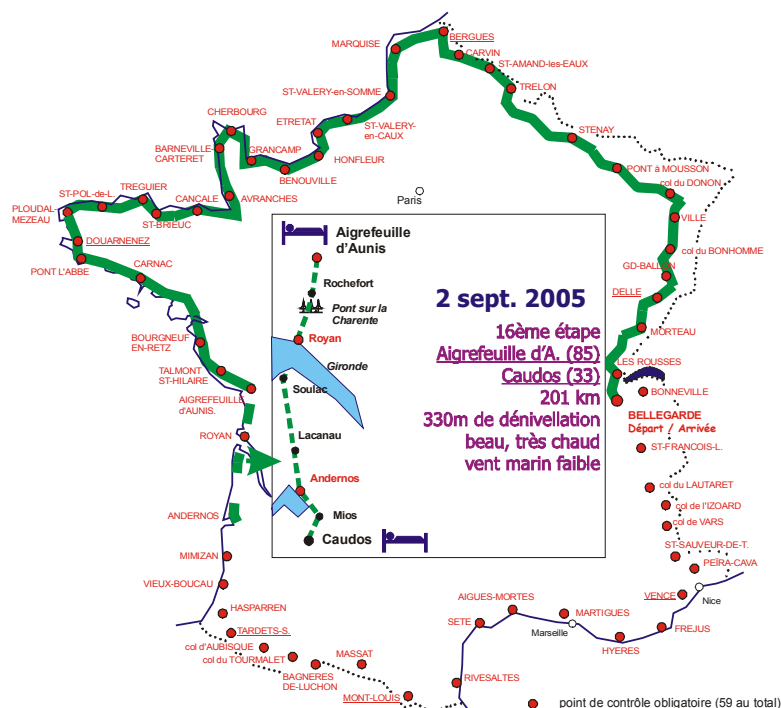
Il ne faut qu'une grosse heure pour parcourir les 23 kilomètres d'Andilly à Aigrefeuille d'Aunis. Il est tout à fait étonnant d'observer comme cette plaine de riches terres à substratum calcique a mieux résisté à la sécheresse que les sables argileux du Marais Poitevin. Ce n'est certes pas la Beauce au printemps, mais l'infâme paillason jaunâtre a fait place à un patchwork de champs récemment labourés, de parcelles de maïs en pleine maturité, de bosquets encore verts et de rivières un peu courantes.

Nous nous présentons à l'hôtel Moderne, en plein centre d'Aigrefeuille à 19h25. C'est un hôtel simple et sympathique. Le patron est souriant, cool, intéressé, disponible. La chambre à deux lits avec douche donne sur la rue où il ne passe pas grand monde. La soirée sera marquée par une parfaite sérénité, dans les opérations de lavage des bonshommes et des fringues, dans le dîner "comme chez nous", dans la micro-promenade digestive avant un repos bien mérité. Pas de télé dans la chambre et c'est bien mieux ainsi. Cette étape a été longue – 218 km –, menée assez rondement – 21,8 km/h de vitesse moyenne de croisière –, très plate – 510 m de dénivellation mesurée dont 60 m (plus de 10%) pour le seul pont de St-Nazaire –... et terriblement monotone. Décidément, la Vendée ne me séduit pas !

Par contre, cette étape était la quinzième de notre Ronde. Nous sommes à mi-parcours, dans l'espace-temps du moins. Si nous avons nettement dépassé la mi-distance – 2.664 km sur 4.872, soit près de 55% – nous n'avons pas encore atteint la moitié de l'élévation totale – 17.650 m sur 44.300, soit moins de 40%. L'avenir est aux étapes plus courtes mais relevées. A nous les Hautes Pyrénées et les Géants des Alpes ! Encore deux étapes d'approche avant les premières pentes.

Et demain, je me réjouis de retrouver Francis, mon compère l'Aveugle. J'espère le trouver aussi en forme qu'il y a huit ans. Et être à sa hauteur.

⁴⁹ voir le diaporama



Mes deux complices...

Lever à 6h15 après une excellente nuit. Petit déjeuner à 7h15, à l'heure que nous avait fixée le patron, qui s'est levé plus tôt pour nous et qui nous remercie pour cette ponctualité. Il a dû connaître quelques déboires avec des clients qui voulaient partir tôt mais qui avaient oublié de mettre le réveil.

Le temps est doux, le ciel est clair : une belle journée s'annonce. Un peu trop chaude peut-être, mais le risque de canicule est limité en septembre. La route est quasi-rectiligne, le revêtement est excellent, la circulation presque nulle : une bonne étape commence. Très bien même car le vent est encore au plumard. Mieux vaut qu'il y reste car on ne sait jamais de quel pied il se lève, celui-là !

La traversée de Rochefort est plus compliquée que je ne le pensais. Sur la carte, c'est tout droit. Sur le terrain, ça tournicote. Sens uniques ou fantaisies de la Charente qui n'a jamais bien su couler sans "méandrer" à gogo ? Je n'en sais rien car je n'ai pas compris grand-chose dans la circulation rochefortaise. Cette traversée laborieuse nous a néanmoins permis d'apprécier la belle allure de cette cité de Pierre Loti (un grand voyageur et une belle plume !), avec ses nombreux immeubles et hôtels particuliers, bâtis avec une jolie pierre blanche qui m'a rappelé celle de Bordeaux.

J'avais appris, en consultant Internet, qu'il était toujours possible de traverser la Charente au niveau de l'ancien pont transbordeur, pont métallique à tablier mobile verticalement, dernier exemplaire survivant en France. Mais comment accéder à ce fossile ? Pas le moindre panneau n'oriente le touriste nostalgique des prouesses technologiques du 19^e siècle. Nous aurions certes pu nous renseigner,

mais dans l'agitation de la cité "à l'heure du boulot", avec la méfiance que j'ai des explications du premier quidam rencontré et dans l'urgence qui nous poussait en raison d'un rendez-vous importantissime, j'ai jugé plus sûr de renoncer au vieil ouvrage pour aller visiter son successeur. Pour grimper sur ce nouveau pont, qui fait l'iguane multi-patte comme son grand frère nazairien mais n'est pas suspendu, il faut d'abord passer dessous puis lui tourner le dos, avant de faire un interminable demi-tour (enfin, interminable pour les cyclistes, pas pour les bagnoles qui nous frôlent les sacs à 100 à l'heure !)

Au sommet, nous bénéficions, sur notre gauche, d'un superbe contre-jour sur l'ancien pont transbordeur⁵⁰. C'est un imposant ouvrage ! Sur notre droite, le spectacle est moins joyeux car la sécheresse a fait très mal à cette région du Rochefortais, et plus particulièrement, semble-t-il, à cette zone littorale que l'on désigne sous le nom de "petite Flandre" car c'est un ancien marais qui fut asséché au 17^e en appliquant des techniques et des schémas hollandais. A l'exception des lignes d'arbres encore vertes qui marquent les canaux, nous apercevons jusqu'à l'infini, l'infâme paillason jaunâtre que nous avions trouvé dans le Marais Poitevin. Mieux vaut redescendre au ras du sol. Les méfaits de la sécheresse y sont beaucoup moins apparents.

C'est une dizaine de kilomètres plus loin, au niveau du village de St-Jean d'Angle que j'aperçois la silhouette de Francis. Mon compère l'Aveugle du Tour de France 1997. Il n'a pas changé, ni dans son allure, ni dans sa tenue, ni dans sa randonneuse, ni dans ses bagages. Mais quelque chose en lui s'en est allé avec Pierrette, son épouse, emportée par la maladie le 5 juillet. Nous lui avions demandé de venir rouler au moins une journée avec nous, pour briser quelque peu sa solitude, pour l'écouter et lui parler, pour partager sa peine... Pendant les 24 heures que nous passerons ensemble, Francis ne sourira pas une seule fois. Son corps était là, sa tête aussi parfois. Mais manifestement ses pensées sont ailleurs, là-bas avec Elle. Sache, néanmoins, cher Aveugle, cher compagnon, que nous avons, Bernard et moi, infiniment apprécié ta compagnie. Ce fut une joie de retrouver ta présence solide, ton magnifique coup de pédale et ta roue confortable dans laquelle je me suis fait petit pendant tant et tant de kilomètres en France et sur les routes d'Europe, durant les sept années où nous avons randonnée en un duo complice.

Un peu plus loin, nous faisons un court arrêt près du petit hameau de l'Eguillé, à l'extrémité du bassin de Marennes. Petites maisons aux murs blancs, barques à fond plat posées sur la vase (la

⁵⁰ voir le diaporama

marée basse me poursuit encore et toujours !), casiers à huîtres en cours de réparation. Nous sommes en bordure du plus important parc ostréicole de France.

Francis nous bouscule un peu car il voudrait attraper le bac de 11h00 pour traverser l'estuaire de la Gironde. La distance est faible (une quinzaine de kilomètres), mais je lui ai demandé de nous conduire jusqu'à un marchand de cycles pour acheter un pneu neuf. La Sorcière semble avoir pris des RTT, mais il vaut mieux rester vigilant. Nous en profitons pour faire viser nos carnets de route. « *Fred Cycles, cycles "VELO & OXYGEN"* », telle est l'enseigne fort écologique de ce vélociste. Le malheur est que sa boutique contient beaucoup plus de scooters et de cyclomoteurs que de vélos pour s'oxygéner ! Pauvre Nicolas Hulot ! Notre belle France n'est pas à la veille de virer à l'écologie.

Nous avons une bonne vingtaine de minutes d'avance. Le bac qui vient d'arriver du Verdon n'a pas encore fini de vomir son chapelet de véhicules de toutes tailles, de toutes marques et de toutes provinces (ou presque), camions compris. Je suis étonné par l'affluence. Il est vrai qu'aujourd'hui est vendredi, que les grandes vacances ne sont pas encore terminées et qu'il fait un temps superbe. La traversée coûte 4€50, dont un tiers pour notre véhicule, qui est entreposé et cadenassé dans la cale, aux côtés de ses grands frères à quatre roues. Nous grimpons sur le pont supérieur pour mieux apprécier cette petite croisière. Le soleil cogne fort, très fort. Je profite de cette période de relâche pour me tartiner la tronche d'écran total. La Gironde est, comme à son habitude, d'une couleur beige bleuté. La charge argileuse de ses eaux, maintenue en suspension par les forts courants de flux et de reflux, est considérable. C'est fou les quantités d'énergie que la nature dépense inutilement. Ils seraient aussi bien posés au fond du lit ces argiles, non ? Ainsi les eaux seraient claires, voire turquoise comme sous les tropiques... Je rêve.

Après vingt minutes de traversée pépère, nous prenons la piste cyclable de Soulac, dès le sommet de la rampe d'accès au bac. Une vraie piste de 1,50 m de large, bien asphaltée, bien ombragée, bien cachée dans une abondante végétation dont la verdure m'étonne après les paillasons de la Saintonge. Francis a pris la tête du convoi comme il est accoutumé à le faire. Moi, j'ai pris sa roue, comme il y a huit ans. Bernard, de plus en plus à l'aise, prend le temps à l'arrière de jouer de l'Olympus.

Nous "casse-croûtons", sur un banc de bois d'une jolie place au centre de Soulac-sur-Mer, d'un sandwich et d'un flanc, arrosés du classique coca. La petite ville fourmille de vacanciers en tenue de plage. Il fait un temps estival. On se croirait au mois de juillet. Le thermomètre digital d'une pharmacie affiche 32°. Je sens que l'après-midi va être laborieuse pour moi. J'ai conservé le cuisant souvenir d'un énorme coup de chaleur survenu à Sore au cœur de la grande forêt landaise, vers 13h00 au

cours d'un brevet randonneur de 600 km, qualificatif pour le Paris-Brest-Paris 2003. Au bord de l'éva-nouissement, je m'en étais sorti en me plongeant tout habillé dans un petit bassin public, sur la place de la mairie. Tout était fermé dans ce bled complètement assommé par une température qui devait dépasser les 40° et j'avais dû, en m'arrosant régulièrement de l'eau de ce bassin providentiel dont j'avais rempli mes bidons, rejoindre à petite vitesse le village de Pissos (pas de pipi ce jour-là, tout s'évacuait par la transpiration) distant de 17 km, pour y trouver une épicerie ouverte. Un litre entier de coca très frais absorbé en une dizaine de minutes m'avait progressivement remis sur pied. Une heure plus tard, j'avais retrouvé toutes mes forces et j'emmenais un petit groupe de participants en direction de Mimizan. Le lendemain vers 14 heures 30, je bouclais ce 600 (assurément pour moi le plus difficile des brevets cyclistes !) en 31h30, le meilleur temps que j'aie jamais réussi sur cette distance. Mais chut ! Il paraît qu'un vrai cyclotouriste ne doit pas parler de chrono...

Plus de piste cyclable à la sortie de Soulac, mais une départementale classique d'apparence, au revêtement assez "tape-cul", plate ou à peu près... et épouvantablement monotone. Sur 90 km, il n'y a que des pins sur la droite, des pins sur la gauche et d'interminables lignes droites, dont la plus courte ne fait pas moins de 5 km. Ces landes du Médoc sont un désert humain : on y compte 4 habitants à peine au kilomètre carré, tous regroupés dans quelques bourgades d'un millier d'habitants, lieux de résidence et bases de vacances (Hourtin, Carcans, Lacanau, Le Porge). Car ce désert vert est une contrée très prisée des familles pour les vacances d'été. De cette foutue départementale, on ne voit rien. Pourtant la côte atlantique déploie ses rouleaux pour surfeurs à moins de 10 km, le large cordon dunaire est sillonné par un réseau de pistes et de chemins cyclables idéaux pour balader les enfants, et surtout les lacs côtiers sont des petits paradis pour les amateurs de baignades tranquilles et de sports aquatiques moins athlétiques (et dangereux) que dans les courants océaniques. Si seulement, nous pouvions de temps à autre, entrevoir toutes ces choses, longer une plage, contempler quelques naïades aux seins nus, échapper au trafic par une piste cyclable. Mais non, rien de tout cela. Nada ! Ah si ! Des pins, encore des pins, toujours des pins...

Francis est un connaisseur de la monotonie des lieux et il sait comment lutter contre le ras-le-bol qui pourrait nous prendre, surtout à l'heure de la sieste. Sa recette est de mettre le grand braquet et d'appuyer le plus fort possible sur les pédales. Nos compteurs se stabilisent à 28 km/h, avec l'aide d'un efficient vent de nord-ouest. Notre trio progresse en ligne et en silence. Je dois reconnaître que la méthode est efficace. Nous atteignons le bassin d'Arcachon, avant que j'aie sombré dans le découragement.

A Ares, changement de décor. Nous quittons soudainement l'interminable désert résineux pour nous plonger dans une très longue zone habitée. Il est étonnant quand on examine la région d'Arca-chon sur une carte détaillée, d'observer que son pourtour est urbanisé à près de 80%. De Cap-Ferret à l'ouest au Pyla-sur-Mer, distant de 3 km de l'autre côté de la passe, une ville de cinquante kilomètres s'est développée, toute en longueur, peu en largeur. Un véritable Los Angeles français. On a bien sûr saucissonné ce gros anneau urbain en différentes communes dont les plus importantes sont Arca-chon au sud et Andernos au nord du bassin.

Andernos, où l'organisateur nous demande de viser nos carnets, est la ville d'où nous étions partis pour notre Ronde 1997. Je m'en veux d'avoir oublié de prendre note du nom de l'établissement où nous avions fait le contrôle de départ. Ce serait "génial" (pour employer une expression à la mode) d'obtenir le même cachet huit ans après. Je revois assez bien la terrasse à un angle de rue dans l'avenue principale. J'entrevois la grande salle où nous avions attendu que Laurence et Olivier, jeunes diagonalistes, partis d'Hendaye à 3 heures du matin, aient avalé un sandwich. Nous les avions emmenés avec nous jusqu'à Royan⁵¹. Francis se souvient aussi. Comment oublier un instant aussi important qu'un départ pour le Tour de France Randonneur ?

Mais nous nous pressons trop de reconnaître ce fameux café. C'est sur le Pacha au 208 boulevard de la République, que se porte mon choix. Il eut fallu faire encore une centaine de mètres pour trouver le Grand Café au 249, c'est-à-dire de l'autre côté de l'avenue. Belle preuve que ma mémoire est terriblement volatile et trompeuse. Dieu me garde d'être appelé un jour à témoigner dans un procès criminel. Je serais un bien médiocre témoin.

Notre road-book prévoyait de faire étape à Andernos. Comme notre locomotive bordelaise (Francis est bordelais pour les lecteurs qui l'ignoreraient) nous a fait gagner une bonne heure – il n'est que 17 heures – j'avais appelé un peu plus tôt un petit hôtel situé à une trentaine de kilomètres en plein "no man's land" landais, plus précisément dans le hameau de Caudos, entre Mios et Sangui-net. Francis, toujours prévoyant, s'était muni du numéro de téléphone. J'avais fait affaire avec le patron, même si son Estanquet était plus ou moins fermé, pour cause d'une cérémonie, fête de famille ou autre évènement privé les appelant ailleurs. Mais, business is business ! On pourra nous loger et on parviendra même à nous faire dîner...

Nous reprenons la route, toujours en file indienne car la circulation est vraiment très dense en cette fin d'après-midi. Et plus que jamais dans la

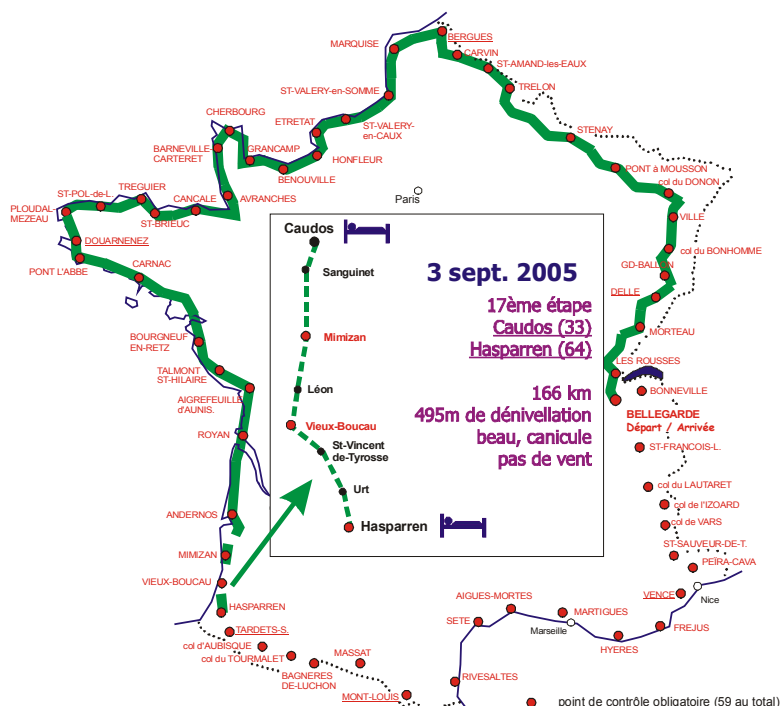
roue de Francis qui ne rigole pas quand des vassaux viennent parcourir son fief. C'est lui le Duc diagonaliste de Gascogne et on respecte le protocole sur les terres d'Aliénor d'Aquitaine, reine de France puis d'Angleterre. C'est quand même moi qui foute la pagaille dans ce bel ordonnancement au moment de quitter la zone urbaine de Facture. Je croyais avoir repéré un petit raccourci "sans bagnoles" pour contourner par l'ouest l'immense usine de cellulose du pin. Pas de chance, car si tout commence bien, nous finissons par nous perdre dans des chemins à peine carrossables. Manifestement, ma carte est obsolète et l'usine a dû s'agrandir. Demi-tour. Je cache ma honte. Adieu tranquillité !

Le dernier tronçon est sans histoire, sauf que le mauvais état de la chaussée commence à nous martyriser sérieusement les fesses. C'est avec un évident soulagement que nous garons nos mules sur la terrasse de l'Estanquet, petit établissement rustique aux murs crépis de jaune ocre et aux volets peints de bleu pivoine. Il est paumé en pleine campagne. Les patrons sont effectivement partis chez des amis, ce qui ne manque pas de m'inquiéter car le dîner risque d'être servi bien tard ! C'est la grande fille de la maison qui nous conduit jusqu'à notre chambre à trois lits. Elle se trouve au premier étage que l'on atteint par un escalier extérieur. Rustique, très rustique. Comme l'écurie de nos mules où l'on accède en traversant une basse-cour ! Cette écurie est un apprentis, près de l'étable à moutons. Campagne, vraiment très campagne !

Nous dînons vers 20h30. C'est le patron, un costaud d'une quarantaine d'années, qui fait le service. Nous sommes les seuls clients de l'hôtel et il prend le temps de s'intéresser à notre périple. Road-book en main, c'est Bernard qui lui explique tout. Tiens, il a le sourire mon compère. Commenterait-il enfin à y croire ? Comme il fait une température tout à fait agréable, nous dînons à l'extérieur. La patronne – car je pense que c'est elle qui turbine dans la cuisine – nous a mijoté une tarte aux poireaux, une entrecôte grand format (mais un peu tendineuse à mon goût) avec des pâtes et une tarte aux pommes/groseilles. Le tout arrosé de notre bière vespérale et de Badoit. Francis nous raconte sa vie, ses problèmes, ses coups de blues... Nous allons dormir peu après vingt-deux heures, avec 200 bornes dans les pattes et un excellent dîner dans l'estomac...

L'extinction des feux est immédiate. Le sommeil se fait attendre. Mes deux complices ronronnent déjà. Je déroule le film de cette belle journée. Les pins défilent dans ma tête, à droite, à gauche, inlassablement...

⁵¹ « Un quart d'heure de pause seulement. Francis montre en main... » avait écrit Laurence dans son compte-rendu - voir " Le Tour de France de l'Aveugle et du Paralytique" page 7, document téléchargeable sur www.gilbertjac.com



Canicule landaise...

Je pensais que les coqs de la basse-cour feraient leur boulot dès 6 heures du matin, mais les gallinacés ne sont plus ce qu'ils étaient du temps de nos grands-pères. C'est le réveil du téléphone qui nous réveille à 6h25 et c'est nous qui réveillons les coqs vers 7h45 en allant récupérer nos mules dans la bergerie.

J'ai mal dormi, à cause du trafic routier et ferroviaire. C'est bien la peine d'être en plein campagne ! Le patron est ponctuel et nous sert un copieux petit déjeuner à 7h20. Avec plein de confitures "maison". Le rapport qualité/prix de cet Estanquet est bon, voir très bon, mais il faut y dormir avec des boules Quies !

Nous quittons Caudos à 7h55. Il fait toujours très beau, mais le ciel laiteux, chargé d'une brume diffuse, annonce une journée sub-caniculaire. Francis me semble encore plus en forme que la veille. Il démarre à plein régime comme il en a l'habitude (cela me rappelle quelques douloureuses heures matinales en 1997) et manque de peu de nous larguer au bout de 150 m dans l'escalade du pont de la voie ferrée. D'habitude, nous partons plus tranquillement, Bernard et moi. Comme le recommande la faculté, il faut prendre le temps de chauffer la machine. Francis doit être chaud en tombant du lit.

Une belle cavalcade commence. Elle dure jusqu'à Mimizan, 50 kilomètres plus loin, à 25 km/h et non-stop. Bernard n'a même pas eu le temps de réclamer un arrêt/pipi ! C'est ce que l'on appelle une affaire rondement menée. C'est à peine si j'ai eu le loisir de jeter un œil sur le décor environnant.

Heureusement que j'en suis à mon troisième passage dans ce joli pays de Born, nettement moins monotone que le Médoc forestier. La lande de résineux, fortement exploitée, par endroits cultivée (vastes plantations de maïs en particulier), alterne avec des zones de forêt plus épaisse, où les chênes cohabitent avec les pins, abritant un sous-bois, véritable fouillis végétal de genêts, de grandes fougères et d'ajoncs en bordure des fossés. A proximité des bourgades, Sanguinet, Parentis-en-Born, de beaux jardins, amoureusement entretenus entourent de coquettes maisons basses à colombage apparent, aux murs de briques et aux toits de tuiles. La contrée est fort hospitalière et appréciée des touristes. Comme tout au long du littoral landais, l'ensemble "océan – dunes – étangs – forêt et climat" justifie cet engouement. La Côte d'Argent est bien nommée pour ceux qui en vivent.

Mimizan, nouveau point de contrôle. Nous remplissons cette obligation au bar le Congo. Avant de nous quitter pour rentrer à Bordeaux, Francis nous offre le thé de l'amitié, servi avec des croissants qu'il est aller quérir dans une boulangerie voisine. Un peu sonnés par ce départ matinal à l'allure d'un TGV, nous prenons le temps de déguster nos derniers instants ensemble. A quand la prochaine fois, Francis ? Pour une EuroDiagonale, peut-être ? Les adieux sont rapides. Ne laissons pas l'émotion nous envahir complètement.

Vers 10h45, nous reprenons la route du sud, à une allure de croisière plus modérée, alternant les relais à chaque borne kilométrique, utilisant le plus possible les pistes cyclables proches de la route. En bon état – il convient néanmoins d'être vigilant aux détritiques naturels (pommés et aiguilles de pin, branches) et humains (papiers, canettes) qui les encombrant -, ces bandes d'asphalte présentent le double avantage d'être désertes (avons-nous croisé un cycliste ?) et bien ombragées. Le thermomètre grimpe à toute allure en cette fin de matinée et je n'aime pas ça du tout. Bernard, qui a mis son beau maillot sans manches, ne semble pas trop incommodé.

Revenus provisoirement sur la route, nous profitons du mini marché de St-Girons pour faire nos courses – melon, blanc de poulet, inévitables yaourts, coca et Badoit – et agencer un très agréable pique-nique à l'ombre épaisse d'un mûrier, sur un banc posé exactement en face dudit commerce. On ne se sait jamais ! Et s'il nous restait encore une petite place pour une gâterie ? Mais ce ne sera pas nécessaire. Il fait trop chaud pour avoir très faim. Nous avons déjà parcouru 83 km à une moyenne supérieure à 22,5 km/h (bigre, la locomotive Pouzet est efficace !), avec une dénivellation cumulée ridicule : 110 m ! Les Landes sont vraiment plates ! Demain sera une autre affaire !

Quelques kilomètres plus avant, à la sortie de Léon, nous cherchons un peu, et trouvons enfin, la piste cyclable de Soustons. Impeccable ! Toujours le grand calme, toujours l'ombre des pins et toujours la chaleur qui grimpe. On s'en rend bien compte dans la traversée des coupes. Un étouffoir ! Quand aux lignes droites, je les trouve moins insupportables sur une piste étroite que sur une large voie. Effet de perspective peut-être, mais surtout plus grande proximité de la nature, de la petite fleur rouge, de la grosse pigne qu'il faut éviter, du passereau que nous dérangeons dans sa sieste. Elles sont bien faites ces pistes cyclables landaises. Bien que complètement perdues dans la lande forestière, on sait toujours où l'on se trouve grâce à de discrets panneaux. C'est par l'un d'eux que nous savons qu'il nous faut impérativement quitter la forêt pour rejoindre le centre de Vieux-Boucau où l'organisateur nous demande un nouveau pointage. Il a vraiment peur qu'on triche cet animal ! Encore heureux qu'il ne nous envoie pas un toubib pour nous faire pisser dans une éprouvette ! Je suis surpris de rejoindre aussi rapidement la grande route. Moins de 150 m après avoir quitté la piste – où nous étions "loin du monde" – nous atteignons les premières maisons et, à 200 m encore, le café-restaurant de la Poste en bordure de la route de Bayonne. L'établissement est à moitié fermé – le service est déjà terminé – mais un sosie de Margaret Thatcher accepte de viser nos carnets et de nous servir deux grands cafés. La grande Anglaise est en fait une sympathique Suissesse allemande qui se donne même la peine de porter de sa main "VX BOUCAU et 13⁵⁰". Une vraie connaissance !

Demi-tour, retour à la piste, direction Soustons. Ce dernier tronçon de 8 km est modestement vallonné, plus tortueux, dans une forêt beaucoup moins résineuse et beaucoup plus caduque. Nous y croisons un couple de cyclistes pour la première fois de la journée. Ces pistes ne sont donc pas totalement inutilisées ! Nous ne voyons pas grand-chose de Soustons, même pas son étang car la piste passe nettement au sud. Entre Soustons et Tosse, la forêt se disperse progressivement. Les coupes se multiplient et s'étendent, les champs de maïs se font plus présents.

Il fait tellement chaud que nous nous précipitons une nouvelle fois dans la fraîcheur d'un bistrot à St-Vincent-de-Tyrosse. Sans l'exigence du coup de tampon mais avec l'excuse de la nécessité de faire le plein d'eau dans nos gourdes et le plein de Perrier-menthe dans nos estomacs. Le thermomètre de l'établissement indique 36°, celui d'une pharmacie 38° ! Aie, aie, aie...

En quittant St-Vincent, pour aller vers l'Adour, nous laissons définitivement derrière nous la grande forêt landaise, notre décor principal depuis plus de 24 heures. Bien qu'encore très boisé, ce pays, la Gosse, se présente comme une région de modestes collines plantées de maïs. On y trouve une présence humaine beaucoup plus marquée avec de grosses exploitations de primeurs, de

fleurs, de légumes. Avec le retour du relief, nous avons retrouvé l'usage de nos dérailleurs. Et même le petit plateau pour escalader les premiers chevrons entre Biarrotte et St-Laurent-de-Gosse. La montagne se profile à l'horizon.

Mais c'est en franchissant l'Adour sur un pont métallique, en contrebas du village d'Urt, que nous tournons vraiment une nouvelle page et passons à un autre chapitre de notre Tour de France. Nous venons d'entrer en Pays basque. Quel changement brusque et total ! Un fleuve côtier, un pont et nous sommes déjà dans un autre monde ! Urt est un village basque, intégralement basque, avec ses maisons blanches aux volets rouges ou bleus, avec sa petite église au clocher-mur⁵², avec son fronton.

Après une descente rapide et un passage sous l'autoroute A64 (Pau à Bayonne), nous nous engageons dans l'étroite vallée de la Joyeuse. Nous y trouvons un peu de fraîcheur et c'est bien agréable car la route monte régulièrement. Nous avons perdu l'habitude de la pente et de l'air respirable. Nous traversons La Bastide-Clairence, très vieux bourg aux belles maisons blanches barrées de rouge, puis nous attaquons la longue rampe qui conduit jusqu'à Hasparren, terme de cette étape et point de départ de la marche vers l'Est, qui nous conduira jusqu'à Nice. Nous rattrapons un cycliste, monté sur un VTT lourdement chargé. Il nous laisse passer puis, constatant sans doute que notre allure est à peu près la sienne, il revient et amorce la conversation avec Bernard, pour une fois en seconde position. L'homme, encore jeune, est d'Hasparren. Il arrive de je ne sais où, car je commence à être un peu sourd, et il rentre chez lui. Il disparaît d'ailleurs après un « *Salut... bonne route* » dès les premières maisons d'Hasparren.

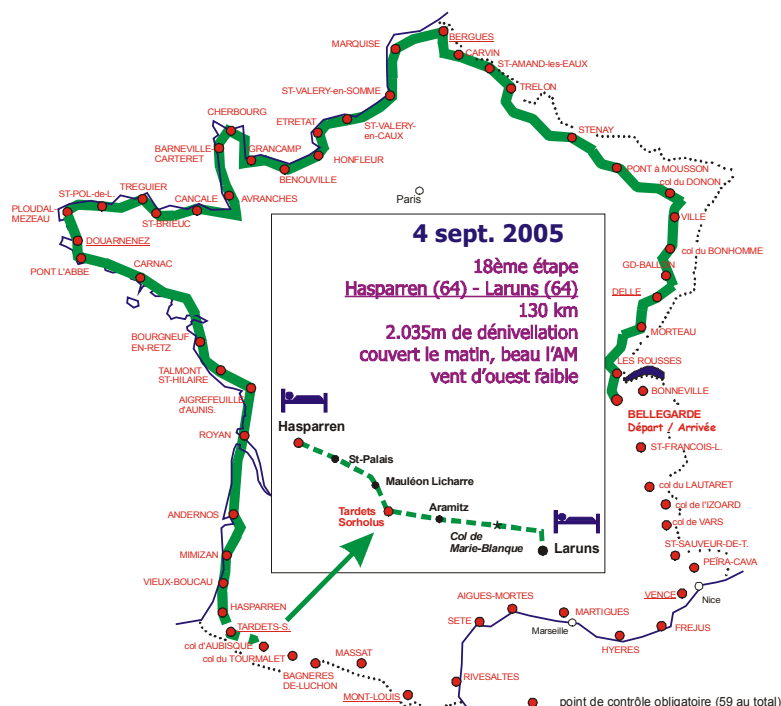
Sur la très animée place centrale de cette petite ville de plus de 5.000 habitants, nous retrouvons Marie-Anne, la sœur de mon épouse Eliane, et André Bergerot, son époux depuis une quarantaine d'années. Mon "beauf", coureur cycliste encore en activité malgré ses proches soixante berges, est venu découvrir en notre compagnie la montagne pyrénéenne. Avec nous et sa Marie-Anne au volant du camping-car, car André n'est pas du genre "cyclo autonome à sacoches". C'est néanmoins un compagnon très agréable. Ce qui prouve que l'on peut être à la fois coureur et cyclotouriste ! Ces retrouvailles ont été programmées de longue date. Nous les arrosions néanmoins d'un bock de bière sans faux col, avec une certaine émotion car il n'était pas certain, loin de là, que nous serions exacts à ce rendez-vous, pris dans le Haut-Jura lors de la première étape. Que d'obstacles nous avons dû franchir sur les 3.000 km de notre parcours !

C'est samedi et les 35 heures nous font encore des misères. L'hôtel est plein et la serveuse, pourtant dynamique et pas grincheuse, est seule et assez débordée. En plus, nous sommes logés dans

⁵² voir le diaporama

une chambre de l'annexe, située de l'autre côté de la place. Le temps qu'elle s'organise et qu'elle nous accompagne, une petite demi-heure s'écoulera avant que nous puissions prendre notre douche. Nous fixons le rendez-vous pour le lendemain à 7h45 devant l'hôtel, avant que les Bergerot, qui sont venus jusqu'ici par la route des grands cols (la prudente Marie-Anne voulait vérifier que la route était praticable avec le camping-car) et sont presque aussi fatigués que nous par leur étape, ne partent à la recherche d'une aire adéquate pour passer la nuit.

Nous dînons de pâtes et de poisson à une table du premier étage, qui pourrait être celle de 1997. Nous avons avec nous ce jour là une diagonaliste basque venue de Briscous pour nous encourager⁵³. Je me souviens que Pierrette était très en beauté et nous bien crasseux ! Ce soir, le dîner est plus calme. Moi, je suis préoccupé. Je sais ce qui nous attend demain du côté de Marie-Blanche...



Premier coup de marteau...

La routine matinale est lancée à 6h25. La nuit a été très calme dans notre chambre mansardée. En allant prendre le petit déjeuner à l'hôtel, je poste une dizaine de cartes postales pour la famille et les amis. Je me sens bien ce matin et je ne pense pas à la proximité des cols.

Une chape de grisaille s'est posée sur la région d'Hasparren : le ciel est très bas, mais la température est douce. Le camping-car est stationné sur la place quand nous sortons du bar des Tilleuls. Nous en profitons pour donner quelques bagages à Marie-Anne. Un ou deux kilos de moins, ça compte en montagne ! Mais nous conservons toutes nos sacoches. Par principe d'autonomie totale, auquel je n'ai pas encore renoncé. Par orgueil aussi sans doute. L'avenir me montrera que ce comportement était idiot...

Nous attaquons la longue traversée de la Basse Navarre, région de collines bien marquées, dans lesquelles la route se coule, en faisant très souvent le gros dos. Jusqu'à St-Palais, les bosses sont peu pentues, étirées en longueur. De St-Palais à Mauléon, elle sont plus sèches et plus courtes. Une bonne demi-douzaine de belles côtes sur une cinquantaine de kilomètres. Ce n'est pas encore la vraie montagne, mais c'est loin d'être une aimable plate-forme. A Charritte au km. 44, mon altimètre cumule déjà 1.000 m d'élévation, soit l'équivalent de la dénivellation totale enregistrée sur les trois dernières étapes en 580 km ! Question décor environnant, les forêts sont pratiquement absentes et le sol, intensément exploité, est réparti entre pâturages (forte proportion de moutons, mais aussi petits troupeaux de bovins) et cultures céréalières. A cette

⁵³ voir " Le Tour de France de l'Aveugle et du Paralytique " pages 74-75, document téléchargeable sur www.gilbertjac.com

époque, seuls les champs de maïs sont encore en culture. Ils parsèment le paysage de taches vert-jaune. Il y a peu de trafic sur la route et personne dans les champs. En ce jour dominical, les hommes préparent leurs beaux habits pour aller chanter la messe depuis les galeries de l'église. Dans l'après-midi, si le temps se lève, les jeunes iront s'affronter au fronton du village. Pays séduisant, mais secret. Que pouvons-nous en connaître, nous, étrangers de passage ?

Nous croisons à plusieurs reprises les chemins de Compostelle, signalés par de discrètes plaquettes représentant la fameuse coquille. Ils convergent vers St-Jean-Pied-de-Port, avant de s'unir pour franchir la barrière pyrénéenne à Roncevaux. Le seul pèlerin que nous croisons avant de descendre vers St-Palais est un géant de pierre⁵⁴. Il marche d'un bon pas sur son chemin dallé, mais n'avance pas beaucoup.

Une rocade, sans doute récente car elle n'est pas encore portée sur ma carte, nous entraîne contre notre volonté dans le contournement complet de St-Palais, ex-capitale de la Basse-Navarre. J'aurais préféré traverser cette petite ville pour découvrir ce qu'elle avait à nous montrer.

Dix-huit kilomètres et quelques sérieuses bosses plus loin, à Charitte, nous atteignons la vallée de la Saison, dite aussi gave de Mauléon, frontière ancestrale entre Pays basque et Béarn. Je profite de cette vallée dont nous remontons le cours sur plus de vingt kilomètres pour me détendre des jambes un peu secouées par la répétition des côtes. Pourtant, j'ai de bonnes sensations ce matin. La grande forme attendue depuis la sixième étape serait-elle enfin là ?

Mauléon-Licharre, capitale de la province basque de la Soule, était autrefois une place fortifiée. C'est aujourd'hui une petite ville de 4.000 habitants, dont l'activité principale est la fabrique d'espadrilles et d'articles chaussants. Il ne reste de l'époque moyenâgeuse, quand le capitaine-châtelain de Mauléon était gouverneur du Pays de Soule, que les ruines d'un puissant château fort, construit sur le sommet d'une colline. C'est le château de "Malus Leo", le méchant lion, devenu Mauléon. Nous avons grimpé jusqu'à son pont-levis avec Eliane, à l'occasion d'un séjour/camping dans la région, en juillet 2000. Le point de vue sur la ville y est remarquable. Mais nous n'aurons pas le temps d'y monter aujourd'hui. Nous traversons la ville par son centre. André est inquiet car il a perdu son épouse et son camping-car. Je le rassure. Marie-Anne a probablement suivi la direction "Tardets" qui draine la circulation vers une rocade. Nous la trouverons là-bas. Et puis, les dames accompagnatrices ne se perdent plus de nos jours, ou très provisoirement, par la magie des téléphones portables.

A la sortie, une pluie très légère s'installe, trop faible pour que nous sortions les ponchos. Mais, à la réflexion, je m'aperçois que ce sont nos premières gouttes d'eau depuis... l'étape de Rue à Dieppe. Près de dix jours déjà ! A 11h20, nous stoppons sur la place centrale de Tardets-Sorholus où un double contrôle nous est demandé : visa des carnets et expédition d'une carte "fournie par l'organisateur" portant notre signature. André nous laisse pour aller à la recherche de Marie-Anne qui attend probablement sur un parking à la sortie de la bourgade. Nous décidons de faire nos achats et de manger à la terrasse du bar des Pyrénées, en face de l'Office de Tourisme. J'ai choisi cet endroit parce que nous y avons tous les deux pris un pot avec un groupe d'amis montpelliérains en mai 2002, lors d'une randonnée "chasse aux cols basques". J'aime me replonger dans de tels souvenirs...

Les courses sont vite faites car l'épicerie jouxte le café et la boulangerie est à une trentaine de mètres. Nous faisons preuve d'originalité en achetant une boîte de terrine de volaille, en place d'une tranche de jambon ! Par contre melon et yaourts restent au menu. La place centrale de cette vieille bastide du 13^e siècle est assez sympathique avec ses passages voûtés sous de grandes maisons à arcades. Les toits à quatre pans sont en ardoise et les murs sont peints de couleurs vives. Il y a beaucoup d'animation sur cette esplanade que traverse la route de Laruns. On s'interpelle, on se congratule, on s'embrasse sans souci de gêner le passage des véhicules. C'est cette dernière image que j'emporterai de nos 24 heures en Pays Basque. Nous entrons bientôt en province de Béarn.

Nous retrouvons Marie-Anne et André à deux kilomètres de Tardets, peu après le croisement de la route de Larrau. Nous attaquons la seconde partie de cette journée par la jonction d'une trentaine de kilomètres entre les gaves de Mauléon et d'Aspe. Le soleil revenu illumine un décor très sympathique, damier de prairies, de champs de maïs, de bosquets, posé dans un environnement de reliefs arrondis. J'ajouterai une route très roulante, des petites vallées riantes, et un arrière-plan de montagnes calcaires. Ce petit paradis a pour nom Barétous puis Aspe, pays de piémont du massif du pic d'Anie et de la Pierre-St-Martin.

Nous sommes sur les terres des compagnons de d'Artagnan, les célèbres Mousquetaires du Roi, immortalisés par Alexandre Dumas. Après avoir traversé Trois-Villes (M. de Tréville) peu avant Tardets, nous saluons Porthos à Lanne-en-Barétous (dont la belle église à double porche fut la chapelle du château d'Isaac de Porthau) et nous laissons Aramitz à moins d'un kilomètre. Athos était d'Athos-Aspis, petit village proche de Sauveterre-de-Béarn, à une douzaine de kilomètres de St-Palais. Quant au cadet Charles de Batz de Castelmore d'Artagnan, il était originaire de Lupiac, à une centaine de kilomètres plus au nord, dans la région d'Auch. C'était un Gascon du Nord ! Qu'ils m'ont fait rêver quand j'étais gamin, ces modestes gentils-

⁵⁴ voir le diaporama

hommes devenus immortels sous la plume d'un clerc de notaire de Villers-Cotterets (dans l'Aisne) qui avait une sacrée imagination !

A la sortie d'Arette, village massacré en 1967 par un terrible séisme, nous escaladons un vrai petit collet, sinueux comme un grand, avant de descendre, en se laissant bercer par un bel enchaînement de virages, vers Issor et la vallée d'Aspe.

Nous tenons un rapide conseil de guerre au croisement de la route du Somport. Que choisir : la raison ou la folie ? Deux routes sont en effet possibles pour rejoindre Laruns, terme de notre étape : l'agréable route du Bois de Bager (Laruns est à 35 km) ou l'inférieure muraille du col de Marie-Blanque (Laruns est à 33 km). Bernard, chasseur de cols et en pleine bourre, est pour le col; André s'en fiche... mais est venu escalader des pentes. Et moi, comme un C..., je me laisse convaincre et je décide de les suivre. Je n'y étais aucunement obligé. J'avais prévenu Bernard dès la préparation du road-book – connaissant bien cette folie ! – que je passerais par le Bager et qu'il me retrouverait à l'hôtel de Laruns (car la route du Bois, certes plus longue, est plus rapide). Notre ami, Bernard Lescudé, originaire de Bilhères, village du versant est de Marie-Blanque, m'avait alerté : *« Il y a belle lurette que je ne passe plus par Marie-Blanque ! Surtout du côté ouest ! »*. Nouveau péché d'orgueil de ma part. Mais quel C... ! quel C... je fais !

Oui pourquoi y suis-je allé ? Pourquoi me suis-je persuadé que j'avais de bonnes jambes ? Et pourquoi ai-je tenté de m'accrocher si longtemps dans la roue de Bernard, lorsqu'il m'a dépassé au début de ces trois épouvantables derniers kilomètres à plus de 12% de pente ? J'aurais dû le deviner que la Garce aux Dents Vertes allait m'envoyer son Homme au Marteau ! Pourquoi, suis-je venu la narguer sur ce chemin de croix, brûlé par le soleil ? A bout de souffle, à bout de forces, j'ai dû me résoudre à marcher, hissant une randonneuse épouvantablement pesante et que je me suis pris à haïr pour la première fois de nos dix années de vie commune ! C'est long 2 kilomètres à pied, avec une mule pareille à tirer et le cagnard qui vous écrase !

En arrivant au sommet, j'étais si furieux contre moi et le reste du monde que je ne me suis même pas arrêté pour écouter les doléances de mes compagnons. J'ai foncé dans la descente vers le plateau de Bénou. L'air vif, la beauté des pâturages de ce plateau, les troupeaux de chevaux de trait à la robe fauve et de vaches blondes des Pyrénées, le climat pacifique et l'ambiance sereine de ce paradis perché à 1.000 m d'altitude, ont vite calmé ma colère. Peu après, mes compagnons m'ont rejoint. J'avais honte de mon comportement. Ma fureur n'était pas d'avoir calé dans la pente ou de m'être fait lâcher par André et Bernard. Car, fidèle admirateur du Dr Ruffier, je suis adepte de ses principes selon lesquels il n'y a aucune honte à monter un col à pied, surtout que l'on y voit ainsi bien mieux le paysage. Non, je suis furibond de

n'avoir pas laissé le mur à mes compères, pour prendre en solitaire la tranquille route du Bager.

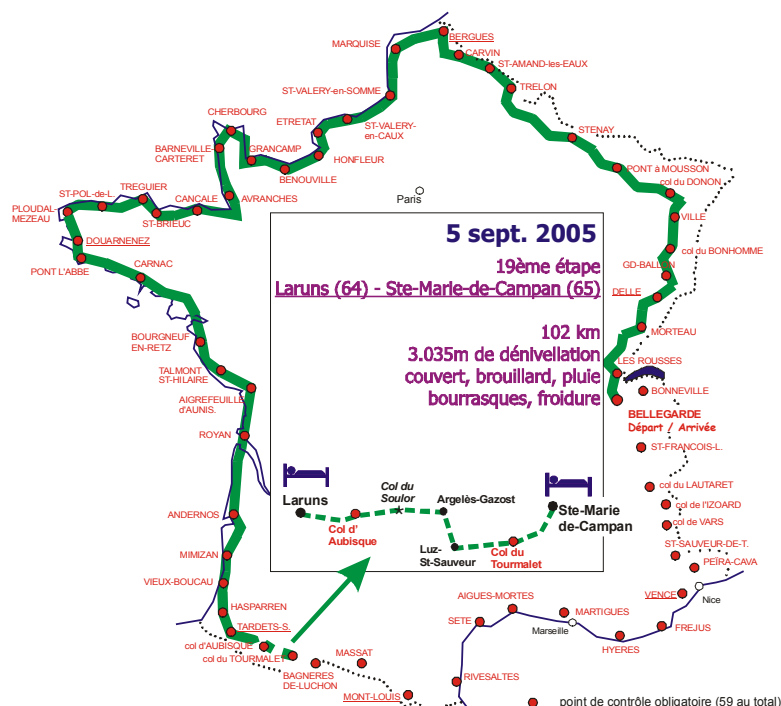
La descente sur Bilhères et Bielle est très rapide. La remontée de la vallée du gave d'Ossau jusqu'à Laruns est désagréable car la circulation est dense. Mais il faut bien faire avec, même si ce n'est pas ça qui va me remonter le moral.

C'est la grande pagaille à l'hôtel d'Ossau, car un groupe d'une quinzaine de cyclos toulousains vient d'arriver et, un dimanche, le personnel est très réduit. Il est aussi assez énervé et ça chauffe entre la réceptionniste (la patronne ?) et une serveuse ! En attendant que le calme revienne, nous échangeons la bière de la victoire sur Marie-Blanque pour mes compagnons et celle de l'amertume pour moi. J'ai même le temps de mettre un pneu neuf à l'arrière, non pas pour mieux grimper les cols, mais pour parer à une nouvelle saloperie de la Sorcière.

Les Bergerot nous quittent pour aller dormir de l'autre côté de l'Aubisque, dont le versant occidental est, semble-t-il, fermé à la montée des camping-cars durant la matinée. Rendez-vous est pris pour le lendemain, entre Aubisque et Soulor.

Nous faisons un très correct souper de garbure, de pizza royale et de dessert glacé sur la terrasse de l'hôtel. Le groupe toulousain fait beaucoup de bruit. Ces cyclos font la randonnée transpyrénéenne Hendaye-Cerbère. Ils sont une douzaine, distribuée entre deux jeunes femmes, trois ou quatre paons qui font la roue autour et cinq ou six taciturnes qui ont l'air de s'emm... Du classique ! Ces gens nous ignorent complètement, pas par mépris des randonneurs ensacochés, mais tout simplement parce qu'ils sont complètement dans leur bulle.

Je monte dormir dès la fin du dîner. Je suis fatigué et mon optimisme naturel en a pris un gros coup, à la veille de la grande étape pyrénéenne de l'Aubisque et du Tourmalet.



Au bout de la souffrance...

On nous avait annoncé un petit-déjeuner à partir de 7h30. Quand nous descendons à 7h31', il y a foule dans le couloir, mais la porte du restaurant est fermée. Je vais faire un tour à l'extérieur. Le temps est gris, à la limite de la pluie, mais il ne fait pas froid. Nous pourrions partir les jambes découvertes.

Quand la préposée au café se pointe à 7h45, je râle. La dame, qui n'est autre que la grincheuse de la veille, celle qui engueulait sa collègue, ose répondre. Elle s'en prend une bonne en retour, bien argumentée et se calme instantanément. Elle devient même aimable (« *Souvent femme varie, bien fol qui s'y fie* », a écrit François 1^{er} qui était un connaisseur expert du beau sexe) et s'empresse de nous servir, avant même la troupe toulousaine. Je regrette l'absence de certains machistes de ma connaissance que j'eus, je n'en doute pas, beaucoup impressionnés. Restons modestes. Un auteur contemporain a écrit⁵⁵ : « *Les femmes savent bien que les hommes ne sont pas si bêtes qu'on le dit : ils le sont davantage !* » Et comme je souhaiterais l'être le moins possible, je me persuade que la volte-face de la grincheuse était tout simplement une prise de conscience que, dans le commerce, il vaut mieux éviter de se frotter à la clientèle, surtout quand on a tort. Mon autorité masculine n'a rien à voir là-dedans.

Laruns est une ville toute grise par la couleur de ses murs, par ses toits d'ardoise et, ce matin, par la couleur du ciel. Le col d'Aubisque, bel obsta-

cle de 17 kilomètres avec une pente moyenne de 7%, est assez sympathique avec le cycliste qui l'attaque à froid en partant de Laruns. Durant les cinq premiers kilomètres, jusqu'au village des Eaux-Bonnes, la pente modérée permet une bonne mise en jambes. Mais à la sortie de ce village, la bête fait vraiment le gros dos : 7, 8 et même 10% de pente à chaque kilomètre, sans le moindre répit jusqu'au sommet. C'est donc la chaîne "toute à gauche" que nous grimpons de concert, en essayant d'en garder sous la pédale. La visibilité s'est réduite à moins de 200 mètres. Parfois, l'un de nous rétrograde, pour discipliner un souffle qui tend à s'emballer dans une atmosphère sursaturée. Quelques véhicules pressés nous doublent...

Ce sont surtout des camionnettes qui rejoignent l'un des nombreux chantiers du hameau de Gorette. Cette station de sports d'hiver croit en son avenir. Après le renouvellement complet de son domaine skiable en 2004, c'est la station elle-même qui se donne un coup de neuf. Nous y faisons un court arrêt pour reprendre des forces, puisées dans trois ou quatre Figolu. Nous sommes complètement immergés dans un nuage, qui commence à perdre doucement ses eaux... Nous ne traînons pas. Le dernier tronçon est un tantinet plus souple, mais la longueur de l'ascension commence à alourdir sérieusement les jambes. Bernard ne dit rien. Souffre-t-il lui aussi ?

Il nous aura fallu près de deux heures et quinze minutes pour graver l'Aubisque. Ce n'est pas un exploit, mais c'est presque moins mal que je ne l'avais craint après ma défaillance de la veille dans Marie-Blanque. Au sommet, il pleut et il ne fait vraiment pas chaud. C'est le chauffeur-accompagnateur-porteur de bagages du groupe toulousain qui nous fait la photo-souvenir historique⁵⁶. Nous nous réfugions dans le restaurant pour faire viser nos carnets et avaler un thé brûlant. Je note sur mon carnet : 10h30, km. 18,8, 8,5 km/h et $\Delta = 1.190$ m. Même si l'étape ne fait que 102 km, je sens que la journée va être rude. Soulor et Tourmalet nous attendent !

Emmitouflés dans nos Goretex, et abrités sous les ponchos, nous nous lançons dans la descente. L'avantage de l'association "jantes Mavic/patins Kool-stop sur freins cantilever" est leur bonne efficacité après une courte distance de séchage (séchage assurément très relatif étant donné l'intensité de la pluie). Je distance rapidement l'ami Bernard et double des petits groupes de cyclos toulousains, tremblants de froid et peut-être d'effroi, sur leur cadres carbonés sans garde-boue. Leurs petits cirés transparents sont bien insuffisants pour les tenir au chaud.

⁵⁵ Paul-Jean Toulet dans "Les trois impostures", page 165

⁵⁶ voir le montage photographique in fine et le diaporama

Tout en descendant cette contre-pente de l'Aubisque, je me dis que, décidément, je ne roulerai jamais sur cette superbe corniche des Pyrénées en plein jour et avec un franc soleil. J'ai contemplé une ou deux fois le magnifique panorama du cirque du Litor, mais il y a très longtemps. J'étais en voiture, ce qui n'est pas du tout pareil. Lors d'un brevet Montagnard, Pau-Luchon en juillet 1980, il faisait beau mais le jour n'était pas levé. En juin 1994, dans le raid Hendaye-Cerbère avec Jean-Pierre Ratabouil, la visibilité était correcte mais le ciel était gris et les ombres inexistantes. Et en 1997, dans l'autre sens, lors du premier TDF, le temps était à peu de chose près le même qu'aujourd'hui : la pluie en moins, mais un épais brouillard en plus ! Je me souviens avoir été contraint de rester à moins d'un mètre du petit parapet, unique fil rouge dans la purée de pois. Damned ! L'océan breton me refuse la marée haute et la corniche des Pyrénées renâcle à me dévoiler ses charmes. Je suis maudit ! J'entends ricaner la Salope aux dents vertes. Elle n'a pas apprécié le coup du pneu neuf à l'arrière. Pour elle, la vengeance est un plat qui se dégoûte toute de suite par une douche glacée. Et, M... !

En sortant d'un tunnel traversé à allure contrôlée vu que, par un tel temps de chien, des vaches viennent souvent y trouver un abri, je croise un cycliste dans lequel je reconnais mon beau-frère Bergerot. Je lui crie que Bernard est à l'arrière, il me hurle que Marie-Anne est au sommet de Soulor et nous nous perdons rapidement de vue. La grimpe de Soulor en venant d'Aubisque est une bagatelle de trois petits kilomètres à 5/6%. Mais après une descente glaciale, la remise en chauffe des quadriceps est pénible et douloureuse. C'est en sueur que je m'arrête près du camping-car qui a passé la nuit sur le vaste parking du col. Marie-Anne, philosophe comme toute accompagnatrice de cyclos doit l'être, bouquine paisiblement... Comme la pluie redouble, je lui fais signe que je continue et je me lance dans la rapide descente de Soulor. De toute façon, il ne sert à rien d'attendre dans de telles circonstances. Je me souvenais avoir beaucoup "ramé" dans la montée de ce col en 1997. Je comprends mieux pourquoi en dévalant cette pente de 8 km à plus de 8% de moyenne. Quelques virages serrés, la route inondée qui requiert une grande vigilance, les mains qui se crispent sur les freins, le cou qui se tétanise, l'épreuve est épuisante. Mes compagnons me rejoignent dans les longs faux plats entre Arrens et Argelès-Gazost où nous retrouvons le camping-car sur le parking d'un Casino. La pluie a cessé et le ciel prend une meilleure tournure. Nous décidons néanmoins d'accepter l'invitation de Marie-Anne et de casser la croûte au chaud, avec nos provisions... et de sérieux compléments car le garde-manger des Bergerot est toujours bien achalandé.

Pas facile de reprendre la route vers 13h20, même si nous sommes à peu près secs. L'épreuve qui nous attend s'annonce encore plus redoutable que celle de la matinée. Le Tourmalet, c'est encore

la taille au-dessus avec une rampe de 18 km à 7,5% de moyenne et un final particulièrement difficile. Contrairement à l'Aubisque, il n'y a pas de mise en jambes. La route se redresse dès la sortie de St-Sauveur et ne s'abaisse jamais, même dans la traversée du village de Barèges. Heureusement, l'approche d'une vingtaine de kilomètres dans la haute vallée du gave de Pau est suffisante pour monter la température des moteurs. Approche assez languette que je m'applique à faire avec un maximum de souplesse. Surtout, ne pas durcir des jambes déjà bien éprouvées au cours de la matinée.

A Luz, nous profitons d'un WC public pour alléger nos tenues, soulager nos vessies et faire le plein d'eau. Et c'est parti. André nous laisse dès le premier kilomètre pour grimper avec les cyclos toulousains. Moi, sans le vouloir, je lâche progressivement Bernard. Je me sens bien, mieux que dans l'Aubisque. Cette euphorie dure jusqu'à la sortie de Barèges, quand soudainement mon souffle s'accélère. Je cherche vainement un braquet plus petit, ce qui est mauvais signe. Un kilomètre plus loin, Bernard me rattrape et me largue insensiblement. C'est encore plus mauvais signe. Bêtement, je m'accroche dans son sillage. J'y parviens car Bernard a un peu réduit sa cadence. Ça l'ennuie de me voir "à la ramasse". La pluie revient à trois kilomètres du sommet, il s'arrête. Moi aussi. Il enfile son poncho et moi mon Goretex. Nous grignotons. La barre énergétique se coince dans mon gosier et me coupe encore un peu plus un souffle déjà laborieux. Nous repartons. Le coup de mieux après l'arrêt dure à peine cinq cent mètres. Cette fois-ci, Bernard s'en va. Il ne peut ralentir davantage. Je distingue le sommet du col encore à 1.500 m de distance et 150 mètres au-dessus de ma tête. Je zigzague pour ne pas mettre pied à terre. Mais, comme la veille à la même heure dans Marie-Blanque, j'abandonne à 600 m du sommet, vaincu par la pente et l'épuisement. Bernard a disparu derrière le dernier lacet.

Je reprends mes esprits durant cinq bonnes minutes assis sur mon cadre. L'eau dégouline de toutes parts. Je revois encore l'image de l'affreux rictus de Greg Lemond largué dans ce monstrueux dernier kilomètre lors d'un Tour de France professionnel. Je ne sais plus lequel. Peut-être celui qu'il a gagné de 8" dans le dernier chrono. Je pousse ma machine, arc-bouté sur le cintre. Heureusement que les cales sont bien encastrées dans les semelles crantées de mes nu-pieds Shimano, car la chaussée est très glissante. Je pense à mon père qui disait : *« Il faut toujours essayer de monter sur son vélo, même à 5 km/h, car, à pied, on va deux fois moins vite... »*. Ce souvenir, qui me vient soudain à l'esprit, est en parfaite contradiction avec les convictions du Dr. Ruffier auxquelles j'ai déjà fait référence. Mais Ruffier était un véritable athlète et un grand marcheur, ce qui n'était pas le cas de mon père. Et puis Ruffier prétendait monter les cols en marchant à 5 km/h, vitesse peu inférieure à celle d'un cycliste "au taquet". Alors que moi présentement, je grimpe à moins de 2 km/h, le compteur de vitesse de mon vélo ne daignant même pas me

faire l'honneur d'afficher une valeur. Il dit zéro, cet animal ! Je marche pourtant ! Il m'insulte, c'est pas possible ! A deux reprises, j'essaie de me remettre en selle. Moins de vingt mètres. Je n'arrive même pas à verrouiller la seconde cale des pédales...

Enfin, enfin... J'entrevois le Géant du Tourmalet, gigantesque statue de métal blanchâtre représentant un cyclo dressé sur ses pédales. Je le regarde sans vraiment le voir, comme si, moi, le nain du Tourmalet, je ne voulais pas reconnaître ce maître. Une plaque (que j'ai photographiée et déchiffrée beaucoup plus tard) m'apprendra que cette statue est un hommage rendu à Octave Lapize, premier coureur du Tour de France à passer au sommet de ce col. C'était en 1910 au cours de l'étape Luchon-Bayonne, qui faisait 370 km et que ce champion a remportée à plus de vingt-six kilomètres/heure de moyenne. Par la route des grands cols et sur des routes dont je n'ose imaginer l'état. C'est tout simplement fabuleux. Moi, je ne suis pas un nain du TDF, je suis un insignifiant !

Je reprend mes esprits, en sirotant à petites gorgées un chocolat bien chaud. Bernard est là, silencieux. Manifestement, il s'inquiète de ma fatigue car je parle d'abandon. C'est trop dur. Deux grands cols dans la journée, c'est trop ! André pointe son nez. Il est en tenue civile, déjà douché. Il est très satisfait de son escalade bouclée en moins d'une heure trente. Je le félicite. Moi, je ne sais pas le temps que j'ai mis. Je m'en fous. Je me reproche simplement de n'avoir pas laissé tous mes bagages dans le camping-car. C'est idiot de vouloir jouer au puriste autonome quand on en a plus les moyens. Le règlement de l'US métro n'a jamais interdit l'assistance. Je me prends à imaginer mon ascension avec 10 kg de moins. Sûr que, moi aussi, j'aurais grimpé en moins de deux heures...

Nous avons réservé une chambre à Ste-Marie-de-Campan et la rude épreuve de la descente nous attend. La pluie a cessé mais un brouillard diffus masque une grande partie du paysage. Pour le tourisme, cette grande étape pyrénéenne aura été complètement ratée. Pour le coup de marteau, elle restera mémorable.

Je suis bien meilleur en descente qu'en montée (je ne suis pas le seul...). Bernard ne peut suivre mon rythme et je ralentis régulièrement pour le garder "à vue". La station de la Mongie est pratiquement déserte, même si de nombreuses voitures témoignent de la présence de touristes. Très vite nous arrivons à Gripp, véritable pied du col, le tronçon inférieur jusqu'à St-Marie-de-Campan étant seulement un long faux-plat. Ste-Marie est un tout petit village qui renferme un véritable trésor qui a pour nom, hôtel des Deux Cols. Nous y sommes accueillis d'abord par un couple de sympathiques mounaques, poupées de chiffons traditionnelles de la vallée de Campan, ensuite par une charmante jeune fille qui nous installe, vite fait, bien fait, dans une chambre à deux lits, petite, rustique, mais tout à fait dans nos préférences. Bernard m'offre le

grand lit à deux places, au fond de la chambre. Il me chouchoute, mon compère. Et ça me prouve qu'il a besoin de moi. Je ne pense plus à l'abandon. Je vais me battre.

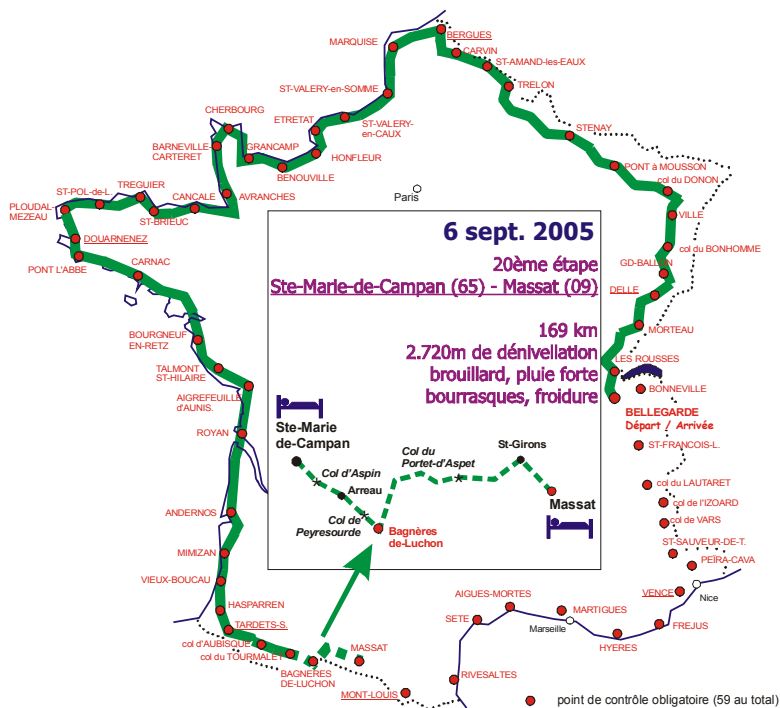
Une bonne douche, mais pas de lessive ce soir. Nous avons été assez rincés. Comme nous avons un petit quart d'heure d'avance sur le service du dîner, nous allons jusqu'à la très fameuse forge où Eugène Christophe répara seul la fourche de sa bicyclette lors du Tour de France 1913. Après avoir descendu 14 km à pied, le vélo sur l'épaule ! La maisonnette, qui n'est plus une forge, est toujours là et une plaque⁵⁷ rappelle cet exploit d'un superman, qui tout en perdant le Tour, restera dans l'histoire comme l'un de ses plus célèbres héros ! Au fait, vous connaissez le nom du vainqueur du Tour de France 1913 ?⁵⁸

Après cet indispensable hommage à la mémoire d'un autre grand Tourneur de France, nous allons dîner. Je ne suis pas encore mort car j'ai de l'appétit. Mais je ne suis pas très vigilant car je ne sais plus ce que j'ai mangé. Je me souviens que le restaurant était plein et bruyant, que le service assuré par trois donzelles était rapide, que nos assiettes étaient bien remplies et que je n'avais qu'une hâte : aller dormir. J'ai appris le lendemain que Bernard avait réglé une addition assez solide sans être excessive, avait obtenu un plateau avec thermos de café pour le petit déjeuner du lendemain et que la soirée avait été très pluvieuse...

De tout ça, je me moque. Il me faut digérer, outre mon dîner, le paquet de toxines accumulées au cours de cette étape ridicule en distance – 102 km -, grande en dénivelée – 3035 m -, médiocre en moyenne kilométrique pour moi : 14,1 km/h. Deux fois moins que Lapize en 1910 ! Quelle honte !

⁵⁷ voir le diaporama

⁵⁸ le Belge Philippe Thys; en faisant cette recherche sur Internet, j'ai découvert que lors du Tour 1910, remporté par Lapize à la moyenne phénoménale de 29 km/h sur 4.734 km, Gustave Garrigou, classé 3ème à l'arrivée, avait reçu une prime de 100 F pour avoir été le seul à ne pas mettre pied à terre dans le Tourmalet. Ce qui signifie que le Géant Lapize, avait marché... comme moi ! Ça me console !



Triste journée...

C'est Bernard qui me réveille vers 6h30. Je retarde mon atterrissage en rêvassant. Je commence par me persuader que cette couche confortable est le lit conjugal, là-bas à Beaune et qu'une grasse matinée est au programme... Puis je me dis que les premières paroles de Bernard vont assurément m'informer qu'il a combiné une journée de repos avec l'organisateur... Et, ouvrant enfin le tiers de la moitié de l'œil gauche, je veux croire que le bruit que j'entends est une cafetière qui roucoule... La vie est belle.

Et bien non, rien de tout cela. Mon plumard est effectivement conjugal mais j'y suis seul, Bernard n'a rien décidé, sauf que nous allons pédaler jusqu'au terme du programme prévu pour cette journée et le crépitement est celui de la pluie sur un toit de tôle. De plus, le temps presse car nous avons rendez-vous avec les Bergerot vers huit heures, à Payolle au pied du col d'Aspin. Je suis complètement zombi ce matin, sans même la volonté d'attaquer les tartines du plateau "petit-déjeuner". Bernard me pousse, je me force...

Nous récupérons les randonneuses dans l'appentis fermé, où le patron les avaient mises à l'abri la veille, avant d'aller au lit. Je me demande bien comment il a fait d'ailleurs car elles étaient cadassées ensemble. Me semble-t-il... Car je n'ai pas très bien suivi le cours des événements depuis que j'ai sombré dans le néant hier soir vers 21h30... Je ne cherche pas à savoir. Je charge mes sacoches et je mets mon poncho, bien que la pluie ait nettement réduit son intensité. Tout est nébuleux autour de moi. On se croirait dans un sauna frais. Pas froid.

A ma grande surprise, mes jambes ne sont absolument pas douloureuses. Les milliers de kilomètres accumulés depuis vingt jours ont quand même été efficaces. Par contre, je suis bien las. Sans ressort, résigné. Bernard a mis le convoi en route, à petite vitesse. Il me confiera plus tard qu'à cet instant, il ne croyait pas que j'irais au terme de cette étape, du moins sur ma randonneuse. Sans doute pensait-il que je ne résisterais pas à la tentation de faire le trajet en camping-car, quitte à repartir de Massat. J'avoue que je n'ai pas pensé une seule seconde à abandonner. Je l'aurais fait, au moins pour deux ou trois journées, si j'avais ressenti l'épuisement total de mes ressources physiques et nerveuses comme ce fut le cas au cours de la troisième étape de la Diagonale de France Dunkerque-Hendaye⁵⁹.

Je n'en suis pas là. Je me contente de remettre mes deux sacoches arrière à Marie-Anne et d'inciter Bernard et André à faire le détour par la Hourquette d'An-cizan. C'est une petite merveille de col et ses beaux pâturages m'avaient complètement séduit, lors d'un passage avec mon copain Jean-Pierre en 1994 (randonnée Hendaye-Cerbère). La pluie a cessé. Un diffus brouillard monte des prés, à la verticale. Le vent est inexistant. Je regarde mes potes s'éloigner sur l'étroite route. Avant qu'ils n'aient disparu, je remarque que Bernard a gardé ses deux sacoches arrière. Il est gonflé mon copain ! Se lancer ainsi sans hésitation dans la Hourquette (col un peu plus élevé qu'Aspin) et ensuite dans Peyresourde, en duo avec André monté sur son coursier tout nu, il faut être sûr de sa force et ne pas douter de soi. Marie-Anne, en bonne complice de mon épouse sa sœur, fait une petite tentative pour me convaincre de grimper dans son véhicule, mais je me refuse à écouter le chant de cette sirène. Je lui demande seulement de me laisser une bonne demi-heure avant de partir. Je préfère qu'elle soit derrière moi dans l'escalade d'Aspin, au cas où...

Mais il n'y a ni cas, ni où ! Je grimpe les six kilomètres presque avec facilité, en moulinant un braquet de 29x25, soit 2,45 m, qui n'est même pas mon plus petit. La réduction du poids de ma machine est une révélation ! Pourquoi ne l'ai-je pas fait plus tôt, en particulier dans le Tourmalet ? Pourquoi n'ai-je pas renoncé plus vite à ma prétention d'une autonomie totale ? « *Et oui, petit connard, t'as failli te flinguer complètement par orgueil ! Avec huit ans de plus, t'as bien le droit de faire porter tes bagages... Y'en a des plus jeunes qui le font tout au long du parcours... Pouh ! L'imbécile prétentieux !* » ricane à mes oreilles le couple infâme qui me poursuit depuis le départ. Ils ont tort de se moquer. Car

⁵⁹ voir "Zef m'a tuer...", document téléchargeable sur www.gilbertjac.com

ça me requinque. Mon moral en marmelade remonte vers le grand beau au fil des kilomètres. Au sommet, je pète le feu malgré le nuage épais qui noie le sommet du col. Marie-Anne qui m'a doublé peu avant le sommet, vient aux nouvelles :

« Ça va ? »

« Mieux, beaucoup mieux. »

« Tu continues alors ? »

« Oui, bien sûr ! Mais tu gardes les sacoches. »

La preuve que ça va mieux, c'est que je sors mon Olympus pour la prendre en photo devant le panneau sommital : Col d'Aspin, altitude 1489 m. La visibilité est si courte, la luminosité est si faible en ce mardi 6 septembre 2005 à 9h00 du matin qu'il me faudra toute la puissance du logiciel Photoshop pour faire de ce cliché une image présentable, mais fort granuleuse⁶⁰.

La descente est rapide mais je la négocie avec prudence, contrairement à mes habitudes, car la chaussée est très humide. Tout se passe bien. Dans la traversée d'Arreau, sur la place centrale, je reconnais le café où nous avons mangé des sandwiches avec Francis, l'Aveugle, en couvant au plus près un petit radiateur rouge de chaleur⁶¹. Nous étions complètement frigorifiés par la longue descente de Peyresourde. C'était le 3 juillet 1997. Huit ans et deux mois plus tôt, et pourtant le même temps pourrait les Pyrénées.

Cette fois-ci, je ne m'arrête pas et j'aborde sur ma lancée la longue remontée de la vallée de la Neste de Louron. Le sommet de Peyresourde est à 18 km, mais la véritable ascension ne commence qu'à mi-chemin. C'est un col irrégulier, avec un final de près de 2 km à 10%. Marie-Anne me rattrape dès la sortie d'Arreau. Je lui fais signe de continuer. C'est fini, la crise est passée. Elle était bien dans ma tête, ainsi que dans le poids de mes sacoches. Et puis, mes deux camarades sont derrière moi. Ouvrir la route dans un col est toujours un super dopant psychologique. Le détour par Ancizan ajoute une petite dizaine de kilomètres au parcours ; aussi costauds soient-ils, ils ne sont pas encore sur mes talons. Comme précédemment, je grimpe avec le plus de souplesse possible, n'hésitant pas à réduire mon développement à 2,30 m quand la route fait le gros dos avant le village d'Estarvielle ou encore dans l'interminable rampe finale. Il est 11h15 quand j'arrive au sommet. Bernard et André me suivent à un petit quart d'heure. Ils arrivent ensemble, sans un sourire mais sans fatigue apparente⁶⁰. Je suis une nouvelle fois impressionné par l'aisance de Bernard à véhiculer son barda. La présence d'un cycliste monté très léger à ses côtés, accentue encore le volume des bagages. Il est vraiment costaud, mon compère Tourneur de France !

⁶⁰ voir le diaporama

⁶¹ voir "Le Tour de France de l'Aveugle et du Paralytique...", page 68, document téléchargeable sur www.gilbertjac.com

Nous plongeons, tous les trois cette fois-ci, dans la descente de 14 km jusqu'à Bagnères-de-Luchon. Descente plus facile que celle d'Aspin car les virages sont moins nombreux, exception faite des trois beaux lacets près du sommet. La visibilité est bien meilleure. Il est douze heures quinze quand nous entrons dans la renommée ville des eaux sulfureuses. Nous stoppons près d'un Casino pour acheter quelques provisions qui viennent compléter les ressources du frigo du camping-car. C'est l'embourgeoisement total aujourd'hui, mais il me convient bien. Je suis enfin en train d'assumer mes "huit ans de plus" et de découvrir mes limites. Dans le fond, il suffit de rester en dedans pour que tout aille comme il faut. Je jambonne de bon appétit. C'est bon signe.

Pour faire tamponner notre carnet de route, nous devons faire un vrai périple dans le centre-ville. Presque tout est fermé sauf les bistrots, où ne nous voulons pas aller car Marie-Anne vient de nous offrir le café. C'est la boulangerie-pâtisserie Rino qui aura eu l'honneur (non perçu car le tampon est tombé dans l'indifférence) de laisser sa marque sur nos inestimables carnets. Ce cachet est le 44ème d'une série qui en comporte 60. C'est bien parti ! Comme si j'allais abandonner maintenant ! Ne reprend pas la grosse tête, mon vieux. Dis-toi bien que, sans le camping-car pour porter tes sacoches, tu n'aurais peut-être pas passé les deux cols de la matinée et encore moins le terrible Portet d'Aspet au programme de l'après-midi.

Nous repartons vers 14h45, en direction du nord. Bernard a laissé ses sacoches à Marie-Anne. La crainte des rampes du Portet ? Nous roulons au cœur des Pyrénées centrales, dans le beau pays de Comminges. Le plafond nuageux s'est élevé, mais le soleil reste invisible. Nous descendons la vallée de la Pique, très verdoyante mais assez industrialisée et agitée. La voie ferrée nous coupe la route, la circulation nous bouscule, le profil de la chaussée est horizontal. Nous en avons perdu l'habitude et même oublié l'existence depuis notre départ de Laruns, il y a bien longtemps. Quoi, c'était hier ? Incroyable ! Il me semblait que mon chemin de croix du Tourmalet était beaucoup plus vieux que ça. Ai-je vraiment ressuscité ?

Je me prends à le croire dans le sympathique col des Ares (797 m) que j'escalade en tête. A moins que ce ne soit une délicate attention de mes deux compères qui me laissent monter à ma main, quelques hectomètres devant, comme il faut le faire avec les copains fatigués. Ou alors, c'est parce qu'André est préoccupé par son camping-car qu'il a vu filer vers Montréjeau, au lieu de franchir la Garonne pour prendre la direction de St-Girons. Toujours est-il que je grimpe ce col en leader. J'ai apprécié l'excellent état de la chaussée et la belle forêt de châtaigniers. André me suit de près rasséréné par le passage de Marie-Anne qui a rectifié le tir. Bernard est nettement décollé. Coup de fatigue après ses efforts de la matinée ? Digestion délicate ? Ou regret d'avoir laissé ses sacoches ? Je ne le saurai pas. Je me contente d'engranger les quel-

ques points de ce col de cinquième catégorie. De toute façon, c'est mal parti pour moi après mon échec au Tourmalet. Il est probable que je ne gagnerai pas le maillot à pois comme je l'avais fait de haute lutte en 1997. Quoique... Il me reste les grands cols alpins pour me refaire, non ?

Dans la descente, la pluie revient. Nous escaladons ensemble l'insignifiant col de Buret (599 m). L'averse est passée quand nous entrons dans le village de Juzet-d'Izaut où une banderole tendue en travers de la rue principale⁶² nous apprend que la fête des escargots a eu lieu, ici, le 14 août. Ce sont des réjouissances qui durent, car avec ce temps-là, les gastéropodes du Comminges sont à la fête tous les jours.

Après la courte descente du Buret, aussi peu pentue que la montée, nous rejoignons la vallée du Ger qui s'encaisse progressivement jusqu'au hameau de Henne-Morte, patronyme dont j'ignore l'origine mais qui possède une notoriété internationale dans le monde de la spéléologie par le gouffre du même nom dont l'entrée se situe à quelques kilomètres de là, dans le massif d'Arbas. Ce gouffre est l'un des composants d'un gigantesque réseau de galeries. Le Tourmalet des spéléos en quelque sorte. Mais cet insignifiant hameau est aussi gravé dans la mémoire des cyclistes qui l'ont un jour traversé en venant de la basse vallée du Ger. Car, dès la sortie de ce village, le pédaleur a le choix entre deux obstacles équivalents mais redoutables :

- sur sa droite, en continuant la vallée, il arrive au pied du col de Menté, rampe de 7 km à plus de 8,1 % de moyenne,
- sur sa gauche se présente le mur du Portet d'Aspet, long de 5 km seulement mais avec une pente moyenne de 8,7 %, ... et dans chacun, des passages à plus de 12% !

Nous prenons la route de gauche et, peu après, nous stoppons au pied de la rampe, près du monument de marbre érigé à la mémoire du jeune cycliste italien Fabio Casartelli, champion olympique en 1992, mort dans la descente de ce col le 17 juillet 1995. Il avait chuté en doublant un autre coureur dans la partie la plus pentue de la descente. Il était venu heurter l'un des parallélépipèdes de béton qui bordent l'étroite route. Il eut mieux valu qu'il échappât à ce tueur et qu'il bascule dans le ravin, comme l'avait fait avant lui dans le col de Perjuret, Roger Rivière, vainqueur presque assuré du Tour 1960. Quoique ? Est-ce vraiment préférable de rester infirme à vie, après une double fracture de la colonne vertébrale et de ne jamais pouvoir remonter sur un vélo ?

Comme le font les coureurs du Tour à chacun de leurs passages, nous nous recueillons un court instant devant la stèle. Je revois encore avec précision les terribles images de cette mort à 90 km/h, filmée en direct ! La civière sur la route, le docteur Porte désespéré, l'hélicoptère, l'hommage des cou-

reurs, plus particulièrement de l'équipe d'Armstrong, son équipe...

Après avoir retiré nos blousons anti-pluie, nous attaquons la grimpe de concert. Bernard qui avait pris son temps dans le col des Ares, prend la tête sur un rythme assez élevé que je parviens à accompagner sans trop de peine au début et plus difficilement vers le sommet. A mi-pente, André "saute", comme on dit dans les pelotons de coureurs qu'il fréquente encore. Son développement est beaucoup trop long – supérieur à 3,50 m – et, dans ces cas-là, quand la pente dépasse 10%, il faut au moins les cuisses d'Ulrich et les mollets de Jalabert réunis, pour tourner les jambes comme si la route était plate. Nous-mêmes avec nos moulinettes de 2,30 m nous devons nous dresser sur les pédales pour passer certains secteurs particulièrement coriaces. Au sommet, je laisse les points du grimpeur à Bernard qui les a bien mérités. Il est vraiment costaud le bougre. J'aurais pu lui faire une rouerie à l'exemple du Sieur Eddius, à l'endroit de son compère Gervasius⁶³ et glisser subrepticement ma roue sur la ligne. Mais je ne mange pas de cette miche romaine. Les Gaulois savent reconnaître le mérite de leurs vainqueurs, dussent-ils y laisser la vie.

Nous enfilons les Goretex pour plonger vers St-Girons. Le temps s'est rafraîchi et le ciel reste très menaçant. La descente est rapide et tortueuse sur les deux premiers kilomètres. Après le village de Portet d'Aspet, la route très étroite, se glisse dans des prairies plantées de pommiers et entourées de murets de pierre de schistes sombres. Elle traverse une série de pittoresques villages aux maisons de couleur grise chapeautées d'ardoise, aux belles églises romanes et aux enceintes fortifiées dont il ne subsiste le plus souvent que quelques reliquats et des tours isolées. Nous descendons la vallée de Bellongue en Pays de Couserans, terre de transition entre la Gascogne et l'Ariégeois. Les villages ont en commun la terminaison de leur nom en "ein" : Augirein, Illartein, Aucazein, Argein, Audressein. Seul Orgibet a su faire preuve d'originalité.

A la sortie d'Audressein, la pluie revient. Nous enfilons les capes. André part devant, sans doute à la recherche du camping-car. Le pauvre n'a ni garde-boue, ni protection sérieuse. Avec ce temps de chien, ce n'est pas une sinécure. Bernard et moi rentrons dans nos coquilles. Nous fonçons vers St-Girons, en tirant nos plus grands braquets. Nous retrouvons André, sans son véhicule d'assistance, à l'entrée de la ville. Nous a-t-il attendu ou hésitait-il sur la direction à prendre ? Elle est pourtant bien indiquée : Massat 28 km. Encore ! Heureusement, les vallées du Salat puis de l'Arac, que nous remon- tons sont presque plates. Malgré la pluie et les rafales de vent tourbillonnant, il ne nous faudra qu'une heure quinze pour rejoindre l'hostellerie qui nous accueille ce soir.

⁶² voir le diaporama

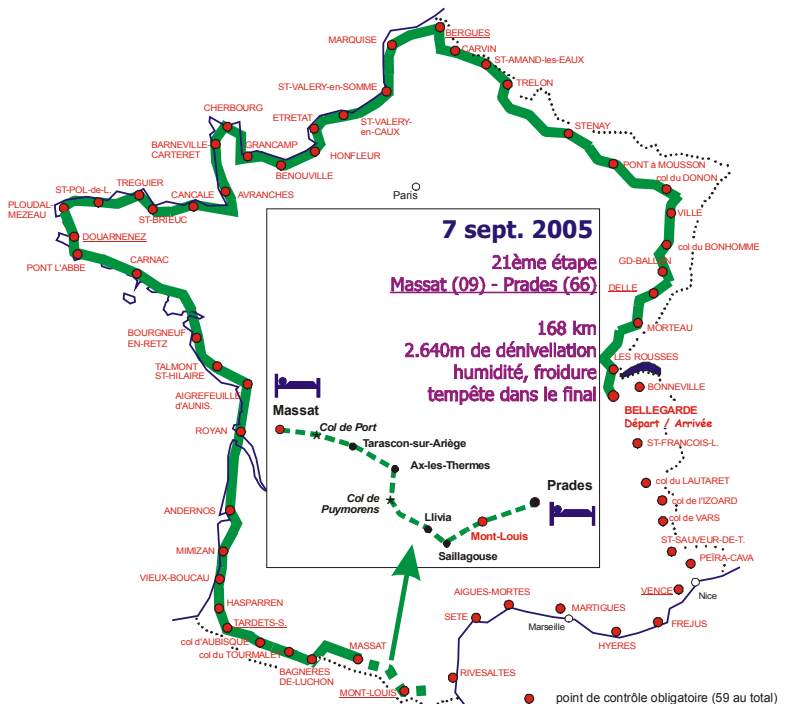
⁶³ Eddius, alias Paul Fabre, conte son exploit majeur dans "Eddius : Mes vélos.." Alès 1987

A la sortie de St-Girons, un véhicule nous double, ralentit et klaxonne. C'est celui de Gisèle et Bernard Lescudé, venus de Saverdun, où ils résident désormais, pour partager notre soirée-étape. Ce sont des amis de longue date. J'ai fait la connaissance de Gisèle et de Bernard en décembre 1997 lors de la cérémonie de remise des trophées (carnet et médaille) aux cyclos du Tour de France Randonneur pour l'année qui s'achevait. Cette réunion avait lieu au siège social de l'US Métro à la Croix de Berny, en banlieue parisienne. Les Lescudé étaient venus en voisins et en amis pour nous féliciter, Francis et moi. Huit ans déjà !

Nous nous retrouvons devant l'hostellerie, à l'entrée de Massat, vers 19h30. La pluie ne s'est pas calmée et, avec le plafond très bas, au ras des sapins, il semble que la nuit s'apprête à tomber. Tandis que nous courons prendre une vraie douche pour laver toute la crasse récoltée au cours de cette bien triste journée, Bernard procède à un nettoyage rapide, mais nécessaire, de nos randonneuses. Je crois que sa qualité de membre de la Commission Technique de la Fédération (FFCT) lui a fait prendre en pitié nos pauvres machines, enduites d'une crasse huileuse depuis les jantes jusqu'aux cocottes de frein.

Les Bergerot, qui ont parqué leur maison à roulettes, à quelques encablures de là, viennent dîner avec nous. Dîner de grande qualité et de spécialités régionales. Entre le jambon de montagne, la potée locale que l'on appelle azinat et qui est une sorte de soupe au chou, de type garbure mais avec encore plus de "choses" dedans, le cassoulet ariégeois, la rouzolle qui est une espèce de galette farcie, le magret de canard, la truite cuite sur ardoise, les fromages de vaches, de chèvres et autres dahus locaux, et les desserts (croustade fourrée aux pommes ou millas à base de farine de maïs), le menu était pour le moins varié et chacun laissa aller sa fantaisie. Pour ma part, je crois que je goûtai l'azinat et dégustai une truite. Mais, un peu enivré par les vapeurs d'un petit rouge des Corbières (ou d'ailleurs, peut-être), j'ai oublié de prendre note de ces agapes gastronomiques en Couserans.

Je me souviens par contre, comme si je n'avais bu que de l'eau, que la soirée fut fort agréable et se prolongea assez tard, du moins jusqu'à ce qu'une vague de fatigue justifiée par un long cheminement en dents de scie de 169 km et 2.720 m de dénivellation, me submerge. Quelle affreuse météo et quelle magnifique soirée ! Merci les amis Geneviève et Bernard pour votre accueil. Nous vous devons une revanche, chez nous, en Pays bourguignon !



Apocalypse Now !

Nous quittons cette excellente hostellerie à 8h20, après un copieux petit-déjeuner à la française. Les agapes de la veille ne m'ont ni empêché de dormir comme un loir (elles ont peut-être aidé, non ?), ni d'avoir bon appétit ce matin. Décidément, les jours se suivent sans se ressembler. Hier je trépassais, aujourd'hui je viens de naître. A bien y réfléchir, je crois que les causes de cette renaissance sont dans la moindre difficulté de l'étape du jour (Port ou Puymorens, ce n'est pas Tourmalet, ni-même Portet d'Aspet) et dans la présence du camping-car "porte-sacoches". Nous nous empressons, d'ailleurs, Bernard et moi, de remettre notre bazar à Marie-Anne qui a stationné son véhicule béni, devant l'hôtel. André est déjà dans les starting-blocks, son coursier à la main.

Nous partons dans une atmosphère douce et complètement saturée d'humidité. Le ciel est uniformément gris noir. Massat, petite cité montagnarde, resserrée à l'abri de l'immense clocher de son église, est bien triste ce matin. C'est pourtant un lieu de tourisme, très apprécié des amateurs de moyenne montagne. C'est aussi le point de départ vers de magnifiques cols, chouchous des cyclistes. Je pense au superbe col d'Agnès et à son proche voisin, le port de Lers. Quels merveilleux paysages ! Nous eussions pu y passer pour rejoindre la vallée de l'Ariège à Tarascon. J'avais même failli inscrire Lers à notre road book. Je ne l'avais pas fait pour ne pas ajouter une difficulté supplémentaire. Ce triste temps m'ôte tout les regrets que je pourrais avoir.

Le col de Port, que nous attaquons dès la sortie de Massat, est un obstacle aimable. Long de douze kilomètres, il ne relève jamais sa déclivité au-dessus de 6,5%, et encore ne le fait-il que sur quelques hectomètres. Nous l'escaladons de concert et à une allure régulière et soutenue, sans que le souffle nous manque. La route, quasi-déserte, escalade en biaisant un versant complètement boisé, surtout de châtaigniers. A mi-pente, nous passons un premier col, les Caougnous, dont on se demande un peu ce qu'il vient faire là. Sur la gauche une route, grimpe vers le sommet de Portel, le massif de Larize, le col des Marrous. Au-delà, c'est le piémont ariégeois, la Bastide-de-Sérou, le Mas d'Azil et plus à l'est, Foix. Je connais tous ces jolis coins du pays de Foix, pour les avoir explorés "à la pédale" quant ma fille Valérie résidait avec sa famille à St-Jean-du-Falga, au sud de Pamiers.

En approchant du sommet, la forêt laisse la place à des pâturages, délaissés semble-t-il par leurs occupants habituels. Peut-être ont-ils craint, ces braves bovins, que le ciel ne leur tombe sur la tête. Bien que le plafond soit élevé – au moins 1500 m puisque le col de Port culmine à 1249 m – la masse nuageuse est épaisse et menaçante. Pourtant, loin vers l'est au-delà de la vallée de l'Ariège, une large déchirure dans le manteau obscur et un voile de lumière nous laissent espérer le retour d'un ciel moins chargé, voire d'un timide soleil. La température a nettement chuté. Nous nous dépêchons d'enfiler sweater et Goretex, et de couvrir nos jambes.

La descente jusqu'à Tarascon-sur-Ariège est confortable car la pente est modérée – le col de Port est parfaitement symétrique dans son profil – et la route totalement sèche. La vallée du Saurat que nous suivons sur une quinzaine de kilomètres est très verdoyante, bocagère par endroits, fortement boisée à d'autres. Après le village-rue de Saurat, placé sous la surveillance d'une tour sarrazine, la route profite d'un passage entre deux collines de calcaire dénudé pour changer de vallée. C'est aux côtés de la Courbière que nous rejoignons la haute vallée de l'Ariège au droit de Tarascon. Nous venons de saisir le fil rouge qui nous conduira jusqu'en Cerdagne.

Le temps reste très maussade. L'éclaircie entrevue depuis le sommet du col s'est noyée dans la grisaille. La température reste fraîche et n'incite ni à la "glandouille", ni au tourisme. Je me persuade qu'il fera meilleur de l'autre côté de Puymorens, dans cette région de Bourg-Madame que j'ai toujours connue ensoleillée et je n'ai qu'une hâte : y être au plus vite. Mais mon impatience va être longuement éprouvée : la remontée de la vallée de l'Ariège de Tarascon à Ax-les-Thermes est interminable (26 km) et fort désagréable à cause de la circulation. C'était aux 13^{ème} siècle, le chemin des « Bonshommes », ces Cathares rebelles, traqués par les inquisiteurs et les soldats du pape Innocent III. C'est aujourd'hui la route des produits détaxés, des poisons alcoolisés ou "nicotinisés" à moindre coût. Et on vient de toute part au Pas de la Casa et

même jusqu'à Andorre. Surtout depuis Toulouse car les plaques minéralogiques 31 abondent. Avec ce temps complètement bouché, le fond de vallée est triste, crasseux, pollué. Je laisse mes compagnons ouvrir la route et je me contente d'additionner les bornes kilométriques, comme un insomniaque compte les moutons.

Enfin quelques minutes avant midi, nous retrouvons Marie-Anne et sa salle à manger ambulante sur le parking d'un supermarché, à l'entrée de la cité aux quatre-vingt sources thermales. Pas étonnant qu'Ax prétende soigner presque toutes les douleurs, même si l'on y vient surtout pour les malades de la peau et des poumons. On y soignait les Croisés atteints de la lèpre sous Saint-Louis. Moi, je me demande si ce Saint homme n'avait pas trouvé là une solution pour exiler les lépreux aussi loin que possible de sa cour. Car elle est drôlement perdue dans les montagnes, cette foutue ville et pour en sortir au Moyen-Âge, il devait falloir être en bonne santé !

Comment refuser l'invitation de ma belle-sœur ? Tout est déjà prêt, la table est servie. Nous n'avons même pas besoin d'aller faire les courses. Nous nous embourgeoisons... mais comment résister ? Le temps se maintient sombre et menaçant, mais sans une goutte d'eau jusqu'à présent. A ma grande surprise, le centre d'Ax, qu'il faut traverser pour monter vers Andorre, est animé. Touristes ? Curistes ? Plutôt les seconds ou les deux ensemble. L'un se soigne, l'autre accompagne et soutient moralement. C'est une pratique courante.

Dès la sortie de la ville, la route s'engage dans une vallée si étroite qu'elle devient bientôt gorge. Ma claustrophobie innée se réveille. Bonjour angoisse ! J'étouffe et je tremble à chaque passage d'un camion. Heureusement la pente est modeste – 3 à 4% – et nous arrivons assez rapidement à Mérens-les-Vals où l'étau se desserre. La route passe à quatre voies, les versants se dénudent, le plafond nuageux est moins oppressant. Nous dépassons la centrale électrique de Mérens. Je cherche des yeux les troupeaux de petits chevaux noirs du même nom, mais je ne vois que de la caillasse. Avec ce temps de chien, ces animaux réputés pour leur docilité et leur robustesse ont sans doute choisi des lieux moins hostiles.

A l'Hospitalet, la route se divise. Une partie de la circulation – la plus faible – s'engage dans le tunnel de Puymorens pour gagner la haute vallée du Carol et Bourg-Madame, sans passer par le col. Deux autres voies permettent de poursuivre l'ascension vers le Pas de la Casa : une voie montante et une voie descendante. En principe. Il semble qu'aujourd'hui, pour cause de travaux, le trafic des drogués de produits détaxés se fasse dans les deux sens par celle de droite. Nous prenons celle de gauche pour plus de tranquillité. La pente se redresse sérieusement. Bientôt, André nous laisse. La déclivité est à sa convenance ou plus exactement à celle de son développement. Je reste avec Bernard, comme toujours appliqué. Nous avons dépassé les

1500 m d'altitude et le paysage est majestueux. Partout d'énormes blocs de rocher, des plaques de schistes, des cônes d'éboulis, des courants d'eau qui parfois sautent les corniches en cascades successives. En contrebas, l'Ariège roule des eaux écumantes, en haut les lignes de crête de la Cabanette, d'Envalira et du Pédrous. Je ressens une curieuse impression dans ce décor grandiose et inquiétant, sous ce ciel de bronze. Je n'ai jamais connu cela. Que va-t-il se passer quand le rideau va se lever et le grand spectacle de la nature débiter son show ?

A quatre kilomètres du sommet, un camping-car qui descend vers Ax, nous klaxonne énergiquement. Mais nous n'avons pas reconnu le chauffeur. Immatriculation, 29. Sans doute un ami breton... qui nous accueille quelques hectomètres plus loin. C'est André Dauphin, un diagonaliste de Quimper que j'avais rencontré pour la première fois en 1998 à la Semaine Fédérale de Cyclotourisme d'Albertville. Il était déjà titulaire des 18 Diagonales de France (les 9 dans les deux sens.) Une belle référence ! Aujourd'hui, retraité de la grande randonnée, il balade son épouse et son camping-car et fait demi-tour quand il repère un cyclo de connaissance. Il avait appris, par nos amis communs, André et Gisèle Lavolé, eux aussi quimpérois, que nous tournions autour de l'hexagone. Il n'est donc pas surpris de nous trouver là. Nous refusons le café qu'il nous offre car il ne fait pas chaud à près de 1800 m d'altitude et nous ne pouvons pas nous arrêter longtemps. Le sommet du col est proche. Un quart d'heure plus tard, nous retrouvons André, arrivé depuis un bon quart d'heure, réchauffé et restauré car le fidèle camping-car est là. Il nous photographie devant le panneau sommital⁶⁴. Rien de changé dans la météo : grisaille, ciel de plomb mais, ni pluie, ni vent. Ou si peu !

De nouveau vêtus chaudement, nous plongeons dans la forte pente vers Porté-Puymorens. Le pic Carlit s'est voilé la face. Désappointement car la Cerdagne est, elle aussi, prise par le mauvais temps. En nous laissant glisser dans la vallée du Carol, nous nous heurtons à un vent de face de plus en plus soutenu. C'est à la pédale que nous parvenons à maintenir l'allure que la pente naturelle devrait nous transmettre. Carol et ses tours en ruine, Latour-de-Carol, Entveigt, je connais assez bien cette belle vallée, découverte lors d'un week-end cyclo organisé pour ses amis, par Victor Sieso. Nous avons passé deux journées à randonner depuis le gîte de Bena, isolé dans la montagne au-dessus d'Entveigt. C'était en septembre 1993... Douze ans et de merveilleux souvenirs, encore tout frais.

La Cerdagne est un pays de transition entre la France et l'Espagne. C'est une haute plaine qui s'étend sur une quarantaine de kilomètres, entre Bourg-Madame et Mont-Louis. D'un point de vue hydrographique, elle est clairement espagnole

puisque ses eaux sont drainées vers l'Ebre. D'un point de vue historique, son destin fut fixé par le traité de Llivia en 1660. Le comté de Cerdagne devint définitivement espagnol, sauf « *la vallée du Carol et une bande de territoire permettant aux sujets du roi de France une communication entre Puymorens, le Capcir (région de Formiguères, au nord de Mont-Louis) et le Conflent (région de Prades, vallée du Têt.)* » Mais la négociation fût sans doute difficile puisque Llivia et ses environs restèrent espagnols, enclavés en terre de France. En fait, cette Cerdagne française et son enclave semblent bien se moquer de tout cela. C'est un pays à part, indépendant, magnifique dans son environnement de hautes crêtes granitiques, le Puigmal au sud, le Capcir au nord qui flirtent tous deux avec les 3000m et conservent leurs bonnets de neige souvent jusqu'à l'été. Cette haute plaine, d'une altitude moyenne de 1200m, est en réalité une ample ondulation de landes, d'herbages (vaches et chevaux) et de cultures assolées (blé, seigle). Les villages, qui ont un petit cachet hispanique bien spécifique, sont coquets et opulents. La région est riche. Elle est aussi ensoleillée 300 jours par an et le climat y est doux, en dépit de l'altitude.

Nous y passons un bien mauvais jour. Le ciel se fait de plus en plus menaçant. Il ne se contrôle même plus quand nous sortons de Llivia et nous lâche une violente averse. Nous luttons, aveuglés par la pluie qui nous frappe le visage, bousculés par la violence des rafales d'un vent tourbillonnant qui rend les relais inefficaces. Je crie grâce à Saillagouse et demande un break. Accordé, sans enthousiasme me semble-t-il, par mes deux compagnons. Peut-être parce qu'il ne savent pas qu'à la sortie de ce village, il faut escalader le col Rigat. La pente et le vent suffira à nous faire souffrir, inutile d'y ajouter la pluie.

J'ai eu raison. Après un arrêt de quinze minutes dans un bistrot pour se "shooter au coca", l'averse est passée et un rayon de soleil pointe son nez. J'avais descendu le Rigat, je ne l'avais jamais monté. Et c'est un bel os à ronger, surtout avec la tempête dans la tronche. Dieu que le faux-plat terminal fut difficile ! Beaucoup plus que le premier kilomètre à 7% qui était abrité... Vers le sommet du col, le fameux petit train jaune de Cerdagne (qui relie Latour-de-Carol à Villeneuve-de-Conflent) est venu nous encourager. Lui aussi semblait être à l'ouvrage dans cette tempête. Après le sommet du col, la lutte continue car la descente est courte et la montée vers le col de la Perche laborieuse, en dépit d'une pente ridicule pour de grands pédaleurs de notre espèce.

Il est 18h35 quand nous faisons viser nos carnets de route dans une station-service à l'entrée de Mont-Louis. C'est incroyable ! Nous n'avons fait que 131 km depuis Massat, en 10h15 ! Moins de 13 km/h de moyenne générale. Je sais bien que nous avons escaladé des cols, totalisé 2600 m d'élévation, mais quand même... Même Eliane fait mieux avec son vélo de ville, sur les routes bressanes... Mont-Louis étant un point-clé du TDF, nous devons

⁶⁴ voir le diaporama

y poster une carte prouvant notre passage. Je ne sais pas si le sieur Clamont, notre gentil organisateur, regarde la météo mais il doit s'inquiéter de notre sort. A moins que ce ne soit un grand sadique... Mais je ne le crois pas. Je ne connais que sa voix au téléphone et ça me suffit pour savoir que c'est un "brave homme".

La gérante de la station BP nous suggère d'aller glisser notre courrier dans la boîte fixée au mur d'une grande bâtisse blanche qu'elle nous désigne du doigt. Cet hôtel, provisoirement fermé pour cause de ravalement, est distant d'une centaine de mètres et pourtant à peine visible dans le brouillard qui s'est levé. En sortant, nous constatons qu'il ne s'agit pas de brouillard mais de nuages qui montent de la vallée de Conflent et défilent à la vitesse grand V, poussés par un blizzard de plus en plus colérique. Après avoir tournicoté cinq minutes autour des grilles protégeant l'accès au chantier, force est d'admettre que la boîte à lettres est inaccessible. Merci la pompiste ! Il faut aller jusqu'au cœur de la ville fortifiée pour trouver le bureau de poste ! Vive les pavés ! Et voilà qu'il se met à pleuvoir. Intensément. Ecœuré par ce temps et en voie de congélation, André Bergerot nous laisse à nos pérégrinations postières et à notre enfilage de poncho. Il se lance dans la descente avec un seul objectif : rejoindre le camping-car ! Nous le suivons – nous devons récupérer nos sacoches – une dizaine de minutes plus tard, après avoir posté la lettre. C'est Bernard qui s'est tapé les pavés, pendant que je l'attendais à l'abri du rempart, près de la porte d'entrée dans la ville. Privilège de la force et de la jeunesse !

Et nous nous lançons à notre tour dans la longue pente vers Olette. Je ne crois pas avoir déjà connu au cours de ma carrière de randonneur, de telles conditions climatiques et techniques pour effectuer la descente d'un col. Ni même en secteur plat. Route ruisselante, très violentes rafales de vent et de pluie, visibilité réduite à une cinquantaine de mètres, parcours tortueux et pentu avec quelques vrais lacets. Conditions apocalyptiques ! J'avoue que je n'étais pas très fier, obsédé par les pierres de tout calibre tombées de la falaise, crispé sur mon guidon dans l'attente de la prochaine rafale, attentif à rouler au milieu de la chaussée aussi loin que possible de la muraille et du parapet, paniqué par la crainte de perdre l'adhérence. Une fois n'est pas habitude, j'ai "bouffé de la gomme", beaucoup de gomme dans une descente de col. Les dix kilomètres qui séparent Mont-Louis de Fontpédrouse resteront à jamais dans nos mémoires. Bernard, André et moi-même, nous n'oublierons pas ce combat et, à certains moments, notre peur. Quand la nature se déchaîne jusqu'à son paroxysme, c'est à la fois terrifiant et sublime. Si nous avions deviné ce qui nous attendait avant de quitter Mont-Louis, je pense que nous y aurions cherché un hôtel. Cela eut été un choix raisonnable et prudent. Mais nous ne savions pas. Heureusement pour nous, nous n'avons croisé qu'un seul véhicule. Aucun ne nous a dépassé. Nous étions les seuls

fous à affronter la tempête. Nous l'avons vaincue, parce que nous n'avions plus le choix.

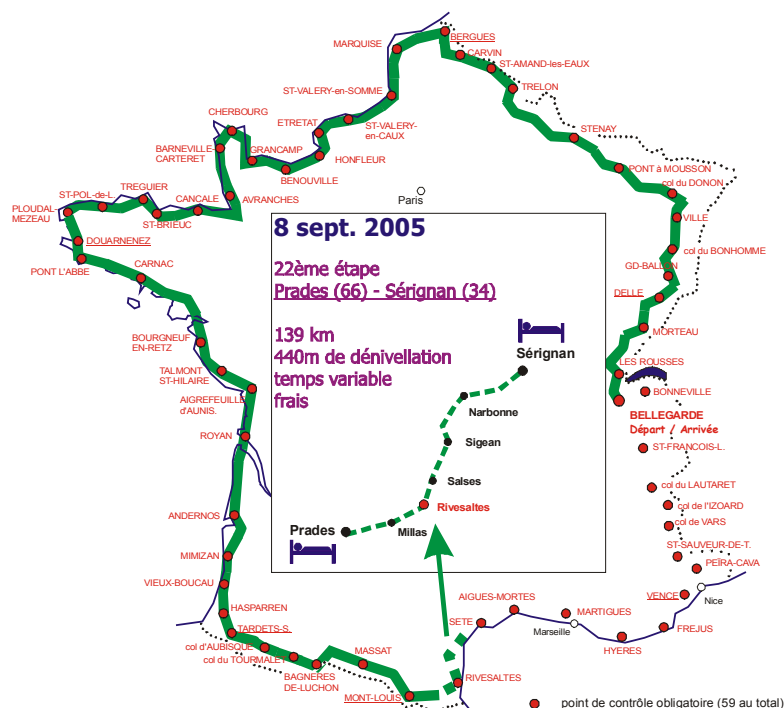
Nous retrouvons le camping-car un peu avant Olette. André, qui a déjà chargé son vélo, et Marie-Anne sont soulagés de nous voir arriver. Sous une pluie désormais battante, nous chargeons nos sacoches avant de rejoindre Prades où nous avons réservé une chambre. Encore une vingtaine de kilomètres. Avant de repartir, nous prenons rendez-vous dans cinq jours aux environs du col du Turini, dans le haut-pays niçois. André n'est pas intéressé par les étapes plates à venir. Tchao et à bientôt !

En retrouvant ma randonneuse lestée de tout son chargement, je me dis que sans le camping-car, je ne serais sans doute pas là. Engoncés dans nos ponchos, nous nous lançons dans le rideau de pluie. C'est tout juste si en contournant Villefranche-de-Conflent, nous en avons entrevu les remparts.

Il est plus de 20h15 quand nous stoppons devant l'hôtel des Glycines en plein centre de Prades. Le patron nous attendait et n'est pas du tout affolé par nos tenues dégoulinantes et nos randonneuses pleines de crasse. Il nous faudrait une nouvelle assistance de Bernard Lescudé et de son chiffon magique... L'hôtelier est très professionnel et efficace. Pas de parlottes inutiles, contrairement à la norme locale. Sans doute est-il originaire d'une autre région car son accent ne colle pas. Nous récupérons une chambre à deux lits au premier étage après avoir parké nos vélos dans un coin du hall. Après l'indispensable récurage des bonshommes et des fringues, nous allons avaler une pizza de belle taille dans un restaurant du quartier. Au retour il ne pleut presque plus et j'ai même cru voir une étoile dans le ciel. Mais c'était peut-être une luciole en vadrouille. Le vent s'est nettement calmé.

Non d'un chien quelle journée ! Et quel triste bilan pour la traversée longitudinale de la chaîne pyrénéenne. Exception faite de la première étape basco-béarnaise assez bien ensoleillée et marquée par ma défaillance dans Marie-Blanque, nous aurons connu le brouillard dégoulinant à l'Aubisque, au Tourmalet, à Aspin, à Peyresourde, à Mont-Louis et une très sombre grisaille sans pluie au Portet-d'Aspet, au col de Port et à Puymorens ! Début septembre ! Il faut le faire. La Sorcière aux Dents Vertes est habile. Après les crevaisons (Dieu merci, il ne m'aurait plus manqué que ça !), elle a trouvé une autre manière de nous emm... Je me demande bien ce qu'elle va inventer pour les Alpes. Exciter encore davantage son Homme au Marteau ?

Dans l'immédiat, c'est la journée de demain qui importe. J'ai entendu à la pizzeria deux convives qui parlaient de très mauvais temps dans le Roussillon. D'autres apocalypses nous attendraient-elles ?



Les cataractes...

Routine matinale avec petit déjeuner copieux à 7h30 et départ à 8h05. Sous les ponchos car il pleuviote. Mais ça ne dure pas, le ciel se dégage rapidement et le soleil vient nous faire des risettes de plus en plus fréquentes. Il est un peu gêné le bougre après sa défaillance totale de la veille.

Le vent marin qui nous a bousculé toute la journée d'hier est complètement calmé. En bordure du réservoir de Vinça, Bernard ajoute deux nouveaux cols à son palmarès : Ternère – 233 m et St-Pierre – 240 m sont de vrais cols répertoriés dans la bible des 8.500 cols de France, et des faux cols du genre taupinière sur le terrain. Si toutes les ondulations de France et de Navarre avaient été étiquetées de cette manière, le couple Chauvot, les auteurs de la bible, auraient eu du boulot ! C'est au moins cent mille noms que contiendrait leur répertoire !

Tout va bien, ce matin. Même les sacoches retrouvées ne se manifestent pas. Les jambes sont bonnes, le moral itou. Il est assez normal après le rude toboggan pyrénéen de trouver les routes de plaine faciles, surtout lorsqu'elles descendent lentement vers le littoral, mais je ne veux pas m'arrêter à ces considérations. La forme de 1997 est revenue. Je le sens.

La basse vallée de la Têt est une large plaine fertile, intensément cultivée de vergers, de maraîchages et même de vignes près de Vinça. Derrière nous, sur notre droite, le Canigou n'a pas encore quitté son bonnet de nuit. Je me souviens être passé sur cette route dans l'autre sens un samedi de juin 1992, avec un groupe de cyclos et mon ami

montpelliérain Victor Sieso. Nous étions partis de Céret à l'aube pour faire le tour du Canigou. Randonnée exceptionnelle par un temps magnifique, mais parcours terriblement exigeant avec le terrible col de Mantet et la piste de caillasse jusqu'à la collade de Roques Blanques. Avec mon vélo léger, j'avais dû faire à pied une grande partie de la descente sur la Preste et la vallée du Tech. Partis à 5h00, nous n'étions rentrés à Céret qu'à 21heures. Eliane était malade d'inquiétude. Mais quelle fabuleuse journée !

Une présence inattendue sur le bord de la route. André et Gisèle Lavolé, nos amis de Quimper nous guettent. André vient de terminer une cure à Amélie-les-Bains et, informés de notre passage, ils sont venus poser leur luxueux camping-car sur notre itinéraire. Nous sommes invités à déjeuner à bord quelque part, entre Salses et Sigean. Au moment de repartir, mon téléphone portable sonne. C'est Michel Lefebvre, notre guide des Flandres (cf. 7^{ème} étape, page 18) qui s'excuse de ne pouvoir venir faire un bout de route

avec nous. En vacances chez ses enfants dans la région, il se trouve empêché par les dégâts causés par l'orage de la nuit. Bigre !

Nous traversons Ile-sur-Têt dans toute sa longueur. C'est l'heure du marché sur la place devant l'imposante église et les étalages de fruits sont superbes. Nous sommes dans une région de vergers. Beaucoup d'animation autour des étals et beaucoup de conciliabules, dans une langue qui ne semble pas être la nôtre. Un peu plus loin, dans le village de Millas, nous laissons la route de Perpignan pour traverser la rivière et longer sa rive droite. Corneille-la-Rivière, Pézillas-la-Rivière, les villages que nous traversons sont cossus, mais passablement endormis. Ce n'est pourtant pas l'heure de la sieste ! A Pézillas, un petit panneau sur la gauche – col de la Dona, 6,5 km – évoque, pour notre duo, le souvenir d'une fin de Diagonale de Brest à Perpignan, particulièrement réussie. Nous avons pourtant passé une bonne partie de la journée sous des trombes d'eau, mais nous étions heureux comme des gamins en descendant ce délicieux collet.

Ni les quelques bosses dans les vignobles des Corbières, ni le vent qui s'est réveillé et souffle de la mer, c'est-à-dire contre nous, ne viennent perturber notre progression. Nous stoppons au centre de Rivesaltes à 10h30 pour le contrôle de nos carnets. Nous avons choisi de le faire dans un salon de thé, La Frianderie, situé au centre de la bourgade. Nous avons parcouru près de 50 km en 2h30. Avec les arrêts et les bagages au complet, c'est tout à fait honorable et mérite largement une récompense, en l'occurrence une viennoiserie chocolatée, arrosée d'un thé. Ce n'est pas ce que je préfère, mais c'est ce que mon estomac accepte sans rechigner.

C'est le jour des camping-cars. Celui d'André et Marie-Anne nous double dans les faubourgs de Rivesaltes. Ils sont apparemment remis de leurs émotions de la veille et ont passé la nuit sur une aire spécialisée avant Prades. La nuit n'a pas été très bonne : la pluie sur un toit de tôle, ça fait du bruit !

Nous ne nous cassons pas la tête pour l'itinéraire. C'est par la nationale 9 que nous entamons notre remontée vers Narbonne. J'ai l'impression de connaître par cœur ce tronçon d'une soixantaine de kilomètres, quasi-incontournable dans le parcours des Diagonales en provenance – ou en direction – de Dunkerque et Strasbourg. C'est la cinquième fois au moins que je passe ici, dans un sens ou dans l'autre, toujours bousculé par le vent qui souffle sur cette contrée au moins 340 jours par an. Aujourd'hui il est modéré, mais comme toujours hostile. Je ne sais pas comment je me débrouille, mais c'est comme la marée en Bretagne. Celle-ci est toujours basse et vaseuse; celui-là est toujours haut et contraire. C'est mon destin ! Je ne le changerai pas.

Je dois reconnaître qu'aujourd'hui le marin est modéré. Nous l'ignorons superbement. Salses-le-Château, les Cabanes-de-Fitou, les Cabanes-de-Lapalme, lieux de multiples souvenirs, toujours bons, puisque recueillis en cours de randonnée. Décor de western semi-désertique, bouquets de tamaris rabougris et torturés par le vent, petites dunes non fixées, vastes étangs aux eaux opaques, quelques vignes quand même pour produire la piquette de Fitou, qui se dit être un vin rouge, sont les caractéristiques du littoral des Corbières. Nous sommes loin des vergers de la vallée de la Têt ou des vignobles de l'intérieur.

Deux camping-cars, stationnés en parallèle perpendiculairement à la chaussée, nous attendent au sommet d'une bosse avant Sigean. Le premier est celui d'André Lavolé. Le second est celui d'André Bergerot. Les dames sont aux fourneaux et nous aurions pu déjeuner deux fois de suite ! Que d'honneur, Messieurs-Dames ! Nous n'en méritons pas tant. Nous choisissons le premier puisque nous y étions formellement invités depuis le matin. Gisèle nous a mijoté un vrai repas chaud, comme chez soi ! Super !

Nous quittons nos supporters vers 13h30. Notre réputation s'étend de jour en jour et va bientôt gagner toute la France. Qu'est-ce que ça va être quand le quatuor d'enfer Holz-Sannier-Adam-Godard va s'occuper de nous ! Sans compter Jalabert sur la moto et Fignon au commentaire ! Ah, j'ai hâte d'être dans les Alpes, de passer Izoard en tête sous les hourras d'une foule en délire...

M... ! Mais c'est moi qui délire. C'est la faute au vin rouge d'André qui devait être un vrai Corbière et pas une pissette de Fitou ! Je sors de ma glorieuse rêverie bien après Sijean, pour m'apercevoir, trop tard, que nous avons raté la petite route de Peyriac-de-Mer. J'avais repéré, en préparant le

parcours, une variante par ce village et la rive de l'étang de Bages. Une route que je ne connais pas (il n'y en a plus tellement dans cette région !) et qui est à la fois blanche et bordée d'un liseré vert sur la Michelin. Deux qualités fortement attrayantes à mes yeux et sans comparaison avec la fréquentée nationale 9. Et bien c'est raté ! Après avoir rêvé de survoler les cols à la manière d'Armstrong, je me retrouve punching-ball dans l'infamale circulation des faubourgs de Narbonne. C'est bien fait pour ma pomme !

Nous traversons sans problème la plus ventillée des villes de France (355 jours par an !), et sans aucun plaisir. Que de ronds-points, de feux tricolores, de bagnoles en tous sens, de scooters pétaradants, de miasmes oxydo-carbonés ! Le pilotage est on ne peut plus facile car c'est toujours tout droit. Mais que c'est désagréable !

A la sortie, nous sentons que le vent s'est renforcé. Comme il souffle de la mer, il est latéral et ne nous gêne pas trop jusqu'à ce que nous laissions – enfin – cette insipide N9, pour nous plonger dans les tréfonds de la campagne narbonnaise. Je pensais y trouver le calme, mais ce n'est pas le cas. Si la départementale D31 est plus intime, elle n'en est pas moins très fréquentée car elle mène à Narbonne-plage, en contournant par le nord la montagne de la Clape, gros bloc calcaire couvert de garrigues et de vignes. Cette route traverse de gros villages perchés sur les terrasses de la rive droite de l'Aude. Ces terres alluviales sont fortement exploitées (maraîchers, vergers, jardins) et les villages – Salles d'Aude, Fleury, Lespignan – semblent opulents. Comme nous roulons en direction de la côte, le vent se fait plaisir en nous fouettant le visage. Mais la route, qui se love entre les collines, nous permet d'échapper le plus souvent à ce conflit frontal.

Peu après le bourg de Fleury, nous traversons une Aude à la couleur inhabituelle⁶⁵ : la demoiselle est en crue de moyenne importance et s'est colorée d'ocre jaune. La tempête était de vaste ampleur et a frappé toute la région. S'est-elle vraiment éloignée ? C'est la question que je me pose en arrivant à Lespignan car le ciel se charge de nuages bien sombres, au loin sur la mer. Nous faisons une pause dans ce village pour goûter. Le repas de Gisèle, aussi calorique qu'il ait été, n'aurait pas suffi pour aller jusqu'à Agde, surtout en bagarre contre un Zef qui s'excite de plus en plus.

Une demi-douzaine de kilomètres plus loin, après quelques petits raidards vicieux et inattendus dans ce secteur, je réalise que le ciel est désormais noir comme de l'encre de Chine. Je ne me souviens pas en avoir déjà vu de cette couleur, sinon sous les tropiques à la saison des tornades. Bernard, qui mène le train comme à son habitude quand Zef nous fait des misères, ne semble pas avoir pris conscience de ce phénomène climatologique, qui

⁶⁵ voir le diaporama

terrorisait nos ancêtres gaulois. Il me paraît certain que quelque chose d'assez monstrueux va nous tomber sur la tête. Sinon le ciel avec tout le bazar qu'il renferme depuis que les âmes pieuses s'y réfugient, au moins une méga douche de je ne sais quoi. Peut-être des grêlons gros comme des œufs de poules, puisqu'il paraît que ça existe. Curieusement, cette noirceur uniforme et menaçante n'est zébrée d'aucun éclair.

Au centre du village de Sérignan, je hurle pour stopper Bernard qui se lançait tête baissée dans le mur noir.

« Bernard ! Il faut chercher un abri ! Tu ne vois pas que le ciel va nous tomber sur la tête ! Là, vite sur la droite, des chambres d'hôte ! »

Nous avons juste le temps d'aller jusque là et de garer nos randonneuses sous un large auvent. Les premières gouttes, énormes, frappent violemment le sol sur nos talons. Bientôt, c'est le déluge, puis la cataracte... J'ai été climatologue et je regrette de ne pas avoir un pluviographe sous la main pour mesurer l'intensité de cette pluie. Je n'ai pas le souvenir d'une telle violence, lors de mes pérégrinations cyclistes !

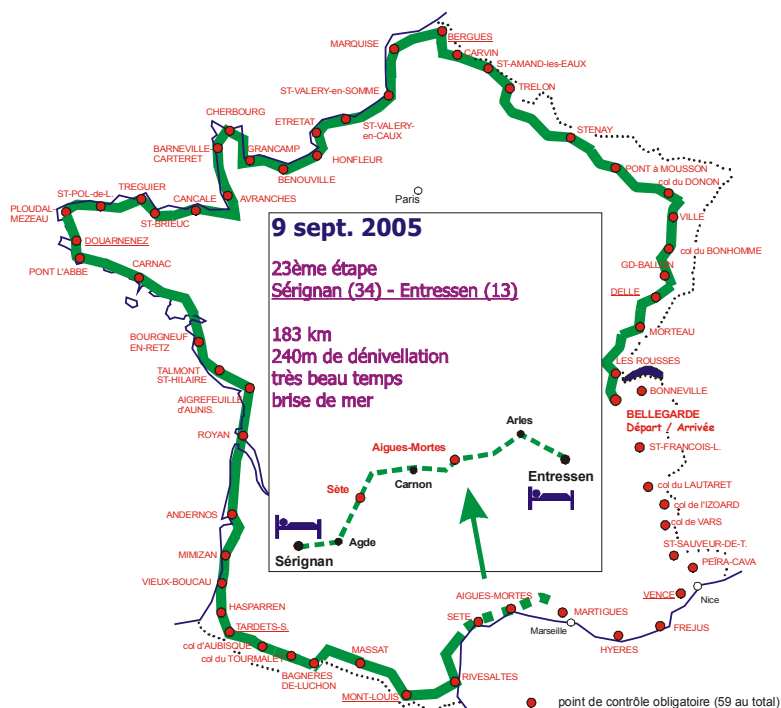
Cet obstacle imprévu va se révéler bénéfique. La maison d'hôtes est gérée par un couple très sympathique, d'une petite cinquantaine d'années. La patronne nous accueille d'un tonitruant : « Venez vite à l'abri, mes petits ! » et nous propose une chambre. Je dis OK, car je ne repars pas dans la tempête. Le patron, moins exubérant mais aussi efficace, nous guide vers la chaufferie où nous garons nos mules. Et nous buvons une bière avec lui en attendant la fin de la tornade. Il est fort intéressé par notre périple. Il fait un peu de vélo et sait mieux apprécier que d'autres l'ampleur de notre projet. Tandis qu'il parle avec Bernard, je contemple avec fascination la pluie qui frappe le toit du garage avec un grondement sourd et l'eau qui déborde des chéneaux et s'accumule sur la terrasse. Impressionnant ! Et si je n'avais pas arrêté Bernard dans sa course aveugle ? Ou serions-nous à présent ? A l'abri d'un pont les pieds dans l'eau ou sous l'averse, complètement transpercés ?

Nous sommes restés près de trois-quarts d'heure sans pouvoir monter à notre chambre, car il fallait traverser la terrasse et monter un escalier extérieur pour y parvenir. La patronne, notre "chère amie", nous y conduit. C'est une vaste pièce avec un immense lit habillé de velours, avec des tas de tapis, de guéridons, de photographies et peintures sur les murs, de babioles et colifichets de toute sorte. On se croirait chez la marquise de Pompadour. Elle n'a pas peur la maîtresse de maison de confier ce bijou à deux va-nu-pieds aussi crasseux ! La salle de bains, avec baignoire est à la hauteur. Nous en profitons pour prendre un vrai bain et pour laver nos fringues. Et aussi, pour nous vaporiser une double dose d'eau de Cologne. Car nous dînons dans cette maison qui fait table d'hôtes et nous devons faire honneur à la corporation des cyclo-randonneurs.

Nous ne sommes pas les seuls pour dîner. Au moins cinq autres tables sont occupées, dont deux par des étrangers, Hollandais et Allemands, grands amateurs de ce genre d'établissement. Le patron est aux fourneaux et c'est la patronne qui officie et nous soigne aux petits oignons. Nous ne sommes plus ses petits, mais ses chéris ! Et comme le chef est à la hauteur, nous faisons un dîner qui fût j'en suis certain de qualité, mais dont j'ai oublié de prendre note de la composition. Encore un coup du vin des Corbières, à moins que ce n'ait été d'un Faugères, ou d'un Saint-Chignan... et pourquoi pas d'un petit blanc de la Clape ?

Nous partageons le grand lit de la Pompadour ce soir. Mais cela ne nous a pas empêché de passer une excellente nuit. Après tant d'émotions en fin d'après-midi, notre sommeil aurait pu être agité de cauchemars aquatiques, mais ce ne fut pas le cas, pour moi du moins. Notre étape (139 km parcourus) s'est trouvée raccourcie d'une quinzaine de kilomètres par la force des dieux du ciel. Mais ce n'est pas un problème car l'étape suivante est courte (155 km) et nous allons dormir chez un ami, André Dworniczak.

Pas un problème ? A moins que... L'Apocalypse hier, les cataractes aujourd'hui, qu'est-ce qui nous attend sur la côte languedocienne ? Des routes inondées, des chaussées emportées ou un autre cataclysme ?



Balade camarguaise...

Nous sommes accueillis par le patron à 7h15 précises. Je suis surpris car deux autres tables sont occupées. Apparemment, les étrangers font d'aussi longues journées que les Tourneurs de France.

Le maître de maison est toujours d'aussi bonne humeur. Il nous sert un petit déjeuner avec confitures maison et pain à gogo. Carte en main, il nous donne des tuyaux pour trouver le chemin de Portiragues, non signalé et difficile à repérer. Nous quittons cette excellente résidence, miraculeusement placée sur notre route, après avoir réglé une addition à peine supérieure à celle de nos étapes hôtelières précédentes. A recommander !

Le temps est bien meilleur ce matin. Si le ciel reste assez chargé, il présente des marbrures et des ouvertures qui sont les signes d'une proche amélioration. Une tramontane, même modérée, ne devrait pas avoir de difficultés pour nettoyer tout cela. Quoique... Restons prudents ! Il faisait aussi un beau soleil la veille sur le littoral des Corbières...

Nous avons merdouillé quelques minutes après la traversée de l'Orb, en crue et saturé d'argile comme sa cousine l'Aude, avant de trouver notre chemin caché entre deux haies de roseaux. Mais nous avons dû faire demi-tour au bout de 300 m pour cause de passages inondés, « *tout juste franchissables en tracteur* » selon un paysan qui en revenait, monté sur un drôle d'engin très haut sur ses roues. La grande route de Valras-plage à Béziers, construite sur une digue, est heureusement praticable. Nous faisons le détour, soit encore cinq kilomètres à ajouter aux dix-sept que nous n'avons pas faits la veille.

Je retrouve des paysages connus sur la N112, la nationale Béziers-Sète. Je suis ici sur mes terres d'adoption de 1988 à 1994, période de ma résidence à Montpellier. De Béziers à Arles, je navigue désormais sans carte, ni boussole. J'y suis (presque) chez moi. Je n'aime pas trop cette route en raison de son trafic habituellement intense, mais je la trouve assez plaisante aujourd'hui. Peut-être en raison d'un petit vent de sud, discret mais agréable. Peut-être aussi parce que le ciel a démarré son grand nettoyage, au loin sur la mer. Je ne connais rien de mieux qu'un ciel bleu pour voir la vie en rose.

Nous laissons les Alesi locaux et leurs excès de vitesse, pour aller promener nos percherons dans les rues de Vias et d'Agde. Moment de répit et relents du passé en passant près de l'hôtel Araur, où nous avons fait étape à deux reprises lors de nos passages en Diagonale. Puis c'est le retour sur la N112, derrière la butte du Cap d'Agde, au début de la longue ligne droite de Marseillan-plage à Sète. A droite, le micro cordon dunaire avec ses ajoncs qui ressemblent à des poils de barbe mal taillée, la plage et les rouleaux qui frappent régulièrement le sable avec un bruit sourd. A gauche, la voie ferrée et au-delà, le bassin de Thau avec ses parcs à huîtres. Sur la plage, un émule des coureurs de fond éthiopiens soigne sa condition physique. Pas de belles sirènes aux seins nus à cette heure matinale, mais quelques promeneurs de chien engoncés dans de gros pull-overs, car le vent marin est désormais installé et la température est fraîche.

Nous obtenons le visa réglementaire dans un bar-restaurant à l'entrée de la ville. Thé et chocolatine sont au menu de ce premier ravitaillement de la journée. Rien à signaler. Moral et jambes sont au beau fixe. Comme le baromètre désormais, j'en suis certain. La traversée de Sète est assez tortueuse et souvent tumultueuse. On y prend généralement un bain de foule, quelle que soit l'heure. Il faut être assez vigilant et garder les mains sur les cocottes de frein. Mais c'est une épreuve qui ne m'a jamais déplu. Il est assez rare que l'on puisse ainsi se mêler d'aussi près à une foule colorée, bruyante, affairée. Sur le quai du canal, chacun se comporte à son gré sans s'occuper du bateau qui passe, de la voiture qui klaxonne, du cycliste qui slalome ou du piéton qui traverse à l'extérieur du passage protégé ou loin du signal lumineux. Après la cohue du centre, nous longeons le port avec ses cargos, ses carferries et ses chalutiers. J'aime ces mondes tournés vers le voyage, vers l'aventure. Quand je résidais outre-mer, je ne m'ennuyais jamais durant les longues escales aéroportuaires au cours de mes voyages... Un port, un aéroport, c'est un peu la même chose pour celui qui s'en va vers d'autres continents. L'appel du large, disent les marins.

Pour rejoindre Palavas-les-Flots, nous passons par Frontignan-plage et les Aresquiers. C'est une innovation pour Bernard... J'avais raté cette route, mal signalée, lors de notre Diagonale vers Menton au printemps 2002, mais je ne me fais pas avoir une seconde fois. Nous y trouvons le calme et même une piste cyclable, bordée de massifs de tamaris. Sur notre gauche, un étang et quelques blancs échassiers fort occupés à guetter le poisson imprudent.

Vic-la-Gardiole, Villeneuve-les-Maguelonne, Palavas-les-Flots, Carnon-page. Les kilomètres s'égrènent avec régularité et une certaine jouissance pour moi. J'ai toujours aimé revenir sur des routes souvent pratiquées, soit lors de grands voyages, soit avec les cyclos du MUC⁶⁶, mon club montpelliérain. Ou encore seul le dimanche quand j'allais, à bicyclette, rejoindre Eliane sur la plage de Carnon. Souvenirs à la fois si présents et pourtant si lointains ! Douze ans déjà !

Nous choisissons une supérette au centre de Carnon pour faire nos achats habituels. Et il nous suffit de traverser la route pour les avaler sur une petite dune fixée par des oyats ou plantes similaires. Devant nous la plage et ses jetées de pierre distantes d'une centaine de mètres et qui forment autant de petits ports naturels⁶⁷. Le ciel est entièrement dégagé sur la mer et nous devons conserver nos casques pour nous abriter d'un soleil qui a retrouvé une belle dynamique. La plage est désertée par les baigneurs. Quelques rares pêcheurs perchés sur les digues s'acharnent à lancer leurs appâts vers le large. Sans réussite.

Je passe un coup de portable à notre copain Jean-Pierre Ratabouil que j'aurais dû prévenir de notre passage dès la veille au soir. Il est manifestement déçu de ne pouvoir venir nous faire une bise (il était en instance de départ pour un week-end VTT dans les Pyrénées), mais il est soulagé d'apprendre que nous ayons échappé aux tornades qui ont frappé la région durant 48 heures.

Nous poursuivons notre promenade touristique-balnéaire en longeant la côte : Petit Travers, Grand-Travers, La Grande Motte, Le Grau-du-Roi. Agréable et sympathique, sans être très spectaculaire. Au Grau-du-Roi, je tournicote un peu pour trouver la route d'Aigues-Mortes. La bonne pour les vélos, pas la 2x2 voies interdite aux cycles que les panneaux directionnels s'acharnent à vouloir nous faire prendre. Bernard découvre les collines de sel blanc des Salins du Midi et joue de l'Olympus. Moi aussi, mais je préfère les remparts d'Aigues-Mortes, ce « *vaisseau de haut bord, échoué sur le sable où l'on a laissé Saint-Louis, le temps et la mer.* » (Chateaubriand). Que d'eau, que d'eau ! Le chenal maritime déborde⁶⁷. On a l'impression que les bateaux de plaisance à fond plat, se transformeraient volontiers en camping-cars, si on les équipait de roues.

La puissante tour de Constance, qui fût la première construite vers 1240, est toujours là, inchangée, indestructible. Il faut dire qu'avec ses murs de 6 mètres d'épaisseur, elle a de quoi faire face à l'usure du temps. Mais elle aurait pu s'enfoncer dans ce terrain marécageux et bien instable. Saint-Louis avait assurément d'excellents géologues à son service ! Nous faisons viser nos carnets au bar L'Escale et buvons un café à l'ombre d'un parasol, sur une terrasse à proximité de cette solide Constance. Il est 14h15 et nous avons fait 105 km. Il en reste 80 au programme de cette journée.

C'est la première fois que je vois les vignes de Listel avec les ceps dans l'eau. Avec un sol aussi sableux, ce doit être rarissime. Il faut croire que les précipitations ont été exceptionnelles dans ce secteur de la Camargue. Le vent, désormais de sud-ouest, nous aide à maintenir une allure soutenue. Quand il mène, je vois Bernard tourner la tête en tous sens. Inutilement ! Sa déception sera grande. Sur les 45 km qui séparent Aigues-Mortes d'Arles, nous ne verrons pas la moindre vachette noire, ni la crinière blanche d'un cheval. Pas davantage un vol de flamands roses ou d'aigrettes blanches. Que se passe-t-il ? La tempête aurait-elle fait fuir tout ce qui court et ce qui vole ?

Trois kilomètres avant Arles, une silhouette bien identifiable vient à notre rencontre. André Dworniczak, notre frère diagonaliste ex-ch'timi et néo-provençal d'Entressen, nous accueille dans son comté de Provence. Arrêt, joyeuses retrouvailles, embrassades fraternelles. Je dois personnellement beaucoup à André et à sa perle conjugale Françoise, qui m'ont accueilli à plusieurs reprises chez eux, quand ils habitaient Dunkerque. La première fois en mai 1997 pour un dîner entre deux Diagonales avec Bernard et les Montpelliérains Jean-Pierre et Pierrot. Et un mois plus tard, avec mon compère Francis, lors de notre Tour de France. J'étais alors bien mal en point avec un genou droit en triste état. J'étais devenu le Paralytique la veille en chutant à la sortie de Fécamp et je me souviens encore avoir descendu l'escalier du premier étage sur les fesses. Et début juin 2002, toujours avec Francis l'Aveugle, lors de notre raid de Copenhague à Malaga. André et Françoise, mes bons Samaritains.

Mais la Sorcière est une grande jalouse. A peine avons-nous repris la route qu'elle me plante un microscopique fil métallique dans le pneu arrière. Ce qui me donne l'avantage d'élargir le score en ma faveur (8 crevaisons à 2 seulement pour Bernard) et de démontrer à André, toute l'expérience que nous avons acquise pour gérer ce genre d'incident. Tout est réparé en cinq grosses minutes. Par temps sec, c'est plus facile et moins salissant !

André nous conduit en connaisseur jusqu'au pont de Trinquetaille par lequel nous franchissons le Rhône, dans la bonne ville d'Arles qui est en fête. Pas pour nous accueillir, mais sans doute parce que c'est le jour. Nous progressons quelques hectomètres à pied, au milieu des manèges et d'une foule

⁶⁶ MUC = Montpellier Université Club

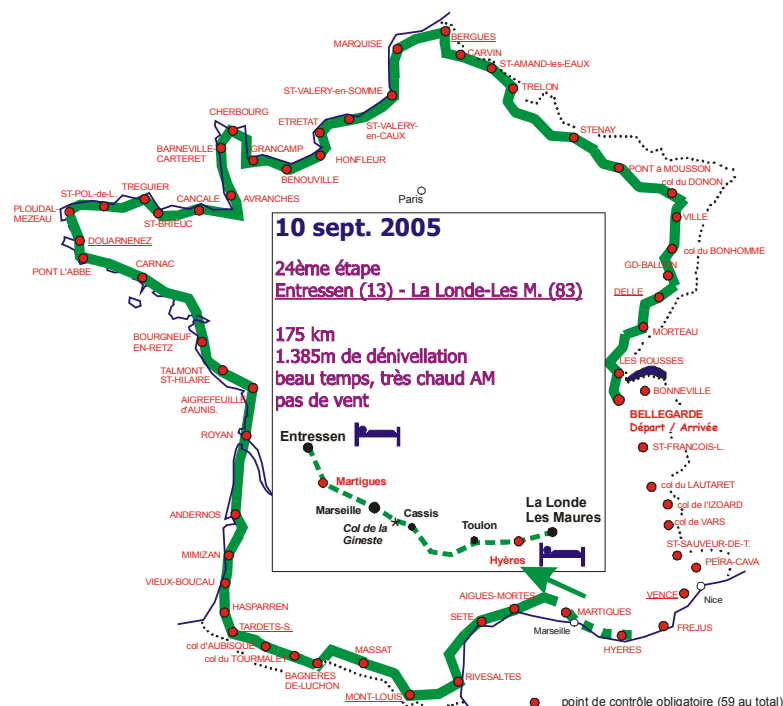
⁶⁷ voir le diaporama

assez clairsemée à cette heure. Personne ne s'intéresse à nous. Chacun fait la fête comme il l'entend, n'est ce pas ?

Entre Arles et St-Martin de Crau, nous traversons quelques courts tronçons de route inondée. A la sortie de l'un d'eux, André talonne sa roue arrière. Il marque un point dans le concours lancé par la Garce aux Dents Vertes. Bravo André ! Nous l'assistons pour la réparation que ce cher ami, pourtant grand diagonaliste, ne semble pas très bien maîtriser. Il est vrai qu'il est moins entraîné que nous ! A 18h45, nous arrivons à Entressen, petit village-rue perdu au cœur de la Crau, à une dizaine de kilomètres au nord d'Istres. La Crau est un bien curieux pays. C'est une immense plaine d'alluvions grossières déposées par le Rhône il y a bien longtemps. Ces dépôts sont à peu près stériles. Il n'y pousse que des touffes d'herbe rase que l'on appelle ici "couscous" et qui nourrissent des milliers de moutons. C'est une véritable steppe désertique, balayée par les rafales de vent.

Mais rien de tout cela pour nous aujourd'hui. Le mistral est en grève et nous lui pardonnons volontiers. Notre arrivée au cœur d'Entressen est saluée par les voisins d'André, déjà parfaitement intégré dans son village d'accueil. Les Dworniczak habitent un appartement situé au premier étage d'un petit immeuble, sur la rue principale. Après avoir hissé nos randonneuses sur la terrasse et fait une énorme bise à Françoise (tiens ne prendrait-elle pas déjà "l'assent" ?), nous procédons à un nettoyage à sec et à un graissage soigneux de nos machines assez éprouvées par notre tempétueuse traversée du massif pyrénéen. Elles sont solides ces Berthoud ! La mienne porte allégrement ses 100.000 km. On ne dirait pas qu'elle fait son second TDF, huit ans après le premier !

Nous sommes chouchoutés comme des petits princes par Françoise qui met en marche une lessive et s'active à la cuisine, tandis que nous sirotons notre bière avec André. Et l'on cause de lui, de nous, d'eux, des enfants, de son abandon sur chute dans les Vosges dans la quatrième étape de son TDF en 2004, de son club local, de leurs voyages en Espagne, de la traversée de Marseille "par le Vieux-Port" que j'ai inscrite à notre programme, de la tempête passée et de la météo à venir... On cause et on mange. C'est super bon, comme toujours, chez les Dworniczak... Une belle journée se termine. Beau temps, vent favorable, accueil royal... C'est chouette de tourner la France et d'avoir d'aussi accueillants amis !



Peuchère !

André nous sert le petit-déjeuner à 6h30. Nous parlons à voix basse car Françoise dort. Je suis un peu crispé ce matin. Un grand défi est inscrit au programme de l'étape : la traversée de Marseille d'ouest en est, par le Vieux-Port ! "Pas moins !" Je suis le seul responsable de cette lubie qui m'est venue en traçant le parcours. Je ne sais pas bien pourquoi je suis allé choisir une affaire aussi compliquée alors que je pouvais faire plus simple.

Par exemple en suivant la route directe "intérieure" via Salon-de-Provence, Meyrargues, Rians, Comps-sur-Artuby et Vence. Mais je connais trop ce parcours "nord" du TDF, qui est celui que nous avons suivi en 1997 et, dans sa majeure partie, l'itinéraire habituel des diagonalistes.

La variante sud, proposée par l'organisateur, exige le contrôle des carnets de route à Martigues, Hyères, Fréjus et Vence. C'est la route littorale, des Maures et de l'Estérel. On peut éviter la traversée de Marseille en contournant la chaîne de l'Etoile et en "bouffant" beaucoup de kilomètres désagréables dans la grande banlieue industrialisée. Mais le plus direct est de s'attaquer au monstre urbain et, quitte à le faire, autant le percer en plein cœur. Et puis, même n'étant plus chasseur de cols, j'avais fort envie de m'offrir le col de la Gineste, point de passage des premiers Tourneurs de France de l'US Métro, quand Marseille était ville-contrôle⁶⁸. Bernard est aussi très intéressé par ce col.

⁶⁸ voir en particulier le récit de Jean Richard dans "Le Tour de France randonneur de l'US Métro" – document téléchargeable sur www.gilbertjac.com

Marseille est une commune de 340 km² (deux fois et demie Paris). C'est un conglomérat de 111 quartiers, bâtis dans un bassin sédimentaire accidenté de buttes caillouteuses (l'une d'elle porte la Bonne-Mère) et cerné par une couronne de massifs calcaires qui culminent à plus de 600 mètres d'altitude. La chaîne de St-Cyr, qui porte la Gineste, est l'un d'eux. Ce massif est connu aussi par les fameuses calanques qui découpent le pied de sa falaise, entre le cap de la Croisette et Cassis.

Je suis un peu soucieux du pilotage délicat qu'implique la traversée de cette gigantesque ville, mais je m'efforce de rester serein parce que j'ai bien facilité ma tâche en me munissant d'un plan détaillé de la ville. Également parce que j'ai pu m'entretenir la veille au soir par téléphone, avec Gérard Giordan, qui habite Marseille et est membre du comité départemental de cyclotourisme des Bouches-du-Rhône. C'est André qui en avait trouvé les coordonnées. J'ai retenu la consigne : « *Longez la côte depuis les premières maisons de l'Estaque jusqu'au Parc Borely. Je vous attendrai près de la statue de David pour vous mettre sur la route de la Gineste.* » Enfin parce que j'ai pris une assurance certaine dans le domaine du pilotage urbain en conduisant mon compère l'Aveugle droit au but, au cours de la traversée plein centre des mégapoles écossaises, Edimbourg et Glasgow, lors de notre dernière aventure⁶⁹.

André a décidé de nous accompagner jusqu'à Martigues. Nous quittons Entressen à 7h15. Un linceul gris clair voile le ciel. Il ne fait pas froid. Nous partons jambes nues et revêtus de nos coupe-vent jaune, davantage par sécurité ("être vu !") que par nécessité. Une grosse heure plus tard et 26 km plus loin, nous prenons un thé au Point Croq, en bordure du canal de Caronte, voie d'eau entre le golfe de Fos et l'étang de Berre. L'établissement n'est pas un café, ni un bar mais une "station-bar". Curieuse dénomination ! Un peu préoccupante. Ne va-t-on pas dans un avenir proche retirer tables et chaises et leur substituer des distributeurs automatiques ? Comme chez Esso, on y introduira sa carte bleue, on s'enfilera un tuyau dans le gosier et on pianotera le nom de la mixture souhaitée : bouillie de café/croissant ou de thé/pain aux raisins ou toute autre assortiment qui sera mixé en temps réel. J'imagine même que l'on installera un "Fuel-bar-driver" où les automobilistes pourront enfileur deux tuyaux en même temps : un dans leur bouche et l'autre dans le réservoir de leur bagnole ! J'espère ne plus être de ce monde là.

Une jeune femme, qui n'a pu résister au charme d'André, nous prend en photo tous les trois sur le trottoir pavé de la station-bar. Elle s'acquitte de sa tâche en s'excusant de son inexpérience. Malgré son émotion, elle ne s'en sort pas trop mal⁷⁰ pour faire ce cliché de la séparation. André s'en

retourne vers sa Crau désertique, nous allons affronter la pieuvre urbaine. Nous chargeons André de faire deux énormes bises à Françoise et de nous pardonner la pagaille que nous avons apportée dans leur petit nid d'Entressen. Merci, vieux frère ! Bon retour et bonne chance sur les routes du Sud !

A la sortie de Martigues, nous longeons un moment l'étang de Berre. Au loin, une large bande de lumière déchire le voile nuageux et teinte d'or un plan d'eau frémissant sous les risées de la brise de mer. La journée sera belle. La chape de grisaille et de pollution va progressivement se rompre. Pour aller où ?

Nous croisons des petits groupes de cyclistes, d'autres nous doublent. Nous n'existons pas pour eux, coursiers en puissance, nous, laborieux sacochards. Cela ne nous empêche pas de progresser à une allure très correcte, dans un environnement vraiment peu intéressant, pour ne pas dire franchement moche. Nous rattrapons un "petit père" (« *De ton âge, n'oublie pas, espèce de bêcheur !* » me glisse la Sorcière qui ne me lâche pas), déguisé en coureur de la Cofidis, mais laborieux comme un facteur. Lui nous salue, nous cause et se propose de nous piloter. Afin de fuir le dangereux trafic de la nationale, nous le suivons dans le labyrinthe du village de Châteauneuf-les-Martigues. Comme il est du coin, il parvient à me convaincre d'oublier les recommandations du sieur Giordan et de ne pas suivre le bord de mer, en raison des portions à 2x2 voies dans le quartier de la Madrague. Il vaut mieux, selon lui, passer par les Pennes-Mirabeau et les hauts de St-Antoine. J'ai topé parce que c'était le parcours pour lequel j'avais opté en étudiant la carte Michelin et le plan de Marseille. Cet itinéraire, plus long de 2 à 3 km, présente deux indéniables avantages :

- il évite complètement les secteurs à circulation rapide, autoroutiers ou à double voie,
- il se compose de deux segments parfaitement rectilignes : le premier jusqu'au grand rond-point après les Pennes-Mirabeau où il faut tourner à 90° sur la droite; le second qui conduit tout droit au Vieux-port (en suivant les courbes quand même) ; et comme, ce fut dit pour Brest : un port est plus facile à trouver qu'une gare. Pour le premier, il suffit de descendre. Toujours !

Notre guide nous conduit plan-plan jusqu'à Gignac-sur-Mer où il réside. En plein dans l'axe de la piste de l'aéroport de Marignane. Il n'est pas étonnant qu'il m'ait semblé un peu dur de la feuille (« *Et, toi ? T'es sûr que t'as l'oreille fine ?* » mord la Garce de ses dents glauques). Après avoir croisé l'autoroute A7 et les furieux qui s'y frottent à 150 km/h, nous escaladons le sévère coup de cul qui mène au Carrefour de l'Assassin, là où nous devons tourner à droite. Il paraît que quelques siècles en arrière on y trucidait les marchands. C'est beaucoup plus tranquille aujourd'hui, surtout en pleine matinée et sous un magnifique soleil.

⁶⁹ voir "Hello Nessie" - document téléchargeable sur www.gilbertjac.com

⁷⁰ voir le diaporama

Tout se passe parfaitement bien, même si la descente des hauts de la Gavotte jusqu'au Vieux-Port est assez longue. Au bas mot, quatorze kilomètres en plein ville, en pleine circulation, en pleine agitation bien méridionale. Descente animée mais sans danger dans les couloirs de bus. Avec les arrêts aux innombrables feux de signalisation, nous avons eu tout le temps de nous plonger dans les exubérantes entrailles de la cité phocéenne.

Que de monde autour du bassin portuaire, le plus célèbre de France ! Foule bariolée, foule colorée, foule internationale. Nous passons totalement inaperçus dans la cohue, étourdis par ce mouvement brownien et le grondement de la circulation. Mais c'est très chouette quand même et je suis très content d'être venu jusque là. Bernard, que j'ai rarement vu aussi excité, numérise à tout va. Nous prenons notre temps pour contourner le Vieux-Port par le quai de Rive Neuve, pour observer le folklorique ferry-boat qui, depuis un siècle ou davantage, fait inlassablement des allers-retours d'un quai à l'autre, pour photographier les deux forts St-Jean et St-Nicolas qui contrôlent la passe d'accès, pour parcourir les cinq kilomètres de la spectaculaire corniche Président Kennedy. Au large du Monument aux Morts de l'Armée d'Orient, nous contemplons le château d'If, posté en avant-garde des îles du Frioul, pyramides de calcaire laiteux, la mer aux eaux bleues sombres, parfois turquoise, les petits canots de pêcheurs et quelques voiliers blancs. Vraiment un très beau spectacle qui nous a réellement séduits.

Un cyclo nous accueille, près de la statue de David (c'est une réplique de l'original de Michel-Ange, emblème de la ville de Florence depuis 500 ans). Je ne sais pas quelle était la stature du méchant Goliath, mais ce David, réputé freluquet, est en l'occurrence un colosse de plus de quatre mètres, sacrément bien membré. Je le plains néanmoins car il tourne le dos à la mer. La vue est bien plus belle de l'autre côté. Il doit maudire ceux qui ont eu la mauvaise idée de le placer ainsi. Nous faisons connaissance avec notre nouveau cicérone, Gérard Giordan, qui semble un peu désappointé que nous n'ayons pas suivi ses consignes. Selon ses dires, il n'y a pas de pièges dans l'itinéraire du bord de mer et le détour par le carrefour de l'Assassin était inutile. Bon, ce n'est pas moi qui vais dire qui a raison. Le principal est que nous soyons là.

Après nous avoir demandé ce que nous voulions faire (la réponse a été « *Casser la croûte* »), il nous pose boulevard Michelet, en face du Stade-Vélodrome, où les baraques "fast-food" abondent. Comme ce ne doit pas être son alimentation préférée et qu'il doit aller à Aix-en-Provence pour une réunion de son comité de cyclotourisme, il nous laisse rapidement. Je suis un peu gêné car il a dû poireauter un bon quart d'heure en compagnie de David (je l'avais quand même contacté depuis le Vieux-Port) et rouler une dizaine de minutes au plus avec nous. Son aide s'est réduite à nous faire ac-

complir un "gauche/droite" dans l'avenue du Prado. Il n'était pas nécessaire de le déranger pour cela...

Après un volumineux sandwich jambon-beurre avalé vite fait et poussé à la bière, nous reprenons la route. Il nous reste une centaine de kilomètres à faire et pas des plus faciles. Nous laissons le sanctuaire du football marseillais à son sommeil (c'est un épileptique qui entre en crise tous les quinze jours, le plus souvent entre 20 heures et 23 heures) et nous nous dirigeons vers la banlieue sud et les premières rampes de la Gineste. Ce n'est pas un col difficile car la pente ne dépasse jamais 7%, mais c'est un vrai col, assez spectaculaire. D'abord parce qu'il démarre en pleine ville, ensuite parce qu'il gravit en lacets une muraille de caillasse blanche, enfin parce qu'il découvre progressivement de beaux points de vue sur la côte et sur la ville. Je transpire car le thermomètre dépasse les 30°, mais je me régale. Il y a bien longtemps que j'avais pris rendez-vous avec cette Gineste. Elle ne me déçoit pas du tout. Bernard a l'air d'apprécier, lui aussi.

Après le col, nous plongeons à grande allure en direction de Cassis, petit bijou touristique que nous contemplons de haut. Lors de la préparation du road book, et avec toute l'inconscience qui m'habitait alors, j'avais prévu d'offrir le pas de la Colle à Bernard. Ce pas est un petit col, accessible depuis le port de Cassis (altitude 10 m sur le quai) par une rampe de 2 km avec un passage à 15% (altitude 214 m au col.) C'est trop pour moi. Pour Bernard aussi. Nous restons sur la route principale. Ce qui ne nous empêche pas d'escalader un autre col, le pas de Bellefille (195m.) Je connais maintenant la différence entre une Colle et une Bellefille : la première flingue à coup sûr, alors que la seconde se laisse caresser délicatement avec un braquet de 2,90 m. Cette péripétie amoureuse n'est que le préliminaire d'une longue séance de coups de reins dans la pinède surchauffée et de langoureux moments de relaxe dans les descentes. Entre ces exercices, nous traversons des cités balnéaires en plein spasme touristique. Ce samedi est beau et chaud. Les autochtones en profite pour faire durer la saison estivale. Les terrasses de cafés sont très fréquentées, les plages sont très pratiquées. On y peaufine un bronzage que l'on juge encore imparfait ou une musculature que l'on souhaiterait apollinienne. Nous progressons, un peu abrutis par la chaleur et nos efforts dans la Gineste et Bellefille, le regard attiré par la mer rutilante et les sirènes dénudées qui s'y ébattent. C'est une bien belle journée...

Nous traversons La Ciotat, Les Lecques, Bandol. Pris par la soif et l'épuisement de nos gourdes, nous décidons de faire un break à la sortie de cette ville dans une boulangerie-salon de thé. Avec cette chaleur le coca est de rigueur. La gâterie chocolatée était moins indispensable, sauf pour le plaisir. Nous repartons avec le plein d'eau et 12 euros en moins dans la caisse ! Les tarifs du littoral méditerranéen sont ceux des Champs-Élysées parisiens !

Le secteur Sanary - La Seyne - Toulon est nettement moins sympathique. Nous y retrouvons un décor de banlieue, des gens pressés qui ne sont pas en vacances, des voies rapides plus ou moins interdites aux cycles. Bref, du classique. La traversée du port de guerre se fait sans difficulté. Bernard n'ayant pas suivi ma suggestion d'aller escalader le Mont-Faron où il aurait pu cueillir deux nouveaux cols, je l'entraîne vers Mourillon. Nous suivons l'avenue de l'Infanterie de Marine, puis l'avenue des Tirailleurs Sénégalais (il ne faut pas être antimilitariste quand on habite cette ville) en passant en revue les superstructures des navires de la Royale. Je suis assez déçu par la Corniche Varoise. Immeubles et végétation cachent le plus souvent la vue sur la côte. Par contre, cette route côtière n'est pas plate du tout. Nous y jouons beaucoup du braquet et des mollets.

A l'entrée du Pradet, nous trouvons la piste cyclable du littoral varois. C'est une vraie piste séparée de la route par une bordure de trottoir ou un petit remblai. Elle est en bon état et assez bien nettoyée. Nous avons saisi le fil rouge qui nous mènera jusqu'à La Londe-les-Maures où nous avons décidé de dormir ce soir. Je suis une nouvelle fois dans l'un de mes "jardins" car, ayant campé une semaine à Hyères-plage en septembre 2003, j'ai exploré ce secteur dans ses moindres recoins. Nous traversons Carqueiranne, autrefois petit village et aujourd'hui ville résidentielle, nous coupons le pied de la presqu'île de Giens et nous allons directement jusqu'au port d'Hyères pour récolter le 51^{ème} coup de tampon pour notre carnet de route, qui devient de plus en plus lourd à porter.

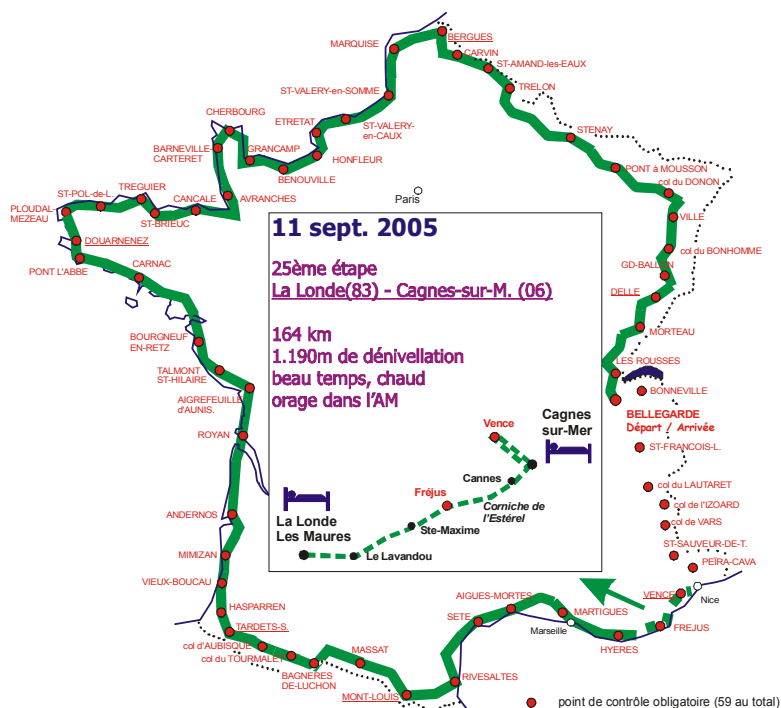
Nous procédons à cette opération, arrosée de deux Perrier-menthe, dans une brasserie new-look, le Sax. Je m'y sens un peu déphasé, dans une ambiance tout à fait jazz et twenties, qui n'est plus de mon âge. Mais à ma très grande surprise, le jeune patron – ou son fils ? – qui a pour patronyme Filou, refuse notre billet. « *Bravo pour ce que vous faites ! C'est la maison qui vous invite.* » J'en demeure bouche bée, scotché ! C'est la première fois qu'on me la fait, celle-là ! Dans ce Tour de France et dans tous mes raids précédents. Et il a fallu que ce remarquable geste de sympathie vienne d'un gamin de 25 ans ! Qui, de plus, se nomme Filou ! Je sais bien qu'elle est dorée cette jeunesse là, mais quand même ça touche. Je sors du Sax, "tout chose".

Nous reprenons notre fil rouge dès la sortie de Hyères-Plage. Il suffit de se laisser conduire jusqu'à la Londe-les-Maures par cette piste qui dans un premier temps longe la plage d'Aiguade-Ceinturon, déserte car le soleil de fin d'après-midi s'est caché derrière de gros nuages noirs. Ensuite, nous serpentons avec elle, entre les touffes de joncs, les toupets de résédas et les bosquets de tamaris, en bordure des salins d'Hyères. Promenade agréable, malgré le ciel qui devient plus menaçant de minute en minute.

A 18h40, nous affolons un Chinois pure race en demandant une chambre à l'hôtel de Provence. Le bridé ne parle pas un mot de français et appelle à son secours sa femme (un peu jeune ?) ou sa fille (un peu vieille ?), qui parle un idiome francophone compréhensible, mais n'a pas appris à sourire. Il est vrai que chez nous, ce n'est pas le sport national. Elle nous conduit jusqu'à une chambre sans charme (mais au tarif raisonnable), sise au premier étage, avec fenêtre sur la rue principale. Cet hôtel de grincheux ne fait pas restaurant, du moins ce soir. C'est aussi bien car je ne "sens" pas ces gens-là. Non pas que j'aie une antipathie quelconque pour la race jaune, mais parce qu'ils ne sont pas du tout à l'aise avec la clientèle, donc méfiants. C'est très désagréable.

Vers 20h15, nous déambulons dans la rue principale du village, à la recherche d'un endroit pour dîner. Nous n'avons guère le choix car il n'y en a qu'un d'ouvert. Je pense que la plupart des restaurants sont en bordure de mer, à trois kilomètres de là. Il n'est pas question de reprendre nos vélos, surtout avec un ciel zébré d'éclairs. Nous forçons la porte de la Brasserie Provençale, au moment où l'averse démarre. Le patron est bien embêté car il lui faut recaser les clients de la dizaine de tables extérieures. Il nous trouve quand même deux couverts dans la terrasse couverte. Enfin couverte, pas complètement car de grosses gouttières se forment rapidement sous la violence de l'orage. Je me fais tout petit dans mon coin. Faudra-t-il aller chercher les ponchos ? Non, quand même pas. Après une grosse demi-heure d'attente, on nous apporte deux pizzas. Correctes. De toute façon, c'était ça ou le carême.

Il pleut encore quand nous regagnons notre antre asiatique. Tout y est mort. Mais je suis certain que le "Chinois qui ne parle pas" est planqué quelque part, à guetter nos faits et gestes. L'heure est venue de reposer nos jambes après une belle étape de 175 km et 1385 m d'élévation. Je suis très satisfait de cette journée et de la réussite de notre balade marseillaise. Il est curieux que cette antique Massilia, la plus ancienne des villes françaises, ait une aussi mauvaise réputation dans le reste de l'hexagone. On lui associe les mots de mafia, de pègre, d'insécurité, de saleté. Je n'ai rien vu de tout cela au cours de notre immersion qui a duré plus de deux heures et une trentaine de kilomètres. Au contraire, j'ai conservé le souvenir d'une ville cosmopolite, colorée, vivante, bref fort séduisante.



La cyclote de l'Estérel

Lever à 6h30, petit-déjeuner à 7h30, départ à 7h50. J'ai l'impression de bégayer chaque matin en écrivant ce récit de nos aventures. Mon seul étonnement, aujourd'hui, est de trouver une Asiatique gracieuse. Je suis certain que son homme – mari ou père, le mystère reste entier – roupille encore et qu'elle peut se permettre de nous montrer qu'elle a de fort jolies dents quand elle sourit.

Il fait un temps superbe. L'orage a fait le grand ménage dans le ciel et c'est bien agréable de commencer une journée avec un beau soleil. Une nouvelle fois, nous laissons tomber le parcours du road book qui devait nous permettre d'escalader le pas de La Griotte, 72 m d'altitude, planqué dans la pinède entre le fort de Brégançon et Le lavandou. Bernard ayant déjà ce remarquable col⁷¹ à son palmarès, nous reprenons notre piste cyclable de la veille. Elle nous conduit avec constance et abnégation jusqu'au Rayol, à une petite trentaine de kilomètres de La Londe. Nous contournons le Lavandou et Cavalière "par l'arrière". Nous rencontrons très peu de cyclistes sur cette piste pourtant en assez bon état. Nous les apercevons, isolés ou par petits paquets, lancés au milieu des bagnoles sur la route principale. Sans doute craignent-ils de crever leurs pneumatiques haut de gamme sur les brindilles et les cailloux qui jonchent la piste dans certains sec-teurs. Je ne m'en plains pas. J'ai beaucoup apprécié cette entame matinale, sur cette étroite piste per-

due dans une végétation luxuriante et odorante. Beaucoup de chênes verts et de chênes-lièges, de pins, de châtaigniers, d'eucalyptus, de mimosas, de palmiers d'ornements, de massifs de bougainvillées, de... Bernard profite de mes arrêts physiologiques (la pizza de la veille était-elle "hors délai pour consommation" ? ou alors c'est une allergie au "Chinois qui ne causait pas") pour faire des tas de photos de la corniche des Maures. Nous avons de temps à autre de magnifiques ouvertures sur la mer azurée et les gros bateaux blancs qui y tracent leur sillage.

Changement de situation au Rayol où la piste cyclable a décidé de nous laisser tomber. Si le décor n'a rien perdu de sa beauté, une intense circulation vient tout gâcher. Combien de mètres-cube d'oxyde de carbone avons-nous aspirés entre Le Rayol et Fréjus ? Impossible de le savoir. Mais c'était trop, beaucoup trop ! Elle est pourtant belle cette route littorale qui traverse de prestigieuses stations balnéaires : Cavalaire, la Croix-Valmer, Sainte-Maxime, Saint-Aygulf. Je ne parle pas de Saint-Tropez que nous avons aperçue de loin, sur l'autre rive de son célèbre golfe. J'ai pris beaucoup moins de plaisir que je ne l'avais espéré en parcourant cette corniche des Maures. Cette région va bientôt mourir, asphyxiée par la populace qui s'y précipite, qui s'y embouteille, qui s'y snobise... C'est inévitable, à mon avis. Je ne reviendrai pas y promener ma randonneuse un dimanche du mois de septembre. C'est certain !

Nous entrons dans les faubourgs de Fréjus vers 11h40. Soucieux d'éviter la pagaille du centre-ville, j'entraîne Bernard vers Fréjus-plage où nous repérons un tabac-pressé pour le pointage de nos carnets de route (11h50 – 74 km et 460 m d'élévation). Il était temps car le gérant boucle la porte sur nos talons. On mange tôt par ici... A moins que ce ne soit l'heure sacrée du pastis ? Nous merdouillons un moment pour retrouver une nationale 98, complètement embouteillée. C'est en doublant sur la droite et sur la gauche, dans un slalom parfaitement maîtrisé que nous atteignons le Casino de St-Raphaël. C'est un bel immeuble crépi d'un blanc immaculé où je me souviens être entré une fois avec Eliane et mon compère Jean-Pierre Ratabouil. Nous étions basés dans un hôtel de Roquebrune-sur-Argens et en campagne de chasse aux cols dans la région. Je me souviens encore de l'excitation des joueurs – et plus encore des joueuses – devant les machines à sous. Complètement hallucinés ! Pris par la passion à en perdre la raison. J'avais fait remarquer à mon épouse qu'il était préférable d'être "taré" de vélo. C'est meilleur pour la santé psychique et moins néfaste au budget familial.

⁷¹ il n'est pas le moins élevé du Var puisqu'il se trouve en quatrième position dans ce département, battu en ridicule par le pas de Guardens, 28 m, le col de Belle Barbe, 45 m et le col de la Galère 60 m.

Je tourne dans la première rue à gauche. Nous avons rendez-vous avec Nadine devant la cathédrale, Notre-Dame de la Victoire de Lépante⁷². Nous n'avions jamais rencontré Nadine Le Port. Mais j'avais reçu ce courriel le 21 avril 2004 :

Bonjour Gilbert,

Je suis une cyclote invétérée depuis 2002 à la suite d'un accident de montagne. J'ai lu avec attention ton site et le récit de ton aventure de l'Aveugle et du Paralytique... Superbe récit d'une belle amitié !

Moi, je suis installée dans les Alpes Maritimes à Mandelieu. Je me présente : Nadine, 42 ans, ancienne skieuse, passionnée de montagne et de botanique... de voyages et des rencontres qu'ils génèrent... Depuis mon accident (mars 2001), je ne peux plus user mes semelles de route sur les sentiers... Du coup, j'ai opté pour une reconversion en vélo... sans regrets.

Après avoir décrit ses voyages vers la Suisse, par le Jura en 2003 et les grands cols des Alpes françaises en 2004, et parlé de son projet de randonnée jusqu'aux Pyrénées en 2005, Nadine concluait ainsi son message :

Je suis donc très intéressée de récolter des récits divers de cyclos à travers notre planète...

En attendant, si tu passes en vélo dans mon secteur avec ton ami, vous serez les bienvenus... (logement et repas assurés.)

Je reçois de temps à autre, disons une demi-douzaine de fois l'an, des messages, généralement plus brefs, me félicitant et/ou me remerciant pour mon site Internet. Ces courriels viennent compenser les heures passées devant l'écran de mon ordinateur. Je suis un praticien amateur des techniques de l'informatique et je rame souvent, en maudissant ma machine. Mais toute peine mérite salaire. Le mien est dans ces messages. Et mon cadeau est la présence de Nadine devant Notre-Dame de la Victoire à Saint-Raphaël.

Nadine est une solide jeune femme, à la peau dorée comme un croissant qui sort du four, qui porte des lunettes et a la tête enturbannée d'une chevelure touffue et grisonnante, qui lui sert à la fois de pare-soleil et de casque⁷³. Elle monte un vélo léger à guidon plat, équipé d'un porte-bagages à l'arrière et de deux grosses sacoches. Nous la suivons dans le labyrinthe des allées d'une résidence privée dont elle possède le sésame. En bordure de mer, elle nous pose sur une large dalle

dans un décor paradisiaque : des roches sanguines, une eau azurée, des pins parasols, quelques cactus et nous, et nous et nous... Tous les trois. Et un copieux déjeuner : salade de boulgour avec thon, tomates et olives, accompagnée de fromage corse et pas corse, de fruits... Bref, elle en avait préparé pour cinq au cas où nous mangerions chacun comme deux. Nous avons beaucoup de choses à nous découvrir. Elle évoque, sans s'y attarder, sa vie d'alpiniste de haut niveau, le drame dans lequel elle a perdu son compagnon, les très longs mois de rééducation dans la clinique de Fréjus, sa philosophie de la vie... Une très belle rencontre, un grand moment de notre Ronde hexagonale.

Nous laissons avec regret cet endroit exceptionnel, pour rejoindre la route de Cannes. Le massif de l'Estérel, avec son extraordinaire corniche, doit sa réputation internationale méritée, au porphyre rouge feu qui le constitue et à son contact chaotique avec le bleu indigo de la Méditerranée. La montagne est déchiquetée, entaillée de crêtes, affectée de promontoires qui s'avancent vers le large. Sur une vingtaine de kilomètres, la route escalade les caps et les pointes, redescend au niveau de la mer, longe quelques instants une grève étroite ou une plage de sable rouge, traverse des petites stations de vacances, Agay, Anthéor, Le Trayas. De toute part, une végétation abondante et quasi-tropicale avec des eucalyptus, des palmiers, des agaves mexicains, ces plantes de la famille des cactées qui ne fleurissent qu'une seule fois en produisant une unique et gigantesque floraison d'une dizaine de mètres de hauteur. Curieuse nature !

Je connais bien cette corniche, mais c'est la première fois que je la parcours entièrement à bicyclette. Et je me concentre totalement sur ce moment privilégié. Dans la roue de Nadine, qui m'impressionne par son aisance dans l'escalade des bosses successives que nous rencontrons – c'était et c'est encore une sportive de haut niveau – je me suis mis dans une bulle pour mieux le vivre. J'ai oublié la circulation un peu moins dense que dans les Maures car les touristes digèrent ou bronzent. Je me remplis les yeux et la mémoire de ce décor fabuleux. Bernard fait le yo-yo à l'arrière et mitraille avec son Olympus. Moi, je n'ai pas sorti le mien. Je ne veux pas risquer de dissiper mon bonheur.

Le charme se rompt aux portes de la Napoule. Par la faute d'une averse soudaine, mais qui aura eu la délicatesse d'attendre le terme de la corniche. Je n'avais même pas noté que le ciel s'était chargé de nuages, encore bien anodins au-dessus de nos têtes mais terriblement menaçants sur la montagne de Grasse. Réfugiés dans un abri-bus, nous faisons le point rapidement. L'itinéraire nous dirige précisément vers l'orage, vu que nous devons rejoindre Vence pour faire viser nos carnets et poster une carte, avant de revenir passer la nuit dans la banlieue niçoise. Manifestement, ce n'est pas le moment de monter là-haut. L'orage s'est accroché sur les reliefs. Nous décidons de rester en bord de mer et d'effectuer un aller-retour à Vence,

⁷² étrange appellation voulue par son constructeur, l'architecte Pierre Audié, grec d'origine. Pour ceux que l'Histoire intéresse, cette victoire eut lieu dans le golfe de Lépante (Grèce) le 5 octobre 1571. Furieux combat naval au cours duquel moururent 30.000 Ottomans et 8.000 Chrétiens de la Sainte Alliance. Le Pape Saint Pie V rendit grâce à Dieu pour cette grande victoire. Les conflits religieux ne datent pas d'aujourd'hui et seront éternels.

⁷³ voir le diaporama

sans les bagages. Aussitôt cogité, aussitôt mis en application. Nous quittons Nadine, sans doute un peu dépitée d'une si rapide désertion. Avait-elle espéré nous conduire jusque chez elle à Mandelieu (village qui figure sur le parcours du road book) ? Elle avait aussi souhaité que nous y fassions étape. Mais le découpage ne l'avait pas permis. Une randonnée en temps imposé comme le TDF est terriblement exigeante et totalement inadaptée à ce type de rencontre, trop riche pour être limitée à trois ou quatre heures. Reste Internet, chère Nadine. Et merci pour ce grand moment de bonheur sur la Corniche de feu.

Les trente kilomètres de La Napoule à Cagnes-sur-Mer où Bernard a retenu une chambre, sont insipides. Certains m'en voudront de qualifier ainsi Cannes et sa Croisette, Golfe-Juan et ses hôtels 4 étoiles, Antibes et ses yachts de milliardaires, mais sincèrement, je ne me suis pas amusé dans une circulation démente, sur une route le plus souvent sans aucun intérêt, coincée entre la voie ferrée et des immeubles commerciaux sans grâce. Cette mauvaise impression a sans doute été amplifiée par toutes les merveilleuses images enregistrées sur la corniche. Il me fallait le temps de les classer et de sélectionner les plus belles pour les enregistrer à jamais dans un recoin de ma mémoire.

Je n'étais pas fâché d'arriver vers 16h30 à l'hôtel du Mas d'Azur, au 42 de l'avenue de Nice à Cros-de-Cagnes. Le propriétaire est encore jeune et sympathique, très professionnel. Nous récupérons une chambre petite, mais agréable. Nous ne pourrions pas dîner. Nous nous contentons de laisser tous nos bagages et nous repartons sur-le champ. La côte de Vence n'est pas aussi facile que je l'avais espéré. C'est un vrai col avec un bon 6% de moyenne sur 8 km, qu'il faut escalader dans les fumées de bagnoles comme il se doit. Il n'est pas facile de se motiver après avoir rendu une visite à son plumard !

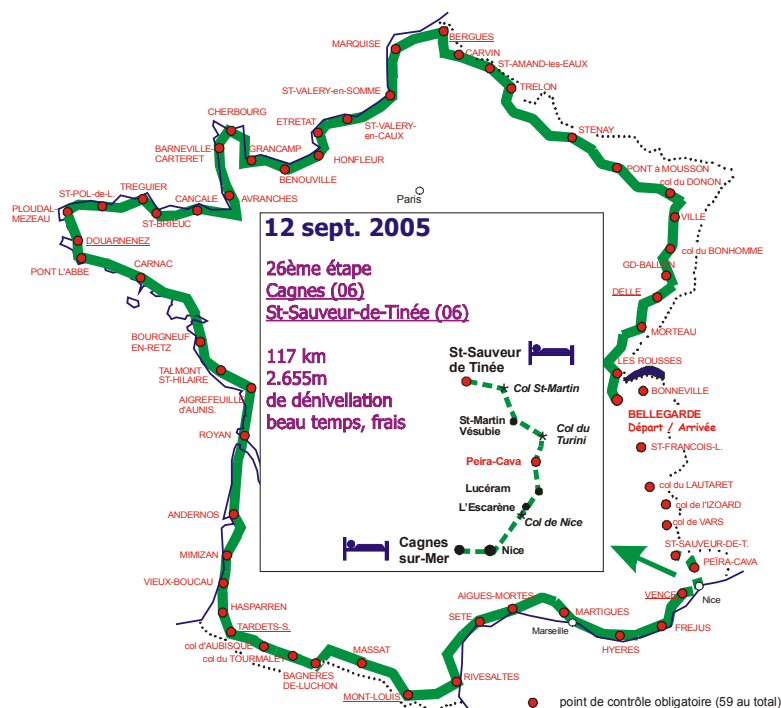
Il y a un monde fou sur la place centrale de Vence, belle cité posée entre mer et montagne, dans un environnement de mimosas, d'orangers et de citronniers, et même de vignobles. Lieu privilégié par sa position à l'abri des vents du Nord, cette petite ville s'étire langoureusement au soleil du Midi. Nous dégustons le demi de bière, qui quotidiennement célèbre la fin de l'étape, à la terrasse du Régence Café. C'est Bernard qui arrose le dernier grand virage de notre TDF. Demain nous remontons vers le Nord, tout droit jusqu'à Bellegarde où nous bouclerons la Ronde.

Un Mac Do au bas de la descente nous permet de résoudre la question du dîner, sans nous casser la tête. Je sais que nombre de mes amis considèrent ces "fast-food" ou "vite-bouffe" comme des intrus qui insultent la gastronomie française et que je devrais éviter de leur faire de la publicité. Mais il faut bien reconnaître que le rapport quali-

té/prix y est excellent, surtout quand on aime les sandwiches/frites !

A 18h30, nous sommes de retour au Mas d'Azur. De 19h à 20h30, je vais – à pied – faire une courte visite et une bise à ma belle-sœur Elizabeth, veuve de mon frère aîné. A 21 heures, je me mets au lit et, comme l'aspirant à la chevalerie du Moyen-Âge qui passait une nuit complète en méditation, je prépare mon subconscient à aborder la grande traversée des Alpes. J'en connais le descriptif par cœur et les épreuves qui me séparent encore de mon adoubement, durant les cinq journées à venir, ne sont pas sans me faire frissonner. La belle Bonnette, le sournois Vars, le sublime Izoard, le grand Galibier et la sévère Madeleine en constituent les principaux et terribles obstacles. Non, ce n'est pas encore gagné. Pourvu que les Bergerot aient tenu leur parole et que nous les trouvions dans le Turini. J'ai besoin de ma chère "porte-sacoches", moi !

Dans l'immédiat, il convient de reposer des jambes alourdies – un peu, seulement – par un parcours de 164 km avec une élévation totale de 1.200 m. Cette étape, splendide sur la piste cyclable des Maures et la corniche de l'Estérel, n'était pas plate. Et elle fut magnifiée encore par notre rencontre avec Nadine, la cyclote de l'Estérel, notre nouvelle amie...



Froidure au Turini

Nous quittons l'hôtel à 8h00 précises. Pour nous plonger dans une aussi désagréable qu'inévitable corvée : la traversée de Nice. Je ne sais pas s'il existe un horaire favorable pour se livrer à cet exercice, mais ce n'est certainement pas celui que nous avons choisi. Un lundi entre 8 et 9 heures, nous eussions mieux fait de nous abstenir... ou de partir à 5 heures du matin.

Ce n'est pas tellement la première partie qui est pénible car nous pouvons rouler sur le trottoir qui sert de piste cyclable jusqu'à l'extrémité de la Promenade des Anglais. Il faut néanmoins être vigilant car on y fait beaucoup de choses sur ce trottoir. Non seulement on y cycle, mais on y court, on y marche, on y bavarde, on y fait du roller, on s'y sèche après un bain de mer matinal (brrr...), on y stationne des motos, on y cuve une nuit trop arrosée. Heureusement, il y a de la place pour tout le monde !

Mais les choses se corsent lorsque, après avoir tourné définitivement le dos à la mer à l'extrémité du port, nous sommes engloutis par la cohue automobile. Pas facile de se repérer dans les rues étroites, avec les sens uniques et une signalétique médiocre. Et avec un abruti de motard qui nous envoie dans une mauvaise direction. Un malotru, manifestement irrité par les bouchons et agacé de voir des cyclos lui passer devant (en utilisant les trottoirs...). Après les embouteillages, c'est une déviation pour cause de route barrée qui nous fait quelques misères. Nous finissons quand même par arriver au sommet du col de Nice qui ne figurait pas à mon palmarès, sans que cela me fasse défaut, car il n'a rien de bien séduisant.

Une courte descente nous amène à L'Escarène. Avant de démarrer vraiment notre première étape alpestre, nous nous accordons un quart d'heure de repos et un Perrier-menthe, dans un petit bistrot de cette grosse bourgade blottie au fond d'une vallée. L'ambiance y est très "fond de terroir" et parfumée de fragrances exotiques. Je me sens étranger par ici. Plus encore peut-être qu'au cœur du Pays basque.

La route remonte sur 7 km, avec une pente régulière et modérée, la vallée du Paillon, ruisseau qui traîne sa misère. De toute évidence, l'orage qui a frappé la montagne de Grasse n'est pas arrivé jusqu'ici. Une végétation abondante, surtout de pins et de chênes verts, semble se plaire sur un sol de caillasses. On se demande comment elle fait. A la sortie d'un virage, se dresse devant nous un superbe village bâti sur un rocher escarpé, coupé en deux par un profond ravin. Nous stoppons spontanément pour admirer et photographier⁷⁴ les hauts murs de pierre sèche, les balcons de fer lancés au-dessus du vide, le fin clocher avec son demi bulbe couvert de tuiles rouges. Le vieux village de Lucéram, l'un des joyaux de l'arrière-pays niçois, mériterait une visite plus approfondie. Nous n'en avons ni le temps, ni la disposition. Nous sommes au pied du Turini et la proximité de l'assaut nous prend la tête.

Dès la sortie du village, la route se redresse à 7 ou 8% et se tortille en tous sens. Appliqué, je cherche le bon rythme associé au braquet adéquat. Bernard, qui domine désormais son sujet, depuis ses brillantes performances pyrénéennes, s'arrête deux ou trois fois pour faire des photos. Ce qui me permet de le précéder de quelques hectomètres au Seuil de la Cabanette, premier palier du col, et de le photographier⁷⁵, à mon tour, dans le dernier lacet de cette belle ascension d'une dizaine de kilomètres entièrement en forêt.

Après deux kilomètres de faux-plat, plutôt descendant, nous entrons à Peira-Cava, centre de vacances en altitude (1.420 m) et de sports d'hiver à moins de 40 km de Nice. J'avoue que je suis un peu déçu de ne pas y trouver le camping-car... Mais un tantinet seulement car je n'ai pas trop souffert du poids de mes bagages au cours de la montée. Les rares commerces existants étant fermés – il est 12h40 – nous nous réfugions dans le restaurant de l'hôtel Le Faraut pour déjeuner au chaud. A cette altitude, avec la température qui a fortement chuté et nos maillots trempés par la sueur, il ne serait pas prudent de casser la croûte à l'extérieur. Nous déjeunons très correctement d'un mélange "omelette-jambon/frites/salade verte" arrosé d'un demi de bière et suivi d'un café, le tout servi à un rythme

⁷⁴ voir le diaporama

parfait, malgré la présence d'une clientèle notable. La serveuse est efficace et ne perd pas de temps en paroles inutiles.

Je jette un œil à mon compteur avant de remonter en selle : 53 km, 12,4 km/h pour une élévation de 1.450 m. Nous sommes bien entrés dans le massif alpin... Le Turini est encore distant de 11 km : 7 de faux plats irréguliers mais jamais très pentus et 4 km de vraie montée. La route est entièrement immergée dans une forêt de pins et les points de vue sont inexistantes. C'est la même chose au sommet. Je suis assez déçu.

S'il ne faisait pas chaud à Peïra-Cava, il fait carrément froid à 1.610 m d'altitude. Nous nous numérisons réciproquement devant la plaque sommitale, pour fêter cette victoire sur le premier col alpestre de ce TDF. Ces deux clichés seront confondus pour n'en faire qu'un⁷⁵, par la magie de Photoshop. C'est plus sympa d'ailleurs de se donner la main ainsi par randonneuses interposées.

Nous ne traînons pas une minute de trop. Vêtus de nos Goretex, nous nous lançons dans la descente vers la vallée de la Vésubie. Avec la plus grande prudence car plusieurs équipes d'ouvriers travaillent à la réfection de la chaussée. Nous traversons quelques secteurs gravillonnés. J'espère que mon ennemie aux dents vertes a décidé de prendre quelques jours de vacances avec son Jules au marteau, parce que les circonstances sont idéales pour perforer les deux pneus d'un seul mauvais coup ! Ouf, raté ! Pour moi et pour Bernard. A mi-pente, nous faisons une rencontre qui me ravit : mon beau-frère André ! S'il est là, le camping-car n'est pas loin ! Et ma chère porteuse de sacoches, non plus !

La route étant désormais en excellent état et parfaitement sèche, nous pouvons laisser aller la cavalerie et enchaîner les courbes comme un skieur enroule les piquets de slalom. J'adore cet exercice ! Je l'interromps néanmoins un court instant, stoppé net par un admirable point de vue sur la Bollène-Vésubie. Le village est construit sur une terrasse qui domine la vallée de la Vésubie, dont on aperçoit au loin le large lit de galets. Les maisons aux murs badigeonnés de couleurs pastel et aux toits de tuiles vermeilles, se massent sous la protection du haut campanile de l'église. Une végétation dense – nous sommes bien loin des paillassons vendéens ! – a envahi tout l'espace autour du village. A l'arrière plan, quelques vastes dalles de rochers créent des taches gris sombre dans ce décor très verdoyant. Tiens, au loin vers la haute vallée, le ciel se charge de nuages sombres. C'est cette direction que nous prenons.

Marie-Anne a garé son camping-car à l'entrée de St-Martin-Vésubie. Nous la sortons de son livre pour lui réclamer un goûter. C'est fou ce que des soi-disant randonneurs au long cours, qui se pren-

nent trop souvent pour d'indestructibles combattants, craquent facilement quand une femme leur présente des douceurs, gastronomiques bien entendu. Enfin, admettons nos faiblesses sans scrupules. Les terribles guerriers d'Hannibal ne se sont-ils pas laissés piéger à Capoue ?

Je conserve mes bagages pour escalader le second obstacle de cette journée : le col St-Martin (1.500 m). Depuis le bourg de St-Martin-Vésubie, il se présente comme une rampe régulière de 8 km à 6,5% de moyenne. Son tracé comprend trois lacets, ce qui est toujours une particularité qui facilite la montée : par le changement de vision que chacun d'eux apporte, parce que le vent défavorable y devient un allié – ou vice-versa, parce que l'on s'y "voit monter" et que cela est bien agréable. Nous négocions cette belle ascension de concert, en discutant et en maintenant une bonne allure puisque cinquante minutes à peine seront nécessaires. J'arrive au sommet, très satisfait de ma performance, même si je passe la ligne en troisième position. Ma forme est bonne, l'Homme au marteau roucoule sur la Croisette et j'ai renoncé à disputer le classement du Grand Prix de la montagne. Plus belle la vie !

La descente de 20 km jusqu'au lit de la Tinée est absolument splendide. Non seulement par le très bon état de la chaussée, mais aussi par l'enchaînement des virages et la beauté du décor. C'est un gigantesque patchwork qui associe les verts des forêts et des pâturages, les gris des murailles rocheuses et des aiguilles de calcaire, le brun des vastes éboulis de caillasses et l'ocre des villages accrochés à la pente comme St-Dalmas-de-Valdeblorre, ou posés en équilibre sur une arête comme Rimplas. Pris par ce spectacle, j'ai modéré ma vitesse pour mieux en apprécier son charme.

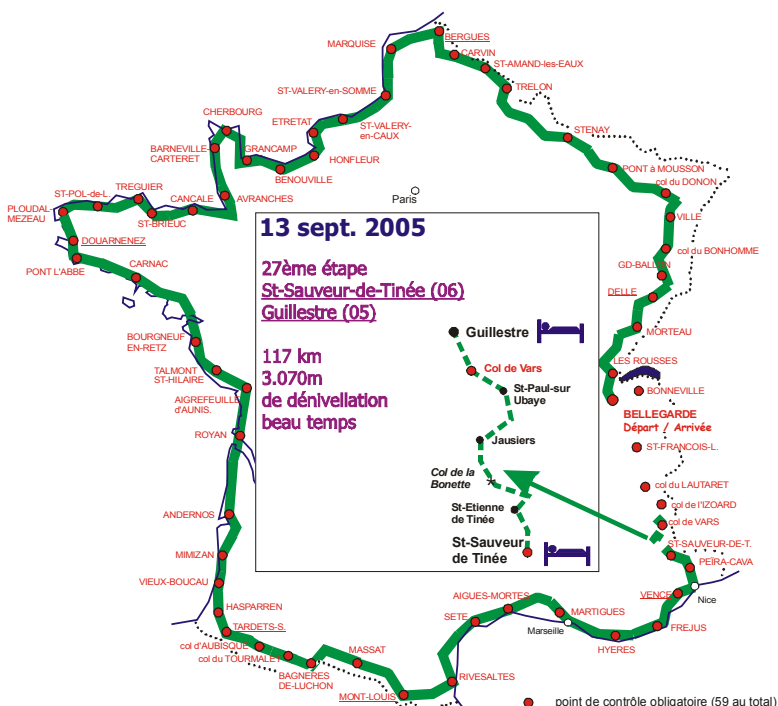
La demie de dix-sept heures sonne au clocher de St-Sauveur-de-Tinée quand nous stoppons devant le Relais d'Auron. L'orage éclate au même moment. Les gouttes d'eau sont si grosses que j'ai cru un instant qu'il s'agissait de grêle. André Bergerot s'est précipité dans son camping-car opportunément présent (Marie-Anne est une accompagnatrice vigilante !). Il m'informe qu'ils continuent vers la haute vallée, car il n'y pas d'aire de stationnement pour eux dans ce village. Nous nous réfugions à l'intérieur de l'hôtel.

Notre amphitryon est un costaud qui frise le quintal sans être gros, qui est bourru sans être grincheux, qui est patron mais aussi cuisinier et serveur. Son Relais n'a pas d'étoile dans les guides. Il est rustique et pas très bien astiqué, mais l'essentiel est que nous ayons une chambre à deux lits, une douche qui fonctionne, que l'eau soit chaude et que l'on y dîne correctement. C'est le cas avec un menu pour pensionnaires, standard (salade tomate/taboulé, viande de porc et pâtes, dessert industriel glacé et chocolaté) et agréable en bouche.

⁷⁵ voir le montage photographique in fine et le diaporama

Nous dînons tout en conversant avec une jeune femme, encore en formation à l'école de la gendarmerie nationale et actuellement en stage dans le PGHM⁷⁶ local. Cette "petite", qui doit s'enquiquiner sérieusement dans ce bled perdu, me rappelle étonnamment la jeune marcheuse que nous avons croisée au col du Bonhomme (cf. page 10). Ce gendarme en herbe et en jupon est une vraie curieuse de la vie et du monde qui l'entoure. Alors l'aventure de deux vieux (comme je dois lui paraître âgé, à elle qui n'a pas 22 ans !) originaux qui se sont mis en tête d'imiter Armstrong, ça la passionne... Je pense qu'avec 40 ans de moins, l'un d'entre nous se serait volontiers chargé de la distraire durant cette longue soirée pluvieuse, par exemple en lui proposant de jouer au Scrabble. Mais, outre le fait que je ne suis pas vraiment un fana des jeux de société, les 2.655 m d'élévation verticale accumulés au cours de cette journée commencent à alourdir mes jambes. Tant pis pour cette jeunesse en manque de compagnie.

J'ai rendez-vous demain avec la Bonnette. Et ça, ce sera une authentique conquête !



La belle Bonnette

Avant de quitter l'hôtel, après un copieux petit-déjeuner campagnard, j'appelle le portable de Marie-Anne. Les Bergerot sont installés sur le terrain de camping de St-Etienne-de-Tinée, à 28 km d'ici. Je fixe le rendez-vous vers 10 heures, car il nous faudra sans doute deux heures pour remonter la vallée de la Tinée, sans difficulté majeure, mais avec des faux-plats interminables et un vent souvent contraire.

Pas de stagiaire ce matin. Je n'ose pas demander au patron si elle déjà partie ou si elle dort encore. C'est dommage car j'aurais bien aimé la voir en uniforme. Nous aurons peut-être la chance d'être arrêté à un barrage ? Quoique, ce ne soit pas vraiment le rôle des pelotons de haute montagne...

Nous quittons St-Sauveur à 7h50 et nous arrivons à St-Etienne à 10h05. J'avais vu juste. Les deux heures, dans la grisaille matinale, ont été exactement ce que j'avais imaginé : sans saveur, ni odeur particulière. A oublier très vite, comme c'est le cas pour la majorité des parcours de liaison dans les étapes de montagne. Je suis assez optimiste pour l'escalade des deux monstres qui nous attendent – cols de la Bonnette et de Vars – car mes jambes sont bonnes et indolores.

Nous procédons à un rapide apport de calories dans un café au centre du village. Thé et pain aux raisins sont au menu. Il me fait une très bonne impression ce village de montagne (1.150 m d'altitude) avec ses petits commerces achalandés, ses passants actifs et pressés, son très haut clocher de pierre. C'est étonnant comme certaines localités sont attirantes et d'autres bien tristounettes. Celle-

⁷⁶ Peloton de Gendarmerie de Haute Montagne, célèbre pour ses sauvetages d'alpinistes en perdition

ci appartient à la première catégorie. Elle s'est sans doute donnée une municipalité dynamique. André, qui vient de nous rejoindre, le confirme en nous décrivant le très agréable camping municipal où ils ont passé la nuit.

Alors que nous rejoignons le camping-car sur un parking à la sortie du village, le pneu arrière de Bernard se dégonfle. Un petit clou qui lui permet de revenir dans le duel qui nous oppose et que je mène encore par 8 crevaisons à 3. Mon compagnon se contente de retirer le coupable et de boucher le trou avec une Rustine. A nous, la haute montagne !

Le col de la Bonette franchit la ligne de crête qui sépare les vallées de la Tinée et de l'Ubaye, à une altitude de 2.715 m. Il n'est pas le plus haut des grands cols routiers français. Son cousin l'Iséran, dans les hauts de Val d'Isère, atteint 2.770 m. Mais une route qui part du col pour grimper presque jusqu'à la cime de la Bonette (2.802 m) dépasse cette altitude d'une vingtaine de mètres. Ceci explique l'appellation inexacte de "plus haut col de France". "Plus haute route" serait un qualificatif plus correct. Néanmoins, si ce col de la Bonette n'est pas le plus élevé, c'est sans doute l'un des plus beaux. Du moins est-ce mon avis, car j'ai toujours donné ma préférence aux versants dépouillés et à la montagne sauvage, intégralement offerte au regard, comme un corps dénudé. C'est le cas de ce versant sud après la traversée du hameau-refuge de Bousiéyas (km. 12,5) qui est à l'altitude 1.870.

Nous avons grimpé jusqu'à cette altitude tous les trois ensemble, avec une régularité de motrices diesel. La pente est assez régulière, de 6 à 7%. Le soleil rayonne sans retenue, mais sans que nous en souffrions car l'air est vif. A la sortie de Bousiéyas, petit agglomérat de maisons de pierre aux toits de tôle, la roue arrière de Bernard se dégonfle à nouveau. Ce pneu a atteint l'âge de la retraite. Il est saturé de ferraille et de graviers et doit être changé. André et Bernard s'attèlent à ce job, pendant que je me réfugie au chaud dans le camping-car, une fois de plus présent au bon endroit et au bon moment ! Il est quasi-midi et c'est tout à fait l'heure de casser la croûte. La précieuse Marie-Anne s'active.

Quarante minutes plus tard, nous repartons. Il reste 12 km et 850 m de dénivellation, soit 7% de moyenne avec quelques courtes reprises et plusieurs passages à 9 ou 10% sur deux hectomètres, pas davantage. Notre trio, jusqu'alors très uni, se disperse rapidement. J'ai décidé de régler mon allure au rythme qui me convient, sans m'occuper des autres. Dans un col aussi long, on n'a pas le choix. Il est essentiel de parvenir à stabiliser sa fréquence cardiaque, au niveau idéal qui n'entraîne ni essoufflement, ni douleurs dans les muscles. On l'obtient par une cadence de pédalage constante, en jouant du dérailleur si nécessaire. Tout changement de rythme imposé par un compagnon est néfaste. Chacun de nous l'a bien compris et cherche son tempo, qu'il convient d'ajuster à la digestion. A la

sortie d'un lacet, je repère André et Bernard à l'arrêt. Une nouvelle crevaison ? Improbable avec un pneu neuf. Je continue.

Je traverse sans ralentir les ruines du Camp des Fourches, ancien poste frontière avec l'Italie. J'ai une pensée pour les trois douzaines de Chasseurs alpins qui passaient l'hiver dans ces baraquements, enfouis sous la neige. A l'occasion d'un passage précédent avec mon gendre Patrice, nous avions jeté un œil à l'intérieur de ces bivouacs de pierre. Les murs portent encore les graffitis de ces hommes, emprisonnés pour défendre notre frontière. Nous avions, à cette occasion, poussé nos VTT jusqu'au col des Fourches situé à quelques centaines de mètres. Le point de vue sur le cirque du Salso Moreno y est absolument extraordinaire. D'une beauté indescriptible.

Je ne m'arrête pas. J'ai stabilisé ma respiration. Je grimpe. A un moment, j'aperçois Bernard, beaucoup plus bas, debout près de sa machine. Pour faire une photo, je pense. Sans doute profite-t-il de ce moment exceptionnel. Ce n'est pas toutes les semaines que l'on peut venir de Bourgogne pour faire du charme à cette séduisante Bonnette. Je m'arrête quelques secondes au col de Raspailon, échancrure dans la falaise sur la droite de la route. On y découvre dans son intégralité le thalweg du torrent d'Abriès, qui porte ses eaux à l'Ubaye. C'est une gigantesque auge de caillasse et de pâturages à moutons, royaume des marmottes, totalement déserté par l'homme. Arrivé au col, je prends le temps de déguster des yeux le fabuleux panorama du versant sud de la Bonette⁷⁷. C'est la cinquième fois que je me hisse "à la pédale" jusqu'à ce col. Et je reste, comme à chaque passage, scotché par la beauté du site. Je place cette vue avant celle que l'on découvre de la table d'orientation de la cime. Là-haut, le décor ne présente pas une telle harmonie, même si l'on y voit encore plus loin, jusqu'aux glaciers du Pelvoux.

J'ai suggéré à André qui me suivait à une centaine de mètres, de grimper jusqu'à la cime. Il n'est pas fatigué puisqu'il obtempère, bien que je lui aie annoncé une rampe à 12% sur 500 m. Dix minutes plus tard, Bernard arrive avec le regard noir qu'il avait lors de notre dispute en Normandie. Il est littéralement furieux, mon compère. Et je ne sais pas bien pourquoi. Parce que je ne l'ai pas attendu ? Parce que j'ai profité de ses ennuis mécaniques pour ramasser les points au sommet de ce col hors catégorie ? Il prétend que non et ronchonne après une roue décentrée, un patin de frein qui frotte,... Le retour d'André, frigorifié par la courte descente, permet de clore l'incident. Je prends rapidement une photo de mes deux acolytes, l'un habillé comme en hiver avec Gore Tex, jambières et gants longs, l'autre encore "tout nu" car il a décidé de faire la descente au volant de sa maison à roulettes, Marie-Anne n'étant pas une fanatique de ce type d'exercice.

⁷⁷ voir le diaporama

Même pour ceux qui prennent leur pied quand la chaussée s'incline vers le vide, la descente de la Bonnette, n'est pas une partie de plaisir. Pour diverses raisons : une chaussée en assez mauvais état qui "tape" (d'ailleurs la route était barrée par des travaux de réfection près du sommet et nous avons dû les contourner en marchant sur le bas-côté, tandis que les voitures étaient bloquées pour une bonne dizaine de minutes), un profil irrégulier dû à la présence de plusieurs verrous glaciaires (déclivité réduite avant, pente forte et lacets dans le mur), de longues lignes droites, un décor nettement moins spectaculaire. Et l'épreuve dure 23 km, soit une grosse demi-heure. C'est avec les épaules et le cou à la limite des crampes que j'arrive à Jausiers, dans la vallée de l'Ubaye.

Nous prenons la direction de l'Italie, en moulinant un petit braquet afin d'éliminer toutes les contractures et de récupérer un peu de chaleur interne. Le camping-car nous rejoint au bout de dix minutes. Comme la veille à St-Martin-Vésubie, nous nous laissons séduire par le goûter préparé par Marie-Anne. Ah, les femmes ! De jour en jour, notre refus se fait de plus en plus discret et notre acquiescement de plus en plus rapide. Nous en profitons pour reprendre les tenues estivales car un nouveau mur nous attend. André a ressorti son vélo du coffre et nous accompagne. Au moment où nous allons repartir un peloton d'une douzaine de Bataves remonte la vallée. Ils sont facilement repérables à leurs maillots, à leurs machines et à leur jargon. Ou vont-ils ? Vars ou col de Larche ? Mystère car au train qu'ils mènent, nous n'avons même pas le temps d'enfourcher nos montures qu'ils ont déjà disparu.

Le col de Vars par son versant sud est un vicieux. Je ne l'ai gravi qu'une seule fois par ce côté une trentaine d'années auparavant et je me souviens très bien qu'il m'avait fait payer cher, un départ trop rapide. Mais comme j'étais jeune, l'Homme au marteau avait eu beau cogner, il n'était pas parvenu à m'assommer. Il est sournois cet animal car, après un premier tiers anodin, disons un faux-plat de 5 kilomètres à 3% dans lequel tout cyclo inexpérimenté (ou trop sûr de lui) laisse inutilement des forces, le second tiers de 3,5 km après le village de St-Paul-sur-Ubaye se présente avec une pente de l'ordre de 7%, tout à fait normale et que l'on n'imagine pas une seconde devoir changer jusqu'au terme. Mais patatras ! A 4,5 km du sommet, se dresse un mur à plus de 12% qui va en s'atténuant un peu dans les deux derniers kilomètres. Et celui qui a un tantinet forcé dans les deux premiers tiers se retrouve tout simplement à pied dans le dernier. J'ai prévenu mes copains et nous montons sur un rythme de sénateur jusqu'à St-Paul puis sans trop forcer jusqu'au hameau de Melezen, au pied de la rampe finale. Et c'est là que Bernard qui n'a pas vraiment digéré son arrivée tardive à la Bonnette, passe à l'attaque. Pas comme Armstrong, non. Au train, comme un vrai costaud. Evidemment, nous nous accrochons, André malgré son braquet trop grand, et moi parce que... Je ne sais pas bien

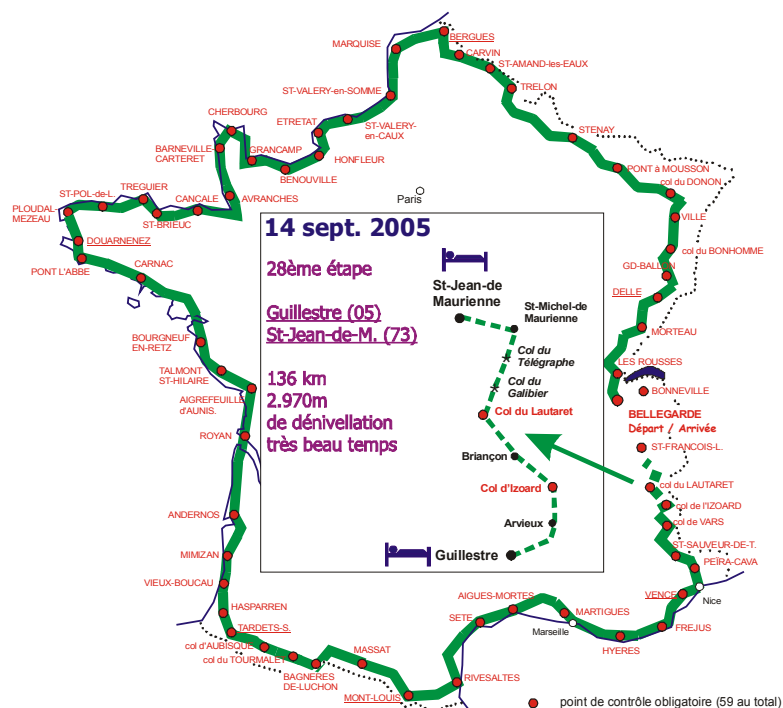
pourquoi. L'orgueil peut-être ? Nous laissons notre leader passer la ligne en tête avec une quinzaine de mètres d'avance. Il le mérite bien ! Non d'un chien, il est costaud mon pote Bernard, car la dernière ligne droite avec le vent dans le nez était terrible ! Je ne risquais pas de le relayer ! Mais, je suis content. Mon condisciple affiche un très discret sourire. Il a retrouvé sa bonne humeur habituelle. La déception de la Bonnette est oubliée. Le grand Bernard est de retour !

A 17h20, nous récoltons le cachet "Col de Vars - Alt. 2100m" sur nos carnets de route. C'est une brave sexagénaire à moustaches qui l'applique avec le sourire et une belle énergie. Elle ferait bien un brin de causette, cette bavarde, car il n'y a pas le moindre chat errant dans le secteur. A part nous évidemment. Je me demande si ce n'était pas déjà elle qui était là en 1997. Comme il n'y a qu'une seule baraque de souvenirs au sommet de ce col, c'est fort possible. Mais je me garde bien de la questionner pour éviter de déclencher un intarissable monologue.

André choisit de reprendre le volant de son engin. Nous nous calfeutrons une nouvelle fois car il fait aussi froid ici qu'au sommet de la Bonnette. Avant de partir, nous récupérons nos sacoches. La descente est longue, 19 km, inintéressante dans sa première partie, grisante par un enchaînement de magnifiques lacets dans les derniers kilomètres.

Nous rejoignons le Chalet Alpin, un hôtel-restaurant situé un peu en hauteur par rapport au centre de Guillestre. Cet établissement est en semi-congés, son restaurant étant fermé les trois premiers jours de la semaine. Et il est pratiquement vide car il n'y a aucun véhicule sur le vaste parking. Le jeune patron ne voyant pas d'objection à ce que le camping-car y passe la nuit, j'appelle le portable de Marie-Anne. Les Bergerot acceptent cette proposition et notre invitation à dîner. Nous devons bien cela, et sans doute davantage, à notre convoyeuse de sacoches qui nous fait d'aussi bons repas et séduisants goûters.

Nous passons une soirée fort agréable. Nous sommes tous très satisfaits de cette journée, magnifique par l'ensoleillement et les paysages de la Bonnette, et sans inquiétude pour la grande étape de montagne prévue le lendemain, qui comprend le franchissement des très célèbres Izoard et Galibier. Notre escalade de Vars, dynamisée par l'ami Bernard, prouve que le trio est en forme. Pour mon copain tourneur, c'était le cas depuis bien longtemps. Pour André, ce n'est qu'une question de développement. Et pour moi, c'est enfin arrivé ! Je ne sais pas si la Sorcière et son Jules sont allés s'occuper ailleurs, mais ils peuvent revenir à l'assaut, je ne les crains plus. La preuve ? Je n'ai même pas les jambes douloureuses en montant à ma chambre. Et pourtant, la dénivellation cumulée ce jour dépasse 3.000 m. Trois kilomètres à la verticale ! Pas mal non ?



La Casse sublime

Nous nous présentons en tenue sur le parking du Chalet Alpin à 7h50. Les Bergerot ont passé une nuit correcte en dépit d'une circulation assez bruyante. Nous n'omettons pas de laisser nos sacs dans le camping-car, avant de nous lancer dans la longue approche du col d'Izoard. La journée s'annonce belle car le ciel est lumineux, sans le moindre nuage. Les cimes du Queyras découpent une ligne brisée sur l'horizon. Les plus élevées portent des petits glaciers qui brillent de mille feux. Mais il ne fait pas chaud et, au fond de la vallée, le soleil n'est pas près de venir nous réchauffer les mollets.

De paliers en faux plats, de courtes descentes en raidards de faible longueur, nous remontons la vallée du Guil que l'on appelle la Combe du Queyras. Nous le faisons à allure modérée, indispensable échauffement avant d'aborder Monsieur Izoard, par sa face sud. Ce col est l'un des trois plus beaux et difficiles cols des Alpes françaises. Il a fait la gloire des plus grands champions. Sera-t-il aussi aimable avec nous ?

Dans l'immédiat, nous fourbissons nos armes et allégeons nos intestins, "coulant des bronzes" à tour de rôle dans les buissons qui bordent la route. Comme la veille avant l'attaque de la Bonette, je me concentre au maximum sur ce moment exceptionnel. Je sais qu'il est aussi grandiose qu'éphémère. Il ne faut surtout pas en perdre une miette. L'approche d'un grand col a toujours été, pour moi et je pense pour tout cycliste qui aime la haute montagne, une lente progression vers une certaine forme d'extase. J'aime sentir l'excitation monter et l'impatience me prendre la gorge. Escalader un

grand col, c'est à la fois une souffrance et un bonheur. Avec un temps aussi beau, c'est le nirvâna !

Nous retirons nos blousons et nos jambières, dès le premier rayon de soleil, quelques centaines de mètres après avoir quitté la route de Château-Queyras. Nous décidons de monter chacun à notre main. Pour jouir en solitaire, sans interférence. J'ai quand même convié mon père à m'accompagner. Il avait conservé, cinquante ans après, un souvenir précis de sa seule ascension en juillet 1936. Il me parlait de la « terrible ligne droite d'Arvieux, où la pente fait peur », des « superbes lacets de Brunissard, aussi pentus, mais moins durs dans la tête » et de « la fabuleuse Casse déserte ». J'ai mis mon plus petit développement et je m'applique à tourner les jambes avec souplesse, la tête relevée et le regard loin devant. Je veux défier la pente qui fait peur, pour mieux la dominer. Je veux regarder cette barrière rocheuse, si haute et qu'il faudra pourtant franchir. A la sortie de chaque lacet, je veux toiser

la portion de route que je viens de gravir pour lui montrer ma satisfaction de l'avoir soumise.

Dans le bourg d'Arvieux, je repère le camping-car au passage. Marie-Anne sort d'une boutique, les mains chargées de provisions. André s'est arrêté, sans doute pour poser son blouson. Je continue. A la sortie du premier lacet, un demi-kilomètre après le village de Brunissard, juste avant de pénétrer dans la forêt, je repère plusieurs cyclistes espacés dans la pente derrière moi. J'identifie mon beau-frère qui arrache son trop grand développement. Je reconnais les maillots de couleur orange des Bataves que nous avons vu entre Jausiers et Vars, et très loin, le maillot de Beaune de mon compère Bernard qui a manifestement choisi de grimper à sa main et de faire travailler son appareil photo.

Dans les lacets, j'entends un cyclo qui revient derrière moi. Je pense qu'il s'agit de mon beau-frère. Non, c'est un jeune fluët qui me passe avec un timide bonjour et s'en va. En comptant lentement jusqu'à dix, j'évalue la distance que chacun de nous parcourt pendant ce laps de temps. J'en déduis qu'il grimpe approximativement deux fois plus vite que moi. Comme mon compteur oscille entre 7,5 et 8, ce petit crack (sans doute un coureur régional à l'entraînement) avance au moins à 15 km/h. Impressionnant ! Pas étonnant qu'il m'ait "fait de l'air" en passant.

Le défilé continue, mais moins étonnant. D'abord, les Bataves, par petits groupes de trois, selon un scénario répétitif : celui de tête impérial, le second à l'ouvrage, le troisième à l'agonie. Le petit test de vélocité relative montre que le rythme des gens qui me doublent, va en diminuant. Mon beau-

frère ne me prend qu'une dizaine de mètres tous les cents mètres. Quand au dernier Batave qui me double en sifflant comme une locomotive à 1.500 m du replat de la Platrière, je lui fais le coup de Gédéon⁷⁸, en ne lui laissant qu'une marge de 20 mètres jusqu'à ce que sa chaudière explose, ce qui ne manque pas d'arriver à 400 m du sommet. Il s'arrête soudainement et me tourne le dos. Curieux cette envie de pisser aussi près du but et quand on perd son eau par tous les pores ! Non ?

Je suis très content de moi, de ma forme et de ma gestion de cette dure escalade. Car quoi qu'en ait dit mon cher papa, les lacets de Brunissard sont une rude affaire ! Mais la récompense est là, devant le spectacle de la Casse déserte. Je stationne ma Berthoud (vive la béquille !) près du poteau de bois, qui porte un écriteau : **LA CASSE DESERTE - COL DE LA PLATRIERE - ALT = 2220 m**. Et j'entre en extase ! Si je m'applique le plus souvent à décrire les sites qui me plaisent, je ne me sens pas capable cette fois-ci de trouver les mots qui conviendraient pour qualifier l'émotion que je ressens devant ce spectacle. Ceux qui le connaissent me comprendront. Ceux qui n'ont pas eu cette chance peuvent s'en faire une idée avec les photos du diaporama sur CD-Rom⁷⁹ et de la planche à la fin du document. Mais une ou dix photos ne suffisent pas. C'est comme un match de football : pour le voir on peut s'installer devant sa télé, mais pour le vivre, il faut aller au stade. Avec Bernard qui m'a rejoint, nous restons là un bon quart d'heure. Cet endroit est vraiment sublime. L'un de mes amis m'a dit un jour qu'il demanderait que l'on dispersât ses cendres dans l'océan à la pointe de Penhir (Crozon). Un autre de nos amis, tué par une voiture au cours d'une Diagonale, avait choisi le Ventoux. Moi, j'opérerai pour cette fabuleuse Casse Déserte.

Nous nous arrêtons au bas de la courte descente pour nous recueillir devant deux plaques de marbre, fixées sur le rocher. Elles portent l'effigie de deux immenses champions du Tour de France : Fausto Coppi et Louison Bobet. Ils ont marqué notre jeunesse par leurs exploits. Je vois encore mon père, l'oreille collée à son poste de radio, excité par la volubilité d'un Georges Briquet, qui était capable de débiter tous les noms d'un groupe de coureurs échappés, à la cadence d'une rafale de mitrailleuse. Quel dommage que ces champions aient été victimes de drogues dont ils ne connaissaient certainement pas la dangerosité !

Notre compère André commençait à perdre patience quand nous arrivons enfin au sommet de l'Izoard. Mais le camping-car est là et il a eu largement le temps de se changer, de boire un coup, voire de faire une petite sieste. Nous recueillons le tampon officiel dans la boutique de souvenirs. La dame qui officie est intéressée et gracieuse. Et

pourtant, elle doit en recevoir des solliciteurs dans notre genre ! Il est 11h00. Nous avons mis plus de trois heures pour faire les 31 km depuis Guillestre. Trois heures de grand bonheur. J'ai rarement connu une météo aussi belle en haute montagne. Fabuleux ! Désormais, j'en suis convaincu, les deux oiseaux de malheur qui avaient pris le départ sur mon porte-bagages, sont restés sur la Côte d'Azur.

C'est Marie-Anne qui opère pour la photo-souvenir devant la stèle de pierre, élevée entre les deux guerres par le Touring-Club, pour « *commémorer l'œuvre du Général-Baron Berger et des troupes alpines qui, en construisant les routes stratégiques du Sommet Bucher, des cols d'Izoard, de Vars et de la Cayolle, ont permis au Touring-Club de France, de concevoir le projet de la "Route des Alpes"* ». Dans le document déjà cité⁷⁸, James Ruffier conte, avec le ton moqueur qui lui est coutumier, les péripéties de la construction de la route de Vars au-dessus de Guillestre. Il effectuait alors (durant l'été 1897 !) son service militaire comme médecin dans une compagnie de chasseurs-alpins.

La descente de l'Izoard sur Briançon est un réel plaisir : la chaussée est excellente, les lacets bien tracés, la circulation réduite. Je me régale. Mes compagnons me rejoignent dans le faux-plat après Cervières et nous plongeons sur Briançon. Une aire de parking nous arrête à l'entrée de la ville. Nous y attendons le camping-car et le casse-croûte acheté par Marie-Anne à Arvieux. Les délices de Capoue continuent... Mais ils ne vont pas durer, car les Bergerot doivent nous quitter. La séparation est prévue au sommet du Galibier. Et je me demande déjà comment je vais passer la Madeleine demain avec tout mon barda !

La matinée ayant été exceptionnelle, l'après-midi ne pouvait être qu'ordinaire. Ce fut le cas.

Je n'ai jamais aimé la montée du Lautaret par le versant briançonnais. Elle est interminable, irrégulière, polluée par une circulation intense et le décor n'est pas très palpitant, surtout avec les images d'Izoard dans la tête. Aujourd'hui, s'y ajoute un vent de face fort désagréable. Je m'occupe l'esprit en observant le comportement de mes compagnons. Alors que je mène le train à la sortie de Briançon, Bernard se laisse décrocher. André, qui est resté un moment avec lui, revient m'informer que « *Bernard n'est pas bien* ». Je réduis un peu l'allure. André s'en va. Il fait l'effort de rattraper un Batave qui roule deux cent mètres devant. Je les vois s'éloigner lentement... Bernard est revenu et prend le relais. Je m'aperçois rapidement que son mal-être, s'il était réel, est passé. Son coup de pédale est celui du col de Vars. Je prends la tête de temps à autre et de moins en moins fréquemment. Finalement, je me planque dans le garde-boue de mon compagnon. Ne se shooterait-il pas au vent de face, comme d'autres le font avec les amphétamines ou l'EPO ? Je dois m'accrocher dans les deux derniers kilomètres, où la pente dépasse 5%, pour ne pas lâcher prise. Sacré Bernard ! Il fait du tourisme photographique le matin et joue les grim-

⁷⁸ voir le merveilleux "Voyage de Paris à la Méditerranée en 1926" (page 8) du Docteur Ruffier, document téléchargeable sur www.gilbertjac.com

⁷⁹ voir le diaporama

peurs ailés l'après-midi. Je suis content pour lui. Je connais bien cet état d'euphorie qui permet de survoler les difficultés. C'est grisant !

André, arrivé depuis cinq bonnes minutes, grelotte de froid au sommet du col. Nous l'entraînons malgré sa résistance au bar de l'hôtel des Glaciers où nous devons, une fois de plus et pour l'antépénultième, faire viser nos carnets. Nous avalons un Perrier-menthe. André refuse celui que nous lui offrons. Il semble pressé de repartir. Sans doute parce qu'il n'aime pas les arrêts en cours d'ascension – il reste les 8 km du Galibier à escalader -, peut-être parce qu'il est pressé d'en finir pour ne pas rentrer trop tard dans son village de Lanthès (près de Seurre dans le 21). S'est-il crispé ? A-t-il laissé toute son énergie dans le vent glacé ? A-t-il trop forcé en courant après le Batave ? Toujours est-il, qu'à notre grand étonnement, mon beau-frère craque dès les premiers hectomètres. Moi, je m'applique à trouver la bonne cadence, comme dans Izoard. Et Bernard s'envole. Sur un rythme encore plus élevé que dans Vars car la pente est moins exigeante. Je le vois partir, souple, bien en ligne, comme je ne l'ai sans doute jamais vu. Cette vision me remplit de joie, même si elle signifie que mes derniers espoirs de reprendre le maillot à pois du meilleur grimpeur, viennent de s'envoler. Je suis content parce que je sais qu'il est heureux, mon copain. Je suis certain qu'il avale les hectomètres, le sourire aux lèvres. C'est la première fois depuis que nous avons quitté Bellegarde – il y a 28 jours – qu'il sait que ce Tour de France dont il a si longtemps rêvé, est réussi. Il a gagné. Rien ne pourra désormais l'empêcher d'accomplir son rêve. Il lui reste deux étapes de vrai bonheur.

Je m'arrache douloureusement dans le dernier kilomètre qui doit approcher les 10%. Ce Galibier (altitude 2642 m) était plus facile quand on le franchissait par le tunnel (100 mètres plus bas). Bernard, arrivé depuis près de cinq minutes déjà, a enfilé son Gore Tex bleu et des jambières. Je m'empresse de l'imiter, tandis qu'André traîne encore sa fatigue, à un kilomètre du sommet, près du monument dressé en l'honneur d'Henri Desgrange, le père du Tour de France. Pas le nôtre, celui des professionnels. C'est tout à fait curieux un tel coup de pompe, après d'aussi belles prouesses dans les rampes d'Izoard et le vent du Lautaret. Il arrive avec le sourire, ce cher beauf ! Et je l'admire, parce que moi à sa place, je serais très très grinche.

Marie-Anne photographie une ultime fois notre trio et nous remet nos sacoches. Nous lui laissons quand même des bricoles inutiles et nos ponchos. Tant pis si le temps se dégrade... Bisous et accolades célèbrent la fin d'une collaboration qui fut particulièrement efficace pour moi. Ce sont des adieux très provisoires puisque, nous aussi, nous serons bientôt de retour dans notre Bourgogne.

La descente sur Valloire est grandiose par le décor et impressionnante par la pente jusqu'au Plan-Lachat. Il est bien dommage que la chaussée ne soit pas bonne et nous secoue autant. C'est le

vrai versant du Galibier et il est magnifique. Après la traversée de Valloires, petite station encore animée par des vacanciers d'arrière saison dopés par le chaud soleil, nous grimaçons dans la montée du Télégraphe. Ce n'est pas grand-chose le versant sud de ce col. Seulement une grimpette de 5 km à 4% ! Mais après 17 km de descente "tape-cul", ça fait mal aux pattes. André Bergerot, qui nous fait de grands signes en nous doublant avec son "camion", a bien fait de renfiler sa tenue civile !

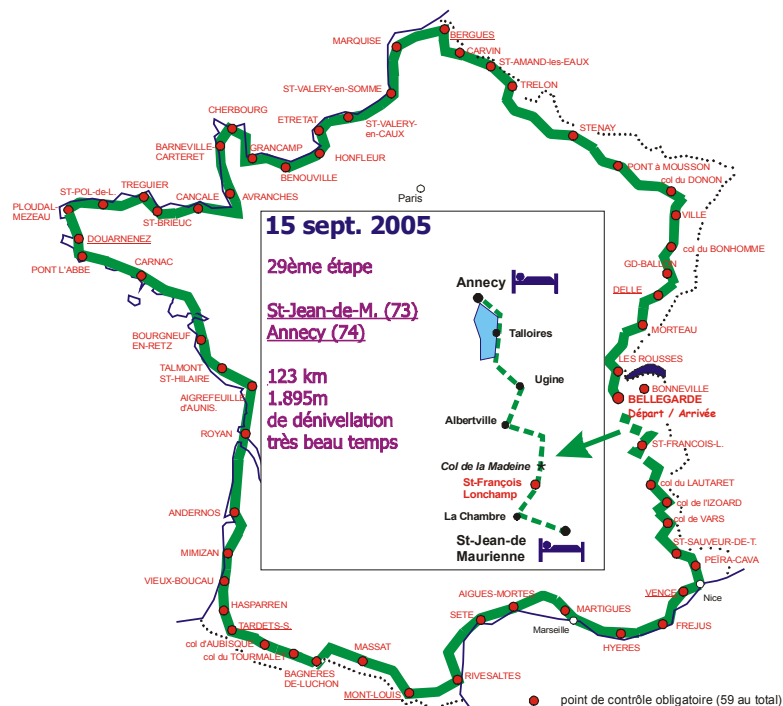
Nouvelle pose-photo devant le panneau du télégraphe (1.566 m) et nouvelle descente de douze kilomètres. Bien qu'assez facile et pourvue d'une excellente chaussée, nous ne la dégusterons pas comme je l'espérais à cause d'un camion qui ne se laissera jamais doubler. Dommage !

Dans la vallée, nous retrouvons le vent de face. Mais la grande différence avec le Lautaret, c'est que la route descend. Ce qui n'empêche pas Bernard d'assurer la majorité du parcours en tête. Indestructible, mon pote ! Je lui montre au passage l'hôtel de St-Michel-de-Maurienne où nous avions passé la nuit en 1997 avec mon compère l'Aveugle. Et à côté, le siège de la Direction de l'Équipement où nous avions appris la fermeture du Galibier pour cause de neige et pour "au moins" trois jours. Je me souviens de l'abominable retour sur St-Jean-de-Maurienne sous une pluie battante. Nous étions très anxieux à l'idée de nous heurter au même problème à la Croix-de-Fer. Ce n'avait pas été le cas. Mais cette chute de neige le 27 juin nous avait "coûté" 70 km de rab ! Bien pire que dans la tempête normande, à la fin de la première semaine du présent TDF.

Nous arrivons à l'hôtel de l'Europe de St-Jean-de-Maurienne à 18h20. Je suis normalement fatigué à l'issue de cette grande étape des Alpes qui ne se révélera pas être la plus déclive (2.970 m d'élévation contre 3070 m la veille), mais la plus belle. J'étais accroc de l'Izoard, j'en deviens à chaque passage plus amoureux !

Notre hébergement du jour est parfait à tous les points de vue : chambre à deux lits vaste et claire, donnant sur la rue mais avec un double vitrage, salle de bains avec baignoire d'eau bien chaude pour faciliter l'évacuation des toxines, service de restauration rapide qui nous permet de nous gaver de tartiflette⁸⁰ et de finir sur une délicieuse crème brûlée. Je m'endors serein, après avoir téléphoné à mon frère André qui nous accueille chez lui à Annecy demain et à un jeune diagonaliste grenoblois qui a prévu de venir escalader la Madeleine avec nous. La Madeleine par St-François-Lonchamps ? Mais c'est un mur ! Et alors, j'ai vaincu facilement Izoard et Galibier ! Ce n'est pas une pauvre Madeleine, qui n'est même pas foutue d'atteindre les 2.000m, qui va me faire peur. Même avec tout mon bazar...

⁸⁰ *spécialité savoyarde composée de pommes de terre, d'oignons et de reblochon fondu*



Mon grand frère

Je jette un œil par la fenêtre : le ciel est pur comme un voile de mariée. La journée va être magnifique. Nous quittons l'hôtel de l'Europe à 7h40. C'est un établissement à recommander aux cyclos que les escalades de cols chatouillent. Le rapport qualité/prix y est l'un des meilleurs que nous ayons trouvé durant notre Ronde. C'est étonnant pour une ville de passage et de tourisme. St-Jean, capitale de la Maurienne, est une localité de près de 10.000 habitants, très active et un centre commercial important pour ceux qui vivent en montagne. Il nous faut un certain temps pour sortir du labyrinthe de la ville historique, assez coquette avec ses maisons colorées et ses galeries marchandes. On y renifle un petit fumet lombard.

Il ne fait pas très chaud dans la vallée de l'Arc car le soleil émerge tout juste. Nous alternons des relais soutenus afin de nous réchauffer. Je montre à Bernard au passage l'extraordinaire route de Montvernier, qui escalade une pente de granit à très forte déclivité (60, 70% ?) par un enchaînement de 17 lacets si serrés que la plupart d'entre eux reposent sur un mur de pierres cimentées. Si la vision depuis la vallée de cette route classée est intéressante, elle est beaucoup plus spectaculaire depuis le sommet. Je conseille fortement à Bernard de venir un jour gravir cette route vertigineuse. Il y récoltera, outre la sensation de monter au ciel, le col de Chaussy et pourra, s'il y vient avec son VTT car la piste après ce col n'est pas asphaltée, rejoindre directement la route de la Madeleine à moins de trois kilomètres du sommet. Je regretterais presque de n'avoir pas osé cette audacieuse variante, fort envisageable par une aussi belle journée. Nous aurions sans doute dû faire quelques kilomètres à

pied, mais je suis aujourd'hui convaincu que cette folie eût été payante. Tant pis !

Peu après, le croisement de Montvernier, nous rencontrons Jean-Philippe Battu. JPB est un jeune homme de haute taille, d'allure extrêmement sympathique, curieux comme mon petit-fils, bavard comme deux méridionaux, expert en informatique, empereur du Web, diagonaliste méritant et solitaire plusieurs fois par an. Je me souviens qu'une revue que lisait mon père (le Reader's Digest, si je ne me trompe), publiait chaque mois un article intitulé : « *L'être le plus extraordinaire que j'aie rencontré* ». JPB n'est peut-être pas le plus extraordinaire garçon que je connaisse, mais je peux affirmer qu'il n'a rien d'un jeune homme ordinaire.

Par exemple parce qu'il transporte toujours dans la sacoche de sa randonnée un gâteau de sa composition, qu'il a baptisé "gâteau diagonaliste au chocolat". Il en donne la recette détaillée et illustrée dans son site Internet⁸¹. JPB nous rechargera en calories régulièrement avec cette délicieuse et innocente potion magique.

Une autre caractéristique de Jean-Philippe est qu'il ne peut vivre plus de cinq minutes sans sortir son appareil photo numérique. Un peu comme un cétaqué qui est obligé de remonter à la surface, JPB respire avec son appareil photo. Son Olympus est son tuba. Quand vous grimpez un col avec lui, il vous mitraille par derrière, sur le côté droit, sur l'autre face et, quand il est devant, par-dessus son casque.

Mais Jean-Philippe est aussi un grand randonneur et un super grimpeur. Très droit sur sa machine, il mouline un petit braquet avec une facilité un peu déprimante quand la pente vous oblige à ramper comme une tortue. Je sais bien qu'il a l'âge de mon fils cadet, mais quand même...

Bref, c'est donc avec ce nouveau compagnon que nous attaquons la rude Madeleine, par son versant sud. Sur le papier, le profil est impressionnant : 19,5 km à 8,1% de moyenne, chiffre qui en fait un grand. Tous les cols de plus de 15 km à plus de 8% de moyenne sont des seigneurs. Sur le terrain, il n'y a pas de surprise : la pente est là, souvent supérieure à 9, voire 10%, sur plusieurs hectomètres. La Madeleine par La Chambre, c'est – avec des bagages – deux heures trente de lutte et de souffrance.

Il n'y a aucune raison que nous y échappions. Comme le pénultième contrôle de nos carnets de route est requis au passage dans la station de St-François-Lonchamps, nous y errons vainement à la

⁸¹ adresse : <http://jeanpba.homeip.net>

recherche d'un café ou d'un commerce, avant d'échouer à l'Office du Tourisme, où une jeune femme répond à notre demande, sans le moindre étonnement. Elle doit en avoir vu passer d'autres, des originaux ! C'est l'estomac creux que nous repartons dans la pente qui me paraît de plus en plus sévère au fil des kilomètres. Je commence à m'effrayer à l'idée de devoir mettre pied à terre, quand, à la sortie de Longchamp, un bar enfin ouvert vient me sauver la mise. Nous nous accordons un arrêt "thé/gâteau diagonaliste" d'une dizaine de minutes. Le temps est extraordinairement beau. Vers le sud, la blancheur d'un névé, tapis au creux d'une vaste auge glaciaire, brise la ligne grise des cimes du massif des Grandes Rousses, à l'arrière-plan du col du Glandon. Est-ce le glacier de St-Sorlin sous le pic de l'Etendard ?

Dopé par le chocolat, je repars dans la roue de mes compagnons. Je la tiens durant deux kilomètres, puis je décroche doucement, volontairement. Je ne coince pas comme on dit dans le langage cyclo, mais je ne peux suivre le rythme de Bernard qui s'envole définitivement vers le maillot à pois. C'est un cumulard, mon copain car il a revêtu la tunique jaune depuis belle lurette. Tant pis, je me contenterai de la lanterne rouge et du prix spécial de meilleur descendeur. J'atteins le sommet, à 11h28. Je constate qu'il ne m'a pas fallu plus de 2 heures 20 pour l'escalade, arrêts compris. Je n'ai pas été si mauvais que ça ! C'est le Mont-Blanc en personne qui me reçoit. Il a même retiré le bonnet de nuages qu'il porte la plupart du temps. Excepté ce lointain hôte de marque, le sommet du col n'est pas terrible. Le seul décor intéressant pour illustrer la photo-souvenir est le panneau publicitaire d'un bar-restaurant "les Mazots"⁸². Être maso, selon Larousse, c'est rechercher les situations où l'on souffre, où l'on se trouve en difficultés... Ça colle parfaitement ! Escalader la Madeleine à la pédale sur une mule de 25 kg, c'est indiscutablement un comportement masochiste.

Je prends une discrète revanche sur mes compagnons, véritables anges de la montagne, en les larguant dans la descente qui est rapide, irrégulière et assez désagréable car le revêtement n'est pas bon. Je ralentis à mi-pente, avant le village de Celliers pour attendre Bernard. Jean-Philippe ne se manifeste pas, ce qui n'a rien de surprenant car je le sais aussi prudent descendeur qu'excellent grimpeur. Et avec sa manie de faire des photos... Au bas de la descente, nous attendons exactement dix minutes. Rien. Toujours pas d'inquiétude. A l'allure où il va, rien ne peut lui être arrivé, sauf peut-être une crevaisson. Nous repartons à allure modérée. C'est seulement une dizaine de kilomètres plus loin, avant la Bathie, que JPB nous rattrape. Il nous arrive dessus, lancé à plus de trente à l'heure, sans doute plus rapidement qu'il n'a descendu le col ! Sacré Jean-Philippe !

Vers Tours-de-Savoie, une voiture fait le guet sur le bord de la route. C'est un autre ami diagonaliste, Alain Charrière, président du club de cyclotourisme d'Albertville. Il nous conduit directement au siège du club, en plein centre de la ville, sur les bords de l'Arly. Son épouse Annie, elle aussi diagonaliste, finit de préparer le déjeuner. Froid et copieux. Nous passons ensemble une petite heure fort agréable, mi Tour de France, mi Tour du Monde. En effet, Annie et Alain, néo-retraités, préparent un voyage de deux ans vers l'Asie, l'Australie, les Amériques.⁸³ Nous avons eu vraiment beaucoup de choses à nous dire... J'ai noté que nos amis Charrière étaient déjà un peu partis (même si le départ réel était prévu en avril 2006 soit 8 mois plus tard) et je pense qu'il ont dû remarquer que nous n'avions pas complètement atterri (même si notre Ronde n'avait plus que 30 heures à vivre).

Nous quittons Albertville vers 14h15. Jean-Philippe nous emmène à vive allure sur la bande, puis sur la piste cyclable d'Ugine. Mon compteur affiche un bon 26 km/h. Abrité au plus près de sa roue arrière, je vois de temps à autre son Olympus, se poser sur son casque ou se fixer à l'extrémité d'un bras tendu... Il est incroyable, notre ami acrobate. Comment fait-il pour ne pas prendre une gamelle ? Et pourquoi a-t-il autant les chocottes en descente ? C'est un exercice qui me semble moins dangereux que les simagrées auxquelles il se livre présentement.

Nos routes se séparent à Ugine. JPB se dirige vers les gorges de l'Arly et le col des Aravis; nous vers Faverges et le lac d'Annecy. Rendez-vous est pris pour le lendemain à Thorens-Glières avec un nouveau gâteau au chocolat. La route d'Ugine à Faverges est assez désagréable, en raison d'une circulation vraiment élevée. Mais dès le franchissement de la limite départementale entre Savoie et Haute Savoie, nous découvrons une vraie piste cyclable, en excellent état. Et ça change tout. La corrida devient promenade malgré un vent de face assez soutenu. Je connais bien cette plaine de Faverges, large vallée sans rivière notable puisque le seul cours d'eau qui la draine vers le lac d'Annecy a reçu l'appellation d'Eau Morte. C'est vraiment tout plat et plutôt inhabituel dans les pays de Savoie. Je jette un œil au passage aux routes qui s'élèvent sur les versants et sur lesquelles j'ai autrefois laissé de nombreuses gouttes de sueur. Le col de l'Epine et la terrible Forclaz de Montmain sur notre droite, le gentil col de Tamié sur la gauche.

Bientôt, nous abordons le très agréable tronçon qui longe au plus près le superbe lac d'Annecy. Nous roulons dans un paysage de carte postale, avec les eaux bleu turquoise sur notre gauche et les falaises du massif de la Tournette au-dessus de nos têtes. Je m'arrête pour prévenir mon frère André de notre position. Je lui annonce notre arrivée à

⁸² voir le montage photographique in fine et le diaporama

⁸³ on peut suivre leur voyage au quotidien sur le site <http://pommequiroule.homeip.net/> créé et administré par JP. Battu

Veyrier dans trois-quarts d'heure environ. Nous traversons Talloires, coquette cité de villégiature pour gens aisés, qui disperse ses hôtels particuliers sur les pentes de son promontoire que nous escaladons le souffle court, à moitié asphyxiés par les gaz d'échappement. Je la savais coriace cette bosse de Talloires, mais elle l'est davantage à chacun de mes passages !

Une grande émotion m'étreint à la sortie de Veyrier. André, mon grand frère est là, au bord de la route, avec son vélo de ville. Il y a bien longtemps que je n'ai pas roulé avec lui, ne serait-ce que quelques kilomètres. En prenant sa roue, sur les bandes cyclables le long du lac, les images de nos randonnées alpestres, il y a plus de 25 ans, quand il possédait un chalet à St-Jean-de-Sixt, ressurgissent dans ma tête. Me reviennent aussi tous les moments forts de nos semaines cyclistes familiales dans les années 70, avec Lucien notre frère aîné, qui nous a quitté beaucoup trop vite, avec notre père piloté par l'une de nos épouses, et qui pourtant "pédalait" autant que l'un d'entre nous. Il y avait aussi notre sœur Micheline et son mari Michel, des amis cyclos, Jean Paris et Georges Mahé. Et oui, plus de trente ans, déjà ! La course du temps paraît effrénée quand on y goûte au bonheur et terriblement lente pour ceux qui souffrent.

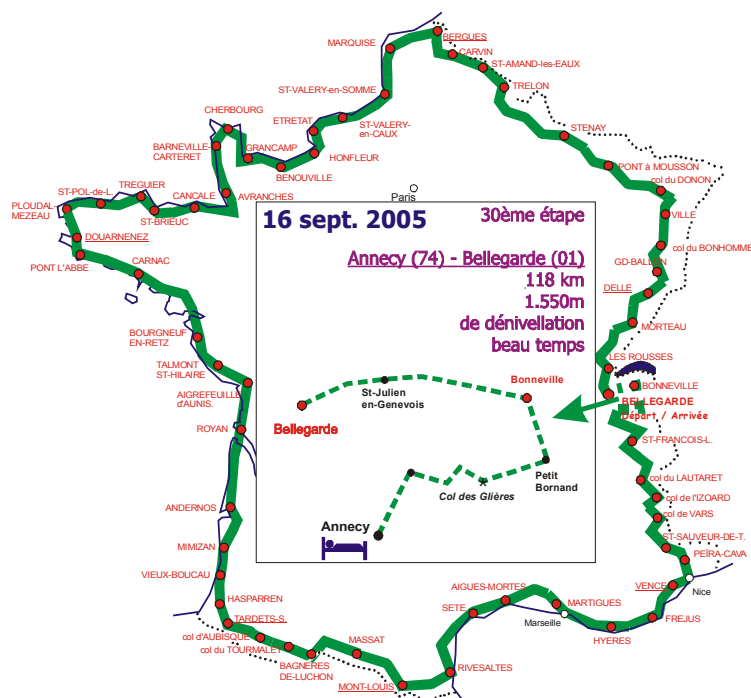
Perdu dans mes souvenirs, je n'ai même pas perçu que nous roulions sur les allées du Pâquier, promenade favorite des Anneciens et des foulittudes de touristes qui se pressent dans la plus belle des cités alpestres. Le panorama semi-circulaire est exceptionnel avec le lac et ses bateaux blancs, avec les pentes boisées du Mont-Veyrier et ses chalets, avec le massif de la Tournette et sa haute muraille de calcaire, avec le dôme du Semnoz et sa forêt épaisse. Nous stoppons quelques instants pour mieux le contempler. Bernard a sorti son Olympus. Il nous prend côte à côte, en pleine conversation⁸⁴. En observant ce cliché, on peut se poser la question de savoir qui est le frère aîné, même si mon casque cache complètement mes cheveux blancs. J'y ai le dos cassé comme celui d'un vieillard, alors qu'André se tient droit comme un garde républicain ! Qui pourrait croire que mon grand frère, qui avait 17 ans et venait de passer son baccalauréat, a parcouru en juillet 1939 toute la péninsule bretonne à bicyclette avec notre père, dans le cadre de la 8^{ème} Semaine du Circuit de France (épreuve organisée par le Touring-Club de France)⁸⁵. Je faisais alors mes premiers pas... Il n'a pas changé, mon frère, depuis qu'il nous avait accueilli avec mon compère l'Aveugle, au petit matin du 26 juin 1997, pour nous offrir un petit déjeuner improvisé sur un trottoir de St-Jean-de-Sixt. Que de regrets qu'il ait été contraint d'arrêter la grande randonnée à bicyclette depuis deux décennies !

Après un ultime va-et-vient d'un trottoir à l'autre et d'une bande cyclable à une piste protégée, nous arrivons dans la cour de la belle maison de Cran-Gevrier, construite sur une terrasse en rive droite du Thiou, effluent du lac. Le jardin est vaste et magnifique. Nous sommes accueillis par Christiane, ma belle-sœur et par sa maman. Lisa, la fille de la maison, viendra se joindre à nous pour le dîner.

Une chaleureuse soirée en famille se prépare. Bernard, qui était déjà présent lors des randonnées dans le massif des Aravis il y a trente ans, en est membre à part entière, sinon par le sang, du moins par une passion partagée de la pratique de la bicyclette. Le dîner à base de melon, de viande de porc, de pâtes et de fromages savoyards (dur, dur de choisir entre la tome et le reblochon... et pourquoi pas les deux ?) est ouvert au vin de Champagne et clos sur un Beaujolais ancien ! Nous avons commencé la grande fête de la réussite de notre Ronde autour de la France ! Ce grand moment de bonheur valait bien toutes les souffrances du final de la Madeleine, non ? Pas si maso que ça, à bien y réfléchir !

⁸⁴ voir le diaporama

⁸⁵ voir "Mon Père, ce cyclo", page 21 et suivantes – document téléchargeable sur www.gilbertjac.com



Retour à la case départ

Nous ne changeons pas nos habitudes, bien établies depuis une dizaine de jours : lever à 6h45, petit-déjeuner à 7h30. C'est André qui est aux commandes dans la cuisine. La table est bien achalandée et, malgré notre voracité, nous n'y ferons pas beaucoup de dégâts. Mon frère est assez stupéfait d'apprendre que nous avons décidé de passer par le plateau des Glières à plus de 1.400 m d'altitude, pour rejoindre Bonneville, avant-dernier point de passage obligé. Cette lubie m'est venue en traçant l'itinéraire, pour une triple raison.

La première est que le parcours type proposé par l'organisateur (mais non imposé) entre Albertville et la vallée de l'Arve passe par les gorges de l'Arly, Flumet, le col des Aravis et la vallée des Bornands. Nous étions donc largement hors circuit (mais non en infraction au règlement) en passant par Annecy. J'avais trouvé, dans le passage par le plateau des Glières, une manière de rejoindre le Petit-Bornand par la route la plus directe et de compenser la suppression des Aravis par un col équivalent en altitude et en dénivelé. La seconde raison est que j'ai un vrai coup de cœur pour ce magnifique plateau d'altitude où j'ai déjà promené mon vélo et pratiqué le ski de fond. J'ai pensé que c'était une belle manière de bonifier amplement cette ultime étape, qui eût été médiocre sur des routes nationales. La troisième raison est que je voulais faire un cadeau à mon pote Bernard, chasseur de cols. On en récolte deux en une seule escalade ; ça vaut le coup !

André a repris son vélo pour nous guider jusqu'à la sortie d'Annecy. Son énergique coup de pédale attise encore mes regrets qu'il ne puisse venir au-delà. Je suis certain qu'avec sa condition

physique, et un vélo léger, il serait capable de monter les Glières à mes côtés, le poids des sacoches compensant la différence d'âge. Au revoir, cher frère. Et mille mercis à toi et à Christiane pour votre bienveillant accueil.

Nous trouvons beaucoup de circulation sur la N203, la route d'Annemasse et de Sallanches, que nous devons emprunter sur une douzaine de kilomètres. Je me réjouis d'avoir opté pour la route des Glières, dusse-je mettre pied à terre dans le final du col. Je suis un peu préoccupé ce matin. Mes mollets sont un tantinet courbatus. Cela ne m'était pas arrivé depuis plusieurs jours. Décidément, la Sorcière avait raison. J'aurais dû mettre un pignon de 30 dents pour réduire mon développement, un peu trop élevé pour "tirer" mon chargement dans les grands cols. Heureusement que l'obstacle qui nous attend est le dernier !

Nous stoppons sur la place de Thorens-Glières cinq minutes avant neuf heures. J'ai juste le temps d'aller acheter un tube de Sportenine⁸⁶, avant que notre ami Jean-Philippe ne débouche de la route de la Roche-sur-Foron. Il arrive du hameau de Fessy, dans la vallée de l'Arve, où habite sa belle-maman. C'est là que nous sommes conviés à prendre le dernier repas de notre TDF. Mais auparavant, il faut grimper le col des Glières, altitude 1.440 m ! Son profil se divise en trois parties : une approche en faux-plat de 5 km, un véritable mur de 7 km à 8,9% de moyenne dont le sommet a été baptisé col du Collet (sacré collet !) et un final de 2,5 km en faux-plat. Que dire de cette ascension ? Qu'elle est conforme à ce que fût celle de la Madeleine. J'ai tenu le rythme de Bernard jusqu'à la moitié du mur, puis je l'ai vu partir lentement mais sûrement jusqu'à ce que les virages et les sapins le cachent à ma vue. J'ai réussi à ne pas mettre le pied à terre, mais je n'en fus pas loin. Par orgueil, évidemment. Et en me faisant mal. Ce qui eut pour conséquence une montée d'adrénaline équivalente à celle que j'avais eue dans Marie-Blanque (cf. page 56). Je passe le Collet sans m'arrêter et en maugréant à mes deux compagnons : « *C'est pas là le sommet !* » Et, comme ce fut le cas après le premier grand col des Pyrénées, ma crise disparaît aussi vite qu'elle est venue et je me dis que je suis vraiment un c... C'est moi qui ai voulu passer là. Ils n'y sont pour rien, mes potes, si j'ai mal aux pattes parce que je me suis cru aussi costaud qu'en 1997 et que j'ai négligé de mettre une roue libre de "vieux"... Décidément, je ne guérirai jamais.

Quand ils me rejoignent, avant le sommet des Glières, je leur présente d'une voix apaisée ce lieu qu'ils ne connaissent pas. Nous sommes dans

⁸⁶ produit à base d'arnica, de vitamines et d'autres sels minéraux qui a la réputation d'éviter les courbatures...

une vaste combe d'alpages, mouchetée d'innombrables bosquets de sapins et cernée de hautes falaises calcaires. Ici, pas de village, ni de remontées mécaniques, mais quelques hôtels et des refuges isolés. Ce plateau est un endroit très apprécié des amateurs de ski de fond. Au centre du plateau, un immense oiseau de béton blanchi, aux ailes brisées. C'est le Monument National de la Résistance, mémorial du terrible combat mené le 25 mars 1944 par 465 combattants de la Résistance, assaillis par 12.000 soldats allemands. Deux cent cinquante d'entre eux y laissèrent la vie, dont leur commandant, le capitaine Maurice Anjot⁸⁷.

Jean-Philippe fait une grimace quand je lui présente notre route après le passage du col : c'est une piste en terre, très caillouteuse, très sableuse par endroits, en deux mots, assez "casse-gueule". Mais nous n'avons pas d'autre option pour traverser la combe et rejoindre le lieu-dit "Chez-la-Jode" d'où nous pourrions "plonger" vers le Petit-Bornand sur une chaussée asphaltée. Tout se passe bien au cours de ce cyclo-cross de deux bons kilomètres. Jean-Philippe met une demi-douzaine de minutes de plus que nous pour faire le trajet, mais il arrive sain et sauf, après avoir sauvé l'essentiel : le gâteau diagonaliste, que nous dégustons religieusement avec un coca, dans un magnifique décor alpin. Je suis un peu nostalgique, car je sais que dans une dizaine de minutes, nous quitterons la vraie nature et ses merveilles, pour retourner sur la terre des hommes. Même si je me réjouis de retrouver la charmante Isabelle, l'épouse de JPB, je sais que là-bas dans les vallées, il y a du bruit, des bagnoles et beaucoup de pollution. Ce "coca/chocolat" marque la fin de notre Tour des Merveilles de la France. Il ne reste que 90 km de pédalage et deux coups de tampon sur nos carnets de route pour boucler le TDF contractuel.

Nous abandonnons Jean-Philippe à la gestion de ses patins de frein dans la redoutable descente qui nous attend et nous nous donnons rendez-vous à Fessy. Nous devons faire un petit détour jusqu'au centre de Bonneville pour faire viser nos carnets et il est inutile que nous l'attendions au Petit-Bornand. La descente est effectivement très difficile, sur une route fort pentue, étroite et en mauvais état. Je crois que j'y ai usé mes freins, autant que dans tous les grands cols alpins réunis.

A midi sonnant au clocher de Bonneville, nous obtenons l'avant-dernier visa d'une boulangerie très conviviale. Encore une qui laisserait bien tomber ses clients pour s'intéresser de plus près à notre cas, mais ce n'est manifestement pas l'heure. Je suis certain qu'à un moment creux, nous eussions reçu une gâterie en témoignage de son admiration. Vingt minutes plus tard, nous sommes reçus par la maman d'Isabelle et son compagnon, dans leur coquette maison de Fessy, hameau situé sur la départementale D19, entre Bonneville et Reigniers.

Nous y passons un excellent moment, détendu, convivial, familial. Les cuisinières nous ont mijoté un savoureux déjeuner. Bœuf bourguignon (en notre honneur !), polenta, salade verte, fromage et gâteau aux pommes - « *spécialité d'Isabelle, mais qui ne vaut pas mon gâteau diagonaliste*. » selon le commentaire de JP - sont au menu. Nous avons réussi, par instants, à sortir des sujets cyclistes pour parler de nos vies tout simplement.

C'est avec regret, mais néanmoins une certaine impatience d'en finir, que nous reprenons la route Bernard et moi, vers 13h45. Les 60 derniers kilomètres de notre Ronde seront pénibles, surtout après avoir rejoint la nationale 206, sa circulation, ses camions et toute la chienlit que l'on trouve sur ces grandes routes, dans les zones à forte densité urbaine. Nous laissons successivement Annemasse et Genève sur notre droite. Nous côtoyons la haute falaise du Salève à notre gauche. En passant sous le câble du téléphérique, je me souviens y être grimpé avec mes parents et mon frère André - qui habitait alors Annemasse - par une journée extraordinairement belle. J'avais à peine une douzaine d'années et cette excursion m'avait valu la meilleure note de la classe, pour une rédaction de français dont le sujet était : *"Racontez votre plus beau souvenir de vacances"*. Pour moi, c'était bien évidemment la balade au Salève. Je me rappelle encore que ma note - de l'ordre de 15/20 - avait été réduite de deux points, à cause d'une faute de syntaxe, que mon prof avait qualifiée d'énorme et soulignée en rouge, ce qui m'avait vexé. C'est sans doute pour cela que je m'en souviens. J'avais écrit à propos du téléphérique : « *Nous montâmes dedans...* » La formule grammaticale correcte est bien évidemment : « *Nous y montâmes...* » A cette époque là, on ne rigolait pas avec un adverbe improprement utilisé ! Les temps ont bien changé...

Je profite d'un arrêt physiologique avant St-Julien-en-Genevois pour appeler Eliane. Elle ne répond pas. Je lui laisse un message pour lui donner notre position. Elle me rappelle une vingtaine de minutes plus tard pour m'informer qu'elle nous attend sur le pont du Rhône (pont Carnot) en contrebas du Fort de l'Ecluse. Les vingt derniers kilomètres sont incolores, inodores et sans saveur. Indolores aussi car le profil est plutôt descendant et le vent inexistant.

Je ressens une émotion certaine - vous savez celle qui vous serre la gorge - en dévalant la pente vers le Rhône. Mon épouse est bien là, son appareil-photo en batterie et un large sourire sur son visage. Bonheur de récupérer un compagnon fugueur (30 jours, même à notre âge, c'est une éternité !) en bon état, sans épuisement apparent, sans contracture insupportable, bref bon pour le service. Après un chaleureux bisou, nous repartons sans traîner pour en finir vraiment. Il nous reste un obstacle à franchir : la bosse du Fort de l'Ecluse et le long faux-plat jusqu'au village de Léaz. Ouf ! J'en ai marre. Je crois que, dans ma tête, la Ronde est

⁸⁷ glorieuse, mais terrible page de notre Histoire, très bien décrite à l'adresse : <http://alain.cerri.free.fr/index4.html>

finie depuis les Glières et quand le psychique décroche, tout fout le camp, c'est bien connu !

Restent à faire :

- l'indispensable photo-souvenir devant le panneau d'entrée dans la bonne ville de Bellegarde; c'est Eliane qui opère⁸⁸. Je me souviens de la même scène huit ans auparavant devant la pancarte d'Andernos. Mon gendre Patrice était l'opérateur et mon compère Francis laissait couler des larmes d'émotion...

- l'obligatoire visa de clôture que nous obtenons à la Brasserie de la Place en centre ville, et l'envoi d'une carte postale pour informer Bernard Clamont, le superviseur, de notre arrivée à bon port. Comme je ne parviens pas à remettre la main sur le carton officiel, que j'ai sans doute égaré en cours de route, je le remplace par une carte postale de la Casse déserte, photographiée depuis le col de la Plâtrière. Il n'y perd vraiment pas au change, le sieur Clamont !

- le chargement dans le 806 de nos vaillantes randonneuses qui, malgré leur âge canonique, se sont remarquablement comportées tout au long de ce voyage de près de cinq mille kilomètres ; pas le moindre incident mécanique à déplorer, cela paraît presque incroyable ! Je pense au vélociste de Dommartin (cf. page 7) qui avait mis en doute leur solidité. Bravo les filles !

- la rentrée à Beaune que je laisse entre les mains d'Eliane, bien décidé à employer ces deux bonnes heures d'autoroute pour organiser tout doucement mon retour à la vie civile. Quelle impression vais-je ressentir demain matin en découvrant que je n'ai pas de cuissard en enfil, de sacoches à bourrer, de randonneuse à charger, de kilomètres à pédaler ? Je devrais le savoir puisque j'ai connu cette situation il y a huit ans. Mais ça, je l'ai oublié. Et ce ne sera pas pareil. J'avais huit ans de moins.

Un peu après dix-neuf heures, nous rendons Bernard, sa randonneuse et ses sacoches de linge sale à Bernadette, son épouse.

La messe est vraiment dite. Je devine chez mon complice un vrai bonheur, une joie intense, une réelle fierté d'avoir accompli avec une totale réussite l'immense projet qu'il s'était fixé.

C'est beaucoup un Tour de France Randonneur dans le palmarès d'un cycliste. Ce n'est pas un défi à la portée de tous. Non pas pour des raisons exclusivement physiques, mais surtout parce qu'il faut être très fort, très solide dans sa tête. Dans une telle épreuve, les hauts alternent avec les bas, les moments d'euphorie avec les crises de découragement, les périodes d'apaisement avec les crises de colère. Nous aurons, bien évidemment tout vécu durant ce long voyage et notre complicité s'est trouvée quelquefois au bord de la rupture. Car ce n'est pas facile du tout de vivre à deux, si proches l'un de l'autre qu'il faut tout partager : notre chambre, voire notre lit, comme notre nourriture, nos

joies comme nos peines, nos bonheurs comme nos souffrances, nos erreurs comme nos réussites, nos parents comme nos amis, nos caprices comme nos colères. Mais notre longue amitié – plus de trente ans, n'est ce pas Bernard ? – était bien plus forte que toutes les petites controverses qui auraient pu l'écorner.

Merci, petit frère, pour cette Ronde que je n'aurais pu amorcer et encore moins boucler sans toi.

Je n'ai sans doute pas ressenti le même bonheur que Bernard.

D'abord parce que je l'avais déjà connu en 1997 et que l'histoire ne bégaye jamais, quoi qu'on en dise.

Ensuite parce que je m'étais persuadé, à tort, que cette Ronde 2005 serait beaucoup plus facile que le Marathon de 1997. Diable ! Quarante-cinq kilomètres de moins chaque jour, c'est énorme ! Ce sont deux heures et demie gagnées sur chaque étape. J'avais calculé que ce délai serait consacré à une heure supplémentaire de repos et à une heure trente de tourisme. Quelle déception ! Je n'ai même pas pris le tiers des photos que j'avais pensé faire. J'ai renoncé à de multiples variantes ou visites touristiques, simplement par fatigue ou par manque d'envie, plus que par insuffisance de temps.

Le Tour de France randonneur est exigeant, surtout quand on le réalise d'une seule traite et en autonomie. J'ai mis très très longtemps pour trouver la bonne condition physique. Elle n'est enfin venue que grâce à l'assistance d'André et Marie-Anne Bergerot ! Nous avons connu deux courtes périodes de très mauvais temps : 48 heures dans le Pas-de-Calais et la Haute-Normandie, 96 heures dans les Pyrénées. Six jours sur 30 ! Ce fut bien pire en 1997 ! La météo n'est donc pas en cause. Il y avait autre chose. « *N'oublie pas que tu as huit ans de plus, mon chéri !* » Cette théorie de mon épouse est sans doute exacte. Les femmes ont toujours raison, n'est ce pas ?

Je suis fier d'avoir réussi ce second TDF.

Je suis heureux de notre succès, valorisé par notre complicité.

J'ai vécu des minutes de vraie jubilation en différents sites exceptionnels de notre si beau pays : Etretat, pont de Normandie, Mont-St-Michel, le Vieux-Port et la Ginette, l'Estérel, la Bonette, la Casse déserte.

Et je n'oublierai jamais les instants que nous avons passé près de nos amis, sur notre route ou chez eux. Qu'ils soient encore remerciés pour leur présence, pour leur accueil, pour leur aide, pour leurs encouragements, pour leur amitié.

Ce récit leur est aussi dédié.

Gilbert JACCON, Beaune décembre 2006

⁸⁸ voir le montage photographique in fine et le diaporama

Cinq mois plus tard...

Le samedi 28 janvier, Bernard reçoit des mains de Bernard Clamont (cliché de gauche), nos carnets de route homologués et les magnifiques médailles du Tour de France (cliché de droite). Mon compère est monté seul jusqu'au siège de l'U.S. Metro, à la Croix de Berny dans la banlieue parisienne. J'ai été contraint de l'abandonner. J'étais bloqué chez moi à la suite d'une ablation complète de la prostate (une maladie dont on parle beaucoup de nos jours...) et d'une convalescence un peu difficile. C'est bien évidemment la mort dans l'âme que j'ai laissé partir mon équipier. Mais je me suis consolé en pensant qu'il valait mieux que ce fut là qu'au pied du Tourmalet.



A son retour, Bernard m'a dit que la fête avait été très réussie... que le responsable du TDF avait même cité mon road book, en exemple. J'étais donc un peu là, moi aussi.

En récupérant mes "trophées", je me suis aperçu que j'étais le 1.360^{ème} randonneur à réussir ce périple. Mon nom figurait déjà au palmarès sous le numéro 1.206. Soit 154 titulaires en huit années, une petite vingtaine bon an, mal an...

Quinze mois plus tard...

Enfin remis physiquement et psychologiquement de mon incident de parcours de l'hiver 2006, je m'attèle vers le 15 novembre, à la rédaction du récit de notre grande Ronde. Une première tentative en février avait échoué. J'avais la tête paresseuse et des idées assez tristes. La seconde, après une saison cycliste presque normale – plus de 7.000 km en 2006 contre 15.000 en 2005 – me semble assez réussie. Mais ce n'est pas à moi d'en juger. Je laisse ce soin à mes lecteurs. Et d'abord à Bernard, mon équipier, à qui ce texte est en priorité destiné.

Bernard y trouvera vraisemblablement de nombreuses imprécisions et des divergences avec ce qu'il a vécu. Quinze mois après, c'est normal. Les bons souvenirs restent, les mauvais s'estompent... Qu'importe ? Parce que c'est un garçon modeste, il remarquera sans doute que j'ai parfois magnifié son rôle. Mais si j'ai un peu outré sa force et mes faiblesses, accentué les obstacles, caricaturé certains et célébré d'autres, magnifié quelques circonstances, je me suis efforcé de rapporter notre longue aventure sans jamais tricher.

Que ce long document nous serve à tourner à l'infini, autour de la France !

